40e Année.
PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

JUN 8 1933
N° 10.

LA REVUE DE PARIS

15 MAI 1933

		Pages.
rre de la Gorce.	*Le Barreau sous le Second Empire* . .	241
-Aug. Hennequin.	*Cagliostro à Rome*	267
ert Schinz	*Documents sur Rousseau et Voltaire.* — I.	299
rre Lyautey . . .	*L'Extrême-Orient et la S. D. N.* . . .	326
eph Conrad . . .	*L'Officier noir*	348
rc Chadourne . .	*Absence* (fin).	380
land de Moustier.	*De Paris à Brazzaville*	408
urice Lanoire . .	*Biographies anglaises*	434
nry Bidou.	*La Comtesse de Noailles*	452
Giscard d'Estaing.	*La Bataille des Monnaies*	462

Jean Poirier : *Parmi les Livres.*

Copyright 1933 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La REVUE DE PARIS ***publiera prochainement***

L'Invitation à la Valse

par ROSAMOND LEHMANN

Antoinette Bourignon

par ANDRÉ THÉRIVE

L'Homme qui ne savait pas dire non

par PIERRE MILLE

Déflation ou Dévaluation?

par PIERRE-ÉTIENNE FLANDIN

Une Philosophie de l'Assimilation

par C. BOUGLÉ

Gerhart Hauptmann

par MAURICE MURET

En Mandchourie

par L.-H. GRONDIJS

IMAGES ET SOUVENIRS DU SIÈCLE DERNIER

LE BARREAU SOUS LE SECOND EMPIRE

I

Parmi les hommes que le coup d'État avait frappés, beaucoup appartenaient au barreau. Violemment écartés de la vie publique, ils refluèrent vers le Palais de Justice. Volontiers on se les représente dans la salle des Pas-Perdus, revêtus de leur toge, et tantôt se remémorant leurs souvenirs, tantôt commentant avec mépris ou véhémence les actes du gouvernement — tel Berryer, tel Dufaure, arrêtés le 2 décembre, tel Bethmont qui vient de quitter le Conseil d'État : — Paillet, lui aussi membre de l'assemblée dissoute, avocat admirable bien que peu connu de la multitude, n'a fait que traverser la politique et, se contentant d'ignorer les hommes nouveaux, revient à ses dossiers comme on reprend une tâche interrompue. Cependant, à côté de ces revenants de l'Assemblée Législative, se montrent d'autres revenants, ceux de 1848 : Marie, Sénard, Crémieux, Jules Favre.

La sécurité en ces premiers jours est-elle complète? La Révolution a supprimé les avocats; l'Empire les a rétablis, mais en les soumettant au rigoureux contrôle de la magistrature. Il a fallu la Restauration pour commencer l'affranchissement et le régime de Juillet pour rendre à l'Ordre toute son indépendance. Que présage le gouvernement nouveau? Un

mot de Napoléon Ier revient en mémoire : « Je voudrais qu'on pût couper la langue à tout avocat qui s'en servirait contre le gouvernement. »

L'inquiétude fut courte et si bien dissimulée qu'à peine aujourd'hui on en retrouve la trace. Bien vite les avocats se retranchèrent dans l'enceinte du Palais de Justice, comme en une forteresse, et en une forteresse d'où sans grand péril ils dirigeraient contre le pouvoir des traits fort aiguisés, quoique non mortels.

Tout concourut à assurer leur condition, et même à leur donner un renom qu'aucune faveur officielle ne leur eût valu.

Tout heureux de n'être pas morts de la main des socialistes, les bourgeois avaient ratifié le coup d'état et, avec une soumission sans enthousiasme, laissaient se préparer l'Empire. Désabusés de l'entière liberté, ils répugnaient pourtant à l'entière servitude. Il leur plaisait qu'un certain bruit de parole rompît par intervalles l'universel silence et leur prouvât à eux-mêmes qu'ils n'avaient que provisoirement abdiqué. Le Palais de Justice serait comme le foyer où s'entretiendrait, à la manière d'une lampe, la flamme de l'éloquence ailleurs éteinte.

Une habitude qui devait se développer au cours du règne consistait à emprunter à Tacite des maximes que l'on pourrait tourner contre l'Empire. Ainsi répétait-on, par une allusion très transparente, qu'« Auguste, par la rigueur de ses règlements, avait pacifié, comme tout le reste, l'éloquence ». L'application au nouveau régime n'était vraie qu'avec une retouche. Plus on suspectait les discours, plus on donnait de prix à ce qu'on en voulait bien tolérer. De là une attention particulière pour des paroles qui, en d'autres temps, n'eussent éveillé aucun écho. C'est que, quand tout le monde se tait, on peut provoquer beaucoup d'émotion sans hausser beaucoup la voix.

L'esprit du temps, les susceptibilités du ministère public soumettaient à une sévère discipline quiconque se présentait à la barre. Est-ce paradoxe que de prétendre que ces entraves furent pour l'éloquence judiciaire stimulant plus encore que servitude? La parole, comme la plume, a besoin de se contenir et comme elle ne sait pas toujours se tracer de

justes bornes, il n'est pas mauvais qu'un peu de contrainte l'oblige à se surveiller elle-même. Trop de joug paralyse. Un peu de joug est excitation plus encore que frein. Ce fut le sort des avocats sous le second Empire d'évoluer en une atmosphère faite à la fois de servage et de tolérance. Ils ne purent être éloquents qu'à la condition d'acheter par une certaine gêne le droit de l'être. Mais ce qui fut souvent effort devint chez eux surcroît de perfection, et leur éloquence, à la fois mesurée et hardie, se composa non seulement de ce qu'ils disaient, mais de ce qu'ils montraient discrètement et n'achevaient pas.

Un vain étalage de textes, des déclamations, des digressions à l'infini, telle avait été, après la Révolution, la plaidoirie. Le langage judiciaire s'était épuré sous la Restauration et plus encore sous la Monarchie de Juillet. Dupin, avec son esprit si pénétrant et son robuste bon sens, n'avait pas médiocrement contribué à cette sage réforme. Pourtant, jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle, on retrouverait au barreau, même chez les maîtres les plus illustres comme Chaix d'Est Ange, une profusion bien excessive de métaphores, d'apostrophes, de prosopopées. Maintenant un goût plus sûr inspire une manière plus sobre. Beaucoup de développements philosophiques, mais mis à leur place quoique souvent trop longs. De l'éclat, mais sans enflure; une ordonnance sévère et savante, comme s'il se fût agi, non d'une plaidoirie faite pour s'évanouir avec le son des paroles, mais d'une œuvre destinée à durer. Rien de cette facile faconde qui est la ressource et le triomphe des médiocres. Un travail intense pour la préparation des causes et, si intense qu'à l'heure de l'audience les arguments s'enchaînent en un ordre naturel et avec la forme qui convient à chacun d'eux, tant une méditation profonde a tout mûri!

L'emploi d'une langue à la fois ferme et élégante accroît le prestige de cette éloquence. C'est que la plupart de ceux qui étaient alors les maîtres du barreau, avaient puisé dans une forte culture littéraire l'art de bien penser et de bien dire. Jusque dans l'âge mûr, Dufaure se complaisait dans le commerce des auteurs classiques. Crémieux récitait de mémoire, et presque d'un bout à l'autre, des discours de Cicéron.

On a dit de Marie qu'il était « tout imprégné des parfums de l'éloquence antique ». La persévérante étude des modèles apparaissait plus encore chez Jules Favre. Parmi les plus jeunes, on retrouvait les mêmes influences : tel Allou, tel Nicolet, tel surtout Edmond Rousse nourri à ce point de lectures qu'il semblait que les lettres voulussent le disputer au barreau.

Cette manière ample et magnifique ne laissait pas que d'avoir ses périls. On pouvait craindre que les faits de la cause disparussent un peu dans le luxe des développements généraux. Si je suis bien informé, il arriva plus d'une fois que les plaideurs, assis derrière leur avocat, se sentirent l'esprit troublé autant que leurs oreilles étaient charmées. Tout bercés d'éloquence, mais pas au point d'oublier leurs intérêts, ils attendaient, non sans inquiétude, l'argument précis qui triompherait de l'adversaire. Presque toujours l'argument venait, et développé avec une rare puissance — car tous ces hommes étaient de rudes jouteurs — mais parfois il se produisait un peu tard, ainsi qu'il adviendrait pour un livre à la préface brillante mais trop prolongée.

Un autre danger eût été de lasser les juges en les retenant trop longtemps sur leur siège. Heureusement tout ce qui est, à l'heure actuelle, hâte et besoin de conclure, était alors tolérance. L'un des présidents de Chambre avait, dit-on, à la première page de son Code, inscrit cette sentence latine : *Circa advocatos patientem esse proconsulem oportet*[1]. Plus les avocats étaient suspects du point de vue politique, plus un sentiment de haute convenance conseillait de ne pas abréger leurs développements, quelle qu'en fût la surabondance. La perfection du discours rendait aisée la patience. Puis cette magnifique parure de l'éloquence était elle-même hommage à la justice; et les juges ne pouvaient qu'être flattés que, pour arriver jusqu'à eux, on se piquât non seulement de dire des choses vraies, mais de les revêtir d'une forme profonde ou brillante propre à conquérir et à charmer.

1. Le Berquier, *Le Barreau moderne*, p. 261.

II

Il n'est guère de grands débats publics ou privés qui n'aboutissent tôt ou tard à l'autorité judiciaire. Dans le silence presque universel, les audiences du Palais offrirent souvent l'image fidèle des pensées qui n'avaient point la faculté de se produire ailleurs; et c'est pourquoi une attention très aiguisée s'appliqua, plus qu'à toute autre époque, à les suivre et à les commenter.

Trois mois après le coup d'État, je note le premier de ces procès. Un décret vient de confisquer les biens de la famille d'Orléans. Les princes spoliés recourent à la justice. Le gouvernement voudrait soustraire le litige aux tribunaux ordinaires pour en saisir l'autorité administrative. Le 23 avril 1852, les débats s'ouvrent devant le tribunal. L'affaire est la plus grave qui puisse surgir, puisqu'il s'agit du droit de propriété qui, violé aujourd'hui à l'encontre des plus grands, peut l'être demain au préjudice des plus humbles. A la barre, Paillet, l'homme à la raison supérieure, à la clarté souveraine, et avec lui Berryer-Paillet démolit pièce à pièce tout l'échafaudage officiel, et, à travers la brèche ouverte, Berryer déverse le torrent de son éloquence vengeresse. Sur l'heure, le succès est complet; car le tribunal, se déclarant compétent, retient la cause. Cependant, sur un arrêté de conflit, le procès est porté au Conseil d'État qui sanctionne (mais avec quelle répugnance et quelle faible majorité) la thèse gouvernementale.

Dans les années qui suivent, les avocats, sous la protection de leur robe, se portent à des hardiesses qui n'appartiennent qu'à eux. En 1857, Jules Favre, en une série de plaidoiries singulièrement suggestives, détaille les succès et les mésaventures d'un candidat député agréé en 1852, abandonné cinq ans plus tard, et combattu avec une acrimonie où se retrouvent toutes les rigueurs de la candidature officielle[1]. Vers le même temps, nous trouvons le même Jules Favre, cette fois loin de Paris, devant les juges d'Oran. Là-bas, il flétrit, en une plaidoirie plus véhémente que n'eût pu l'être le plus implacable des réquisitoires, l'institution des *bureaux*

1. Procès Migeon, 1857 (Favre, *Plaidoyers*, tome I, p. 484-543).

arabes. En Algérie, en France aussi, le public recueille ses paroles. Ainsi se formeront, sur l'institution elle-même, des jugements d'une sévérité excessive que le temps et un examen plus réfléchi réussiront seuls à atténuer[1].

Voici, un an plus tard, un autre procès bien suggestif aussi. Il ne s'agit plus, comme pour les princes d'Orléans, du droit de propriété, mais de la liberté de la presse et de ce qu'on en peut sauver. L'inculpé est Montalembert qui ne se pardonne point sa passagère adhésion au coup d'État. Une comparaison entre les franchises parlementaires de la Grande-Bretagne et la servitude qui règne en France[2] a paru au Ministère public, hautaine et méprisante au point de tomber sous le coup de la loi. L'Empereur se montre exaspéré. « Il y a, dit-il à lord Clarendon qu'il reçoit en ce temps-là à Compiègne, une vraie conjuration des gens de lettres contre moi[3]. » A l'audience pas une place vide. A la barre Dufaure et Berryer. On sait le reste : Montalembert est condamné à six mois de prison, puis gracié, refuse la grâce, fait appel, derechef est condamné, mais derechef est gracié, en sorte que n'ayant pas échappé à la sévérité des juges il n'échappe pas davantage à la clémence impériale. En matière de presse, la reproduction des débats judiciaires est interdite; ainsi le veut le décret du 17 février 1852. Mais les comptes rendus des journaux étrangers sont introduits clandestinement en France où ils ont tout l'attrait du fruit défendu; et ainsi se prolonge une petite Fronde qui défraie les langues trop longtemps captives.

On pourrait presque, à l'aide des débats judiciaires, suivre les évolutions de la politique. Nous voici en 1860 au plus fort des débats sur la question romaine. Entre tous les prélats qui protestent pour les droits du Saint-Siège, Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, est l'un des plus ardents. Dans la chaleur de la polémique, il lui est arrivé d'employer vis-à-vis du journal *le Siècle* des expressions que celui-ci a jugé diffamatoires; en outre, il a été amené à scruter la vie d'un de ses prédécesseurs dans l'épiscopat, Mgr Rousseaux, et l'a fait avec une vigueur si véhémente que l'examen rétrospectif a pris un air

1. Procès Doyneau, août 1857 (Favre, *Plaidoyers*, tome I, p. 467 et suivantes).
2. *Un débat sur l'Inde au Parlement anglais. Corespondant*, 1858.
3. Greville, *Memoirs*, tome VIII, p. 219.

d'exécution. De là une double plainte en diffamation, celle du *Siècle*, celle des *héritiers Rousseaux*. Le procès est grand par le rang des prévenus — grand par le choix des avocats : Senard et Plocque pour les plaignants; Dufaure et Berryer pour l'évêque; — grand par l'acuité des passions politiques ou religieuses que soulèvent les affaires italiennes et les affaires romaines; — grand enfin par une question de droit qui s'introduit à travers le litige lui-même, celle de savoir — car Mgr Rousseaux est mort depuis quarante ans — si la loi de 1819 qui punit la diffamation envers les personnes vivantes, protège également la mémoire des morts. Au jour de l'audience, salle plus bondée encore que pour le procès Montalembert : dans l'auditoire, le prince Napoléon, le maréchal Magnan, Dupin, Falloux, le prince Albert de Broglie, le général Oudinot. Comme dans l'affaire Montalembert, Dufaure et Berryer s'étaient partagé la charge de la défense. Cette fois le succès fut complet; car leur client fut acquitté.

Un an plus tard, comme le roi Jérôme vient de mourir, se plaide le *Procès Paterson* où se mesurent, l'un contre l'autre, Berryer, déjà au seuil de la vieillesse, et Allou encore au début de sa brillante carrière. On connaît cet épisode de la vie familiale des Bonaparte. Le roi défunt a contracté deux mariages : le premier en 1803, à Baltimore, à l'âge de dix-neuf ans, avec mademoiselle Elisabeth Paterson; le second dans les jours des splendeurs impériales, avec la princesse Catherine de Würtemberg. Du premier mariage un fils est né, M. Bonaparte-Paterson qui, pour intervenir dans le partage de la succession paternelle, se prévaut de son acte de naissance et aussi de sa possession d'état, car on l'a toujours traité en parent dans la famille impériale, ainsi que de nombreuses correspondances en font foi. Cependant le prince Napoléon, issu de la seconde union, repousse cette égalité de droits, se fondant sur les irrégularités du premier mariage, se fondant surtout sur les *décisions impériales* des 11 et 30 ventôse an XIII qui, en vertu de la puissance souveraine, ont déclaré nul l'acte de Baltimore. En tout temps, le public a suivi avec curiosité, avec malignité aussi, tout ce qui lui permet de pénétrer dans la vie intime des grands. Ce fut en une bruyante rumeur de commentaires et de conversations que se déroulèrent devant le tribu-

nal, puis devant la Cour, les débats de la cause. Allou, l'avocat du prince Napoléon, ne paraissait pas douter de son succès. « Il y a des procès, disait-il en parlant de son adversaire, qu'on plaide pour les plaider, non pour les gagner. » Son assurance tenait-elle uniquement à la solidité de ses arguments? Ne se fondait-elle pas aussi sur une certaine complaisance des magistrats, incapables — si intègres qu'ils fussent — de se hausser jusqu'à discuter un acte du tout-puissant Empereur? L'issue justifia cette confiance, et les Paterson furent déboutés[1].

En combien d'autres manières le Palais ne réfléchit-il pas les courants de l'opinion? Le 27 septembre 1862, à la sixième chambre correctionnelle, Berryer est assis à la barre. A ses côtés, non plus un haut gentilhomme comme Montalembert, non plus un prélat à la robe violette comme Mgr Dupanloup, mais de simples ouvriers typographes. Autant le rang des inculpés est modeste, autant la cause est grande par les idées générales qu'elle permet d'évoquer. La Révolution a affranchi l'ouvrier; mais en détruisant toute corporation, elle lui a ravi tout abri protecteur, en sorte qu'en devenant libre, il s'est trouvé isolé, et isolé au point de regretter les entraves gênantes et tutélaires d'autrefois. La législation qui a suivi, plus attentive à organiser le droit civil qu'à régler les questions économiques, ne s'est attardée qu'avec une brièveté négligente sur le sort des travailleurs manuels. Des antiques corporations où ils étaient encadrés, rien ne subsistait. Mais s'ils tentaient de se concerter pour obtenir, soit une condition meilleure, soit un accroissement de salaire, la loi pénale se dressait devant eux et appelait *délit de coalition* leurs efforts pour se grouper. C'est sous cette prévention que les compositeurs d'imprimerie ont été assignés. Déjà, il y a dix-sept ans, Berryer a plaidé une cause pareille. C'était cette fois pour les ouvriers charpentiers[2]. Cette défense ne répond pas seulement à son désir de justice, mais aussi à ses aspirations politiques. Monarchiste et libéral, il ne lui déplaît pas de rappeler

1. La plaidoirie de Me Allou a été publiée en brochure. Les éditeurs des plaidoyers de Berryer n'ont point recueilli la plaidoirie elle-même, mais inséré un mémoire très complet en faveur de M. Bonaparte-Paterson (*Plaidoyers de Berryer*, tome III, p. 445 à 548).

2. Voir *Plaidoyers de Berryer*, tome II, p. 221 et suivantes.

les bienfaits, quoique mêlés de servitude, des anciennes corporations. Il trouve surtout plaisir à opposer les prévoyants édits de l'ancien régime à l'indifférence de la bourgeoisie nouvelle, plus soucieuse de monopoliser à son profit la liberté que de la partager. Les prévenus succombèrent devant le tribunal, succombèrent pareillement devant la cour d'appel, mais sont-ils des condamnés? Ne sont-ils pas plutôt des précurseurs? Deux ans plus tard est votée la *loi des coalitions*.

III

Parlant de l'éloquence judiciaire dans la seconde partie du XIXe siècle, Jules Simon a écrit : « Jamais le barreau de Paris ne fut plus riche en talents et en caractères. » Ce que l'on sait par les contemporains, ce qui reste de plaidoyers écrits confirme pleinement cette opinion.

Berryer d'abord. Son nom veut dire éloquence, honneur professionnel, noble unité de vie. Il a plaidé les causes les plus fameuses, et ses clients se sont appelés Cambronne, Lamennais, Louis-Napoléon. Il s'est montré grand au Palais-Bourbon autant qu'au Palais de Justice. En même temps que le coup d'État le frappait d'ostracisme, un double suffrage se posait sur lui : celui de ses confrères qui le choisissaient pour bâtonnier, celui de l'Académie qui l'élisait. Ses convictions royalistes, loin de lui nuire, le servent. Comme son parti est faible, on l'admire sans réserve, parce qu'on l'admire sans crainte et sans envie. Il est magnifique de désintéressement, magnifique de prodigalité. Rien n'est plus inégal que son talent. Au début il est hésitant, obscur, rocailleux et, suivant l'expression d'un de ses confrères, « chevauche au milieu des plus incroyables solécismes[1] ». Qu'on prenne patience; tout à coup se dégage le démon intérieur qui s'agite en lui; et alors sans qu'il cesse d'être incorrect, tout s'anime, le geste, l'accent, les inflexions de la voix, les mots d'une trouvaille imprévue, impressionnants par tout ce qu'ils expriment, plus impressionnants pour tout ce que, dans le divin désordre de l'improvisation, ils ne montrent qu'à demi. Bien rares sont aujourd'hui ceux qui

1. Rousse, *Lettre à un ami*, tome I, p. 296.

l'ont entendu. J'ai eu dans ma première jeunesse cette heureuse fortune. C'était en 1867 en une affaire bien oubliée, celle des *comptes rendus parlementaires* qui, n'étant ni la sténographie, ni le compte rendu officiel, étaient jugés délictueux. Je vois encore Berryer entrer dans la salle, petit, les épaules courbées, mais laissant deviner cette large poitrine qui est celle des grands orateurs, revêtu d'une robe usée, d'une toque plus usée encore et qui semblaient déjà prêtes à se transformer en reliques. Contrairement à ses habitudes, il paraissait ce jour-là d'assez maussade humeur et sans mot dire alla s'asseoir à la barre. Le siège du ministère public était occupé, si mes souvenirs sont exacts, par M. Le Pelletier. Son réquisitoire, modèle de modération et de brièveté élégante, se développa avec un accent un peu lassé qui révélait l'obéissance plutôt que la conviction. Berryer prit la parole. Sa plaidoirie se traîna d'abord, obscure, pleine de redites et de phrases inachevées, avec une recherche pénible d'arguments qui ne venaient pas. On écoutait avec l'impression gênée et déçue que cause une trop visible décadence. Sur ces entrefaites, l'avocat impérial laissa échapper je ne sais quelle interruption. Sur ce mot, bien que fort inoffensif, Berryer bondit comme sous un coup d'aiguillon. La taille se redressa, le geste s'élargit, la voix retrouva de magnifiques sonorités. En même temps, les arguments se pressèrent, et avec un retour de vigueur d'autant plus impressionnant que l'on avait cessé de l'espérer. Ce fut un véhément rappel des pratiques anciennes opposées aux arguties des juristes contemporains. *Comptes rendus parallèles, parasites ou autres*, toutes les subtilités de la citation correctionnelle furent balayées comme par un grand coup de vent. Court d'ailleurs fut le réveil, quelques minutes à peine, et toute la fin de la plaidoirie molle et comme endormie ne laissa que l'impression du lion devenu vieux.

Berryer, de dix-huit ans l'aîné de Jules Favre, était lié avec lui de la plus cordiale amitié. Ne serait-ce point que les hommes s'attirent par leurs contrastes plus encore que par leurs affinités? Ambiance, genre de vie, convictions politiques, tout est différent. Le seul rapprochement est l'éloquence; et encore l'éloquence de l'un est-elle si peu pareille à celle de l'autre que

l'opposition se révèle jusque dans le seul trait qui soit commun. Jules Favre! Beaucoup, sans être très âgés, peuvent se le rappeler. On le voit avec sa haute taille, ses cheveux rejetés en arrière, ses épais sourcils, sa barbe broussailleuse, ses traits qui semblent avoir été moulés par un artiste novice et malhabile, mais de génie pourtant, quoique de génie immaîtrisé. Par un contraste singulier, ses yeux respirent la douceur tandis que ses lèvres, avec la mâchoire inférieure tout en saillie, décèlent l'amertume et le dédain. C'est à Lyon qu'il est né et qu'il a grandi, studieux, amoureux des lettres et emmagasinant dans sa mémoire tout à fait extraordinaire les chefs-d'œuvre de notre langue comme s'il eût voulu s'approvisionner, pour toute sa vie, d'élégance et d'harmonie. Après l'insurrection lyonnaise de 1834, il est venu à Paris et a plaidé pour ses compatriotes dans le Procès des *accusés d'avril*. Un opuscule qu'il publie à cette époque sous ce titre : *Anathème*, est opportun à rappeler, car il permet de surprendre à l'état vierge et sans que l'expérience les ait encore épurées, toutes les impressions maîtresses qui domineront sa vie. En cette œuvre de jeunesse Jules Favre reflète, et en une imitation poussée jusqu'au pastiche, la sombre vigueur de Lamennais. Il s'apparente à George Sand et l'on retrouverait en lui l'accent révolté et déclamatoire de Lelia. Surtout, par-dessus tout, il est un des derniers de cette longue lignée que Rousseau a façonnée. Comme Rousseau il est déiste : « J'aiderai, écrit-il, à effacer Dieu comme une dérision atroce, pourvu qu'on me donne l'explication de ce que j'ignore. » Comme Rousseau il est amoureux de la forme et, par une incroyable persévérance de travail, réussit à communiquer à son éloquence toute la perfection du style le plus achevé; ainsi se récite-t-il à lui-même et souvent, dit-on, dix ou douze fois ses plaidoiries, jusqu'à ce qu'il arrive à cette sûreté de mémoire qui retrouve toute l'aisance, tout le mouvement, tout le feu de l'improvisation. De Rousseau il a l'harmonie, et ses périodes, à peine coupées par un hoquet dont il ne se débarrassera jamais, se développent avec toute la majesté d'un manteau de cour. De Rousseau il a les imprécisions, il a aussi les amertumes. Rousseau, en une disposition farouche faite de solitude aigrie et d'orgueil, se meut volontiers en marge de la société qu'il

tente de réformer par ses plans ou qu'il poursuit de ses imprécations. Les causes qu'affectionne le plus Jules Favre sont aussi celles qui permettent, en fouillant jusqu'au fond des âmes, de montrer ce qu'il y a de lacunes dans les lois, ce que l'on peut saisir, même dans les conditions sociales les plus irrégulières, de combats tragiques en certaines consciences. C'est ainsi qu'il s'attache le plus volontiers aux questions d'État, recherche de filiation, séparation de corps, mariage des prêtres... Cette prédilection l'expose à perdre beaucoup de procès, et il en perd en effet beaucoup, mais avec une hauteur tout olympienne. Entre tous ses clients, celui qui, je crois, l'a le plus inspiré, a été l'assassin Orsini, le meurtrier aux reflets de martyr. Il a entrepris non de le défendre, mais de faire luire sur cet homme fanatique autant que criminel, un rayon de lumière; et sa plaidoirie — oraison funèbre autant que plaidoirie — offre un modèle d'éloquence qui n'a pas été surpassé. Une autre ressemblance avec Rousseau, c'est une extrême acuité de sensibilité féminine mais qui se dépense — et ici se complète le rapprochement avec le philosophe de Genève — en une liaison irrégulière. « C'est un esprit magnifiquement faux », a dit de lui Émile Ollivier qui ne l'aimait pas et s'y est repris à plusieurs fois pour le peindre. Le portrait est le mieux ciselé du monde et ne laisse qu'un regret, c'est que nous n'ayons pas, pour faire pendant, à côté du portrait de Favre par Ollivier, un autre portrait, celui d'Ollivier par Jules Favre.

Entre Favre et Dufaure le contraste est encore plus complet qu'entre Favre et Berryer. Tandis que Jules Favre, tout bercé de sa propre éloquence, s'attardait loin du but et au point de l'oublier quelquefois, Dufaure, d'un calme et clair regard, pénétrait l'objet à atteindre, et quelles que fussent les tentations de la route, y marchait sans dévier. Sa tête carrée et puissante laissait deviner l'un de ces cerveaux solides où les idées se classent en ordre, suivant la logique et la raison. Tout jeune, il avait fait partie d'une parlote d'étudiants qu'on appelait la *véridique* et nul ne mérita mieux que ce mot lui fût appliqué; car il fut vrai toute sa vie.

Originaire des Charentes, il s'inscrivit au barreau de Bordeaux où l'on remarqua la rectitude de son esprit plutôt que l'aménité de ses manières; car il avait horreur du monde, était brusque, rugueux même, et, quand en 1834 il fut élu député, on ne manqua pas d'observer qu'en l'envoyant à Paris, l'élégante Gironde avait voulu montrer qu'elle savait se hérisser de rudesse aussi bien que se parer de grâce. La politique, où il avait marqué sa place avec éclat, l'avait distrait de la plaidoirie. Le coup d'État venait de le ramener au barreau, et cette fois au barreau de Paris. Il avait alors un peu plus de cinquante ans, un âge qui est celui de la pleine force pour qui a ménagé sa vie. Comme la plupart de ses confrères, il est lettré. Chose singulière : cet homme que toute mondanité exaspère est un fervent de madame de Sévigné. Ce rude est aussi un dévot de Racine. « Ne trouve-t-on pas, écrit-il, le style de Montesquieu et de Tacite dans *Britannicus*, celui de Bossuet dans *Athalie*, celui de Massillon et de Fénelon dans *Esther*, *Iphigénie*, *Andromaque*? » Sa profession ne lui laisse plus guère que le temps de se souvenir. Mais il garde la marque de la forte éducation qui a été celle de sa jeunesse. Il dit tout ce qui est utile, ne recherche d'autre éloquence que celle qui jaillit de la discussion elle-même; et son émotion, quand il s'y livre, pénètre avec d'autant plus de puissance qu'il ne s'y abandonne qu'en semblant y résister. Le plus souvent, il procède par gradation, renforce ses raisons par touches successives et de la sorte va jusqu'au fond de ses arguments, comme certains sermonnaires — par exemple notre grand Bourdaloue — allaient au fond des âmes. Bien qu'au dire de ceux qui l'ont connu, son cœur fût bon, il n'avait pas son égal dans l'ironie. Cette ironie était de qualité unique; son arme était la massue qui accable, non la flèche qui vole et qui perce. Une sorte de bonhomie narquoise, de rusticité paysanne, ajoutait à la raillerie quelque chose d'imprévu qui était à la fois rude et savoureux. On ne pouvait dire que ses traits fussent cruels, mais ils assommaient. Un certain accent nasillard, tout à fait intraduisible, ponctuait l'attention, en sorte que tout concourait, même cette note disgracieuse, à ce que rien ne se perdît. Je doute que chez M. Dufaure l'homme politique ait égalé l'avocat. Dans la conduite

des affaires publiques, sa fermeté fut souvent toute apparente et de celles qui, après un long grognement désapprobateur, fléchissent sans trop de résistance. Mais l'avocat fut parfait, car à toutes ses qualités de dialecticien, de juriste et d'orateur, il joignit l'autorité, c'est-à-dire ce prestige des hommes qui n'ont pas besoin de prouver ce qu'ils disent tant on est assuré qu'ils ne mentent pas.

Parmi les maîtres du barreau, je me suis attardé aux trois plus grands. Paillet qu'on eût pu considérer comme leur égal est mort en 1855, à l'audience même et en plaidant. Bethmont est mort en 1860. — Au Palais et au dehors, nul plus que Marie n'est estimé pour le talent, respecté pour l'intégrité. « C'est, dit-on, l'honneur du parti républicain. » Mais sa manière qui paraîtrait aujourd'hui tout à fait désuète, semblait déjà en ce temps-là vieillie. On eût désiré moins d'ampleur philosophique et, au moins par instants, un tour plus familier. Toutefois, quand sa pensée se dégageait des obscurités où souvent elle s'enveloppait, elle planait à une telle hauteur que tous demeuraient suspendus à ses lèvres, les juges, l'auditoire et le client lui-même, quoique celui-ci eût parfois quelque peine à reconnaître sa propre cause au milieu de toutes les magnificences où son avocat le promenait. — Bien au-dessous de Marie, je note deux autres hommes qui jadis, après la Révolution de Février, ont dû aux événements politiques leur notoriété. C'est l'ancien ministre de Cavaignac, Senard, originaire de Rouen, subtil procédurier comme tout bon Normand doit l'être, renommé pour sa compétence en matière de *contrefaçon* et apportant dans toutes les affaires, même dans celles qui excluent le plus la passion, une pétulante ardeur que l'âge n'attiédira pas. C'est ensuite Crémieux, petit, laid, presque contrefait, mais d'un esprit qui ne tarit pas. Il ne plaide plus guère; mais tout naturellement, dans la salle des Pas-Perdus, on fait cercle autour de lui. Sur la Révolution de 1848, ses souvenirs sont aussi prolixes que son pouvoir a été court. Il dit volontiers : « Ma République » comme Charles X disait : « Mes vaisseaux, mon armée ». Certaines phrases reviennent

souvent : « Quand j'étais à l'Hôtel de ville avec Lamartine. » Nul excès de déplaisance d'ailleurs en ces vanteries, tant l'accent méridional des paroles et le scepticisme du sourire en corrigeaient l'exagération.

Il y a des noms qu'il serait injuste d'omettre et qu'on ne sait où classer; tel ce Léon Duval qu'on voyait à la bibliothèque des avocats, écrivant à main posée ses plaidoiries et s'arrêtant de temps en temps pour reprendre haleine entre deux méchancetés. Il est l'homme des procès sensationnels qui exhalent un parfum de scandale et éveillent chez les mondaines, chez les demi-mondaines plus encore, un petit frisson d'intense curiosité : procès d'acteurs entre eux ou avec leur directeur, instances en diffamation, en séparation de corps, en nullité de testament. Quand il ne peut gagner sa cause, nul ne sait mieux, en la perdant, salir l'adversaire. Est-il vraiment d'humeur féroce? On a affirmé que cet homme redoutable se montrait dans sa vie privée, surtout à la campagne, de mœurs tout à fait débonnaires et d'habitudes presque pastorales[1]. Ce qu'on connaît de lui aujourd'hui, on ne le connaît que par les souvenirs des contemporains ou par les fragments des journaux judiciaires; car il a détruit tous ses manuscrits[2], soit qu'il lui répugnât de livrer à l'avenir le secret de ses laborieuses préparations, soit qu'il jugeât que tous les discours se décolorent par la lecture et que les anéantir est le meilleur moyen d'en perpétuer le renom.

Pendant trente ans, Chaix d'Est Ange avait personnifié — et avec quel éclat — l'éloquence criminelle. Maintenant un autre avocat, Lachaud, entre en pleine renommée et, dans les débats de la cour d'assises, nul ne le surpasse ni même ne l'égale. Un procès fameux, celui de madame Lafarge, l'a mis en lumière. Il n'y a figuré qu'incidemment, car Paillet a été le véritable avocat; mais une légende accréditée, embellie de commentaires romanesques, a associé son nom à celui de la malheureuse jeune femme, en sorte que l'infortune de l'une a marqué pour l'autre le commencement de la gloire. Combien de qualités ne doit pas rassembler en lui le parfait avocat d'assises! Il doit regarder sans paraître voir, entendre

1. Roger Allou et Charles Chenu, *Les grands avocats du siècle*, p. 169.
2. *Ibid.*, p. 163.

sans paraître écouter. Une attention toujours en éveil lui est nécessaire, s'il veut mettre à profit les incidents d'audience, qui sont aussi nombreux qu'imprévus pour qui sait les saisir. S'il est bien avisé, il ne fera pas trop d'emprunts à la procédure écrite, les jurés ne retenant vraiment que ce que leur révèle la publicité de l'audience. Il ne malmènera pas les témoins, mais les interpellera avec douceur, sans étalage de gestes et sans éclat de voix. Aux témoignages favorables il se gardera de s'exalter, et devant les autres il affectera l'indifférence, ainsi qu'il convient à ceux qui ne craignent rien. Entre tous les jurés, il en choisira un ou deux, parmi ceux qui lui paraîtront les plus intelligents, et ne les quittera pas des yeux en cherchant à deviner par leur physionomie l'impression de tous. En ce jeu d'audience il y a de l'acteur, mais de l'acteur qui sait pratiquer la psychologie la plus raffinée. On pourra être véhément, mais on ne le sera qu'à propos, quand les dispositions de l'auditoire autoriseront qu'on s'échauffe et qu'on fasse appel aux maîtresses passions : la pitié, la tendresse, la vengeance, la colère. Les magistrats du Parquet, même les plus distingués, sont, par éducation professionnelle, rigides d'allure et, en général, n'ont pas cette agilité de mouvement qui est le propre des membres du barreau. L'un des principaux artifices de l'avocat sera donc de harceler l'adversaire, de le piquer au jeu, de l'amener ainsi à une réplique qui sera sans doute moins bien ordonnée que le premier réquisitoire et qui permettra à la défense d'avoir victorieusement le dernier mot.

Ces règles directrices n'ont-elles pas été celles de Lachaud, autant, du moins, que cet homme, avec la puissance de son tempérament oratoire, pouvait s'astreindre à des règles? Je serais tenté de le croire d'après mes souvenirs, l'ayant entendu plusieurs fois. Il y a cinquante-cinq ans, étant substitut d'assises, j'ai même eu l'honneur de l'avoir pour adversaire. C'était dans une affaire de tentative de déraillement. Sa physionomie m'est encore très présente : une face rasée, un front très large, des yeux à fleur de tête, un regard légèrement dépareillé; un teint reposé et des lèvres qui ne semblaient devoir s'ouvrir que pour des paroles doucement banales. Ainsi ai-je pu l'observer pendant cette longue journée

qui nous mit, lui si fameux, moi si modeste, en face l'un de l'autre. Autant que ma mémoire me sert, la manière que je viens de décrire fut bien celle qu'il employa pour l'utilité de sa cause. Son client fut condamné, mais devais-je concevoir de ce petit succès quelque vanité? D'après ce que j'appris le lendemain, un argument avait surtout impressionné les jurés : « Il faut, s'étaient-ils dit, que cet homme se juge bien coupable pour se donner le luxe d'un si grand avocat. »

Voici, pour finir, trois noms qui méritent d'être retenus.

D'abord Allou que j'ai déjà cité à propos de l'affaire Paterson. De toute sa personne se dégage l'idée de la force : haute taille, carrure puissante, physionomie imposante quoique empreinte de bienveillance et, dans l'ensemble, l'aspect d'un homme bien équilibré qui a pris résolument possession de la vie et est bien décidé d'en extraire tout ce qu'il en peut légitimement tirer. Son trait principal est une facilité prodigieuse mais qui est rarement banalité. De ses lèvres coule une parole abondante, aisée, riche en expressions heureuses, qui se prodigue sans compter, comme il arrive à ceux qui, en se dépensant, sont assurés de ne jamais s'épuiser. Tel est l'attrait de l'entendre qu'on lui pardonne d'être souvent bien long. Tous ces dons se complètent par l'harmonie du geste et de la voix. Chez lui la science et la sagacité de l'homme d'affaires sont égales aux qualités de l'orateur. Ainsi arrive-t-il que les plus grands procès lui sont confiés. En 1866 il est élu bâtonnier, et sa carrière se prolongera bien au delà du Second Empire, sans que le succès le trahît jamais.

Je n'ai entendu Nicolet qu'une seule fois. Je me souviens qu'ayant à parler d'un jeune homme dont l'existence avait été orageuse, il s'exprima dans ces termes : « Il avait à peine découpé les premiers feuillets du roman de sa jeunesse », et pendant quatre ou cinq minutes il continua sur ce ton. Cet excès de recherche était presque le seul défaut qu'on eût relevé chez cet homme accompli. D'après le témoignage de ceux qui l'ont connu, nul ne le surpassait par la grâce de la diction, l'élégance mesurée des paroles, et — ce qui vaut mieux encore — l'habileté consommée avec laquelle il distribuait les diverses portions de ses plaidoiries. Les inclinations de sa nature l'eussent volontiers porté vers les lettres et vers

les arts. Par une sorte de gageure qu'il tint et qu'il gagna, il se garda de renoncer aux dons brillants que la nature lui avait prodigués et que l'étude avait perfectionnés, mais il les appliqua aux causes les plus arides, en sorte qu'il sut empreindre de clarté et presque d'agrément ce qui ne semblait respirer que la sécheresse et la monotonie. Grands procès, grands succès d'audience, rien ne manqua à sa fortune. Elle fut telle que, vers la fin de l'Empire, sous couleur de politique, l'envie professionnelle s'exerça sur lui. Avec le même bonheur qui l'avait accompagné dans toute sa carrière, il triompha de la jalousie et quand il mourut prématurément en 1880, au cours de son bâtonnat, il ne laissa que des amis.

Vainement on eût cherché chez Bétolaud la magnifique abondance d'Allou ou l'art exquis de Nicolet. Mais la rectitude de son esprit le rendait aussi dangereux pour ses adversaires que secourable pour ses clients. En 1865, l'un de ses confrères traçait de lui l'un de ces portraits au courant de la plume qui inspirent confiance par leur tour familier et impréparé. « C'est, écrivait-il, un excellent argumentateur, vigoureux, précis, sûr de sa parole, d'une grande loyauté, parlant avec autorité une langue saine et sobre. » En ces mots tout l'homme se découvre avec sa droiture, sa raison solide, son dédain de tout vain ornement. Je me souviens d'avoir entendu, il y a plus de soixante ans, Allou et Bétolaud plaider l'un contre l'autre. C'était merveille de suivre en leur plaidoirie le contraste de deux talents égaux quoique différents : des deux côtés de la barre, un effort pareil pour porter la conviction dans l'esprit des juges : mais ici des arguments qui ne craignaient pas de se répéter et qui, au risque de quelque longueur, variaient à l'infini leur forme afin de se mieux insinuer : là une brièveté savante et une démonstration d'une vigueur presque géométrique : de part et d'autre, un grand art de bien dire; mais chez l'un toutes les magnificences de la prodigalité; chez l'autre une seule recherche, celle d'une formule maîtresse où tout se résumerait. Je n'ai connu M. Bétolaud que fort tard, à l'Académie des sciences morales et politiques, où il faisait partie de la section de législation. Quoiqu'il eût plus de soixante-quinze ans, l'âge n'avait point courbé sa haute taille : une tête un peu allongée, un visage maigre et encadré de favoris; une poitrine

un peu étroite et qui contrastait avec la carrure ordinaire aux grands orateurs. Bien qu'ayant gardé le culte de sa profession, depuis assez longtemps il ne plaidait plus. Mais par intervalles et comme par réminiscence, son langage retrouvait l'ampleur et la solennité de la barre. Je me souviens qu'un jour, en une de nos modestes salles de commission, comme une motion du sénateur Béranger lui avait déplu, il lui répondit par un long discours véhément et sonore qui n'eût pas été déplacé à la première Chambre de la Cour. « Assez, interrompait en souriant M. Béranger, je suis submergé. » Mais l'impitoyable Bétolaud continuait. Et l'on comprit que le seul moyen d'abréger était de ne point interrompre. Cet homme qui avait tant aimé sa profession avait une autre passion, la chasse. Il s'y livra le plus longtemps qu'il put et il racontait ses exploits de veneur, plus volontiers peut-être que ses succès de Palais. Sa vie, qui se prolongea jusqu'à un âge très avancé, fournit le modèle très accompli d'une existence bien ordonnée, où toute chose est mise à sa place et où chaque époque a son emploi réglé par la sagesse : pour la maturité le travail et pour la vieillesse le repos avec la dignité.

IV

Dans cette énumération forcément très incomplète, il y a un nom que je n'ai cité qu'en passant et que je me reproche de n'avoir pas encore mis à sa vraie place. Sous le Second Empire, les *anciens partis* eurent leur historiographe en la personne de Doudan, l'admirable épistolier : le barreau eut aussi le sien en la personne d'Edmond Rousse.

Ses lettres, adressées à un compagnon de jeunesse et qu'une amitié pieuse a recueillies, constituent, pour qui veut connaître la vie judiciaire en ce temps-là, le document le plus attirant et le plus suggestif.

Un trait domine entre tous : en une corporation qui se pique d'être lettrée, Edmond Rousse est plus cultivé qu'aucun autre. Horace, le Dante, madame de Sévigné, Saint-Simon, sont ses lectures familières : « Il y a, écrit-il un jour, une douzaine de livres dans le monde qui pourraient dispenser de lire

le reste[1]. » Et avec un charme tout juvénile il détaille le plaisir qu'il goûte depuis deux semaines dans le commerce de Virgile. Tel est son amour des lettres qu'à certains moments on dirait qu'il redoute les affaires presque autant qu'il les souhaite : « J'ai hâte, écrit-il un jour, d'échapper au papier timbré pour contempler les grands horizons. » La perspective de paraître à la barre l'effraie presque autant qu'elle l'attire. Que s'il plaide, il arrive qu'il se trouble et a presque honte de ses propres paroles. C'est que son sens délicat ne lui dérobe rien des vulgarités où il tombe ou des solécismes qu'il entasse. Supposant, bien à tort, chez les juges ou dans l'auditoire, tout l'affinement qu'il porte en lui, il cherche à se ressaisir, mais plus il s'y efforce, moins il y réussit, en sorte qu'il lui semble assister à son propre enlisement.

Cependant il faut vivre. De là, malgré tout, la recherche prosaïque des causes. Combien est laborieuse la conquête du pain quotidien! A l'avènement du Second Empire, on a salué respectueusement ceux qui rentraient au Palais, mais l'affluence de tous ces revenants n'a pas tardé à susciter une réflexion morose : « Ils vont se partager tous les dossiers », se sont dit tristement les jeunes. Rousse n'est pas tellement absorbé dans les lettres qu'il ne dise comme les autres. En racontant — sans amertume d'ailleurs — ses longues et vaines attentes, il retrace l'histoire d'un grand nombre. Un jour il reçoit cinq clients dont un seul a eu, dit-il, la délicatesse de laisser sur son bureau un billet de cent francs. Une autre fois, il raconte ses plaisants débats avec un négociant du département du Nord dont il a soutenu les intérêts et qui, pour frais de voyage, deux plaidoiries à Valenciennes, trois jours perdus, lui offre trois cents francs. Les autres années, sa clientèle se développe, mais avec quelle lenteur! En 1859, à quarante-deux ans, sur le point d'entrer au Conseil de l'Ordre, il suppute son gain annuel : il s'est élevé à 10 050 francs.

Au Palais, les entretiens de la Salle des Pas-Perdus sont presque aussi suggestifs que les débats de l'audience. Rousse — et c'est en quoi il est instructif — sait écouter aussi bien qu'il sait écrire. Toutes les langues bien effilées que la pénurie de procès rend captives, se dédommagent là-bas en

1. Novembre 1854 (*Correspondance*, p. 229).

jugeant les plaideurs, les plaidoiries, les magistrats. Quelle que soit la solidarité professionnelle, l'âpreté de la concurrence laisse par intervalles filtrer un peu de jalousie. Celle-ci, le plus souvent, se dilue en une surabondance d'éloges. Quand un jeune confrère a bien plaidé, on dit : « C'est très bien. » Puis, si le débit a décelé une préparation trop intense, on se donne le plaisir d'ajouter à mi-voix : « C'est trop bien. » Rousse, en écoutant ce que l'on dit des autres, devine ce que l'on dit de lui. Son souci de perfection littéraire nuit un peu au mouvement et à l'action. « Rousse, murmure-t-on, a l'âme si bonne que le diable, sous quelque forme que ce soit, ne saurait habiter en lui. » D'autres fois, on loue son talent d'écrivain, mais avec l'intention visible de le pousser doucement hors de la corporation et de le classer parmi les professionnels de la littérature. Comme il vient de publier les *Plaidoyers* de Chaix d'Est Ange, avec accompagnement d'une remarquable préface, l'un de ses amis l'avertit avec une sollicitude mêlée d'ironie : « N'ayez pas de sitôt, lui dit-il, de si grands succès de plume, si vous voulez demeurer au barreau. »

Qu'on poursuive la lecture de la *Correspondance*. Le tableau est complet, à la condition qu'on veuille bien rapprocher et rassembler les traits. Avec quelle finesse est analysé ce mélange de satisfactions et de mécomptes que réserve la profession d'avocat. Quiconque s'affirme avec quelque talent recueille les compliments des juges, les félicitations des confrères, les éloges des journaux judiciaires. Mais, même quand la notoriété commence, la lutte pour l'existence matérielle continue. Ce sont des accès d'impuissance découragée; puis des réactions violentes, des ardeurs enivrées quand on mesure la renommée de ceux qui ont réussi. C'est que jamais les maîtres du barreau n'ont connu d'existence plus brillante et de plus flatteurs succès. Fort entourés au Palais, ils sont, quand ils vont plaider en province, l'objet d'une attention universelle, tant la parole a acquis de prix par la rareté des occasions où il lui est permis de se déployer! En 1862, Jules Favre va plaider à Périgueux. La cause est de celles qui éveillent un intérêt intense et une curiosité presque romanesque, c'est celle de la validité du mariage des prêtres. Des

villes voisines beaucoup sont venus pour entendre l'avocat fameux; le bâtonnier va au-devant de lui jusqu'à Coutras; le président, à l'ouverture de l'audience, lui souhaite la bienvenue. Pour ce même Jules Favre, un appareil non moins chaleureux se déploie quand, beaucoup plus tard, il se rend à Constantine. Ceux même dont la renommée est moindre sont l'objet de harangues ou sont accueillis par des sérénades. Edmond Rousse raconte que, tout à la fin de l'Empire, ayant été plaider à Lyon, ses confrères lui offrirent un banquet où se trouvaient assis cinq anciens bâtonniers.

La politique est d'autant plus active au Palais que le gouvernement s'applique à la bannir. Le sentiment presque universel a été la réprobation du coup d'État. Les persévérants succès de l'Empire n'ont point altéré cette hostilité. A la fin du règne de Louis XVI, les ministres du roi se défendaient, comme d'une tache, de tout crédit auprès du malheureux prince. « Cela, disaient-ils, nous *défavoriserait* vis-à-vis du peuple et de l'Assemblée. » Il semble que le même éloignement, moitié respect humain, moitié conviction sincère, inspire les membres du barreau. Eux aussi, ils redoutent de se *défavoriser*. On suppute, et avec une malveillance un peu puérile, les noms des hommes qui sont acquis au pouvoir ou du moins ne se détournent pas de lui : Mathieu, Nogent Saint-Laurent, Templier, Nicolet. Vis-à-vis de ceux qui ont réussi, la politique n'est parfois que le prétexte sous lequel l'envie s'abrite : « Notre *envieuse taupinière* », écrit Rousse en un de ses jours d'humeur sévère. Dans les élections au Conseil de l'Ordre se reflètent très visiblement ces répugnances; Nicolet a beau être le meilleur des avocats et le plus séduisant des hommes, il ne réussit qu'avec peine à se faire nommer. C'est qu'on l'a vu entrant en invité aux Tuileries[1].

La magistrature et le barreau sont appelés à vivre côte à côte, et ces perpétuels contacts ne vont pas sans quelques heurts. La délicate plume de Rousse marque, sans y insister, les menues querelles. Ainsi juge-t-il bien rigoureuse une décision de la Cour d'appel qui a suspendu Émile Ollivier pour trois mois, à la suite de paroles un peu vives adressées à l'un

1. Voir Rousse, *Correspondance*, p. 402-403.

des membres du ministère public[1]. Ailleurs il trace, comme en passant, quelques petits tableaux évocateurs. M. Delangle, l'un des avocats les plus occupés, est englobé dans le haut personnel de l'Empire, et ses confrères se réjouissent, non à cause de son élévation, mais dans l'espoir, non déguisé, de recueillir quelques débris de son abondante clientèle. En 1857, par un autre emprunt au barreau, Chaix d'Est Ange est nommé procureur général, et Rousse écrit à cette occasion : « Au Palais, il n'avait plus rien à gagner pour sa gloire et depuis un an on chantait partout, excepté tout auprès de lui, les homélies de l'archevêque de Grenoble. Il quitte le barreau à temps; juste à temps. Avec ce qui lui reste, poursuit-il non sans quelque dédain, il sera encore le plus éloquent des procureurs généraux de France. » Parmi les magistrats, Rousse a un émule pour le culte des lettres, c'est M. Oscar de Vallée, avocat général, qui vient d'écrire les *Manieurs d'argent* et a reçu pour ce livre les félicitations de l'Empereur. On engage Rousse à rendre compte de l'ouvrage, et ses hésitations sont curieuses, car il redoute, en ajoutant de nouvelles pages à celles qu'il a écrites, de se classer de plus en plus parmi les littérateurs. Entre avocats et magistrats les relations sont souvent un peu tendues, ceux-ci se jugeant supérieurs par leur rang, ceux-là par l'éclat extérieur du talent et de la popularité. La correspondance de Rousse, si l'on en rassemble les fragments, reflète bien cet état d'esprit. Il se plaint — mais avec quelle aménité enjouée — du ton protecteur que gardent certains magistrats même lorsqu'ils ont le désir de plaire. Une page amusante est celle où il raconte le banquet offert à Berryer pour le cinquantenaire de son entrée au barreau. On y a convié tous les anciens bâtonniers et, parmi ceux-ci, plusieurs ont, à la suite de palinodies diverses, pris rang parmi les dignitaires de l'Empire. « Ils étaient, écrit Rousse, assez embarrassés de leur personne et pour plusieurs il y avait de quoi. Cette fête, consacrée à la constance des opinions, à la fidélité, à la liberté de la parole, avait pour eux une signification assez piquante. Ils ont été accueillis froidement, avec une politesse un peu

1. Tribunal de la Seine, 30 décembre 1859; Cour d'appel de Paris, 17 février 1860.

raide peut-être, vis-à-vis de gens qui étaient ce jour-là nos invités et nos hôtes. » Cependant, au Palais de Justice, une Chambre, la sixième, est consacrée aux affaires politiques. Ici la défiance s'aiguise jusqu'à l'hostilité. C'est que, sous une visible préoccupation de parti, le pouvoir choisit les juges et, avec une régularité automatique, récompense leur docilité comme elle récompenserait des services. Bientôt Berryer, tout à la fin de sa vie, et dans l'une de ses dernières interventions parlementaires, le 14 février 1868, dénoncera les abusives promotions : « Le magistrat, dit-il, qui présidait la sixième Chambre en 1859 est devenu conseiller en 1860; celui qui la présidait en 1860 est devenu conseiller en 1861; celui qui la présidait en 1861 est devenu conseiller en 1863; celui qui la présidait en 1864 est devenu conseiller à la fin de 1865; celui qui la présidait en 1866 a été nommé conseiller en 1867. Nous attendrons le sort de celui qui la préside en ce moment. »

V

Les maîtres du barreau ont, sous le Second Empire, cueilli, dans une opposition sans grand danger, tous les bénéfices d'une existence brillante. Éloquents à souhait, ils ont pu légitimement se croire très populaires. La fortune voulut que le déclin du régime qu'ils avaient combattu marquât pour plusieurs d'entre eux leur propre déclin.

Le plus atteint est Jules Favre. Son langage n'a rien perdu de sa magnificence, et même, en 1864, dans le procès dit *Procès des Treize*, il s'est surpassé; mais déjà des signes visibles attestent l'amoindrissement de son prestige. Sa condition est singulière. Il a porté au gouvernement des coups trop perfides pour qu'aucun des amis de l'Empire lui pardonne jamais. D'un autre côté, il est républicain de doctrine plutôt que d'action, en sorte qu'une démocratie impatiente, grisée par les clameurs des réunions publiques et avide de réalisations immédiates, se dresse contre lui. Tout concourt à le discréditer. Il est déiste, et au milieu d'un parti qui, par une déviation rapide, est devenu athée non moins que niveleur. Il a le respect du suffrage universel, et précisément parce qu'il le respecte, il se refuse à le suivre aveuglément. Son aspect hautain, ses

lèvres toutes prêtes au sarcasme, son regard assez doux à l'ordinaire, mais qui se durcit tout à coup sous la contradiction, tout cela achève d'éloigner. Sa manière oratoire, d'une perfection si achevée, est elle-même une aristocratie et, entre toutes, la plus affinée. Il arrive parfois que les hommes se rachètent d'être impopulaires à force d'avoir conquis l'estime publique et de la garder. Intègre dans sa vie professionnelle jusqu'à la plus scrupuleuse délicatesse, Jules Favre ne montrait pas dans son existence privée les mêmes scrupules, et à cet égard des rumeurs couraient que ses ennemis exploiteraient plus tard cruellement : « Son éloquence est trop parfaite, sa vie ne l'est point assez », disaient de lui ses confrères en leurs jours de malveillance ou de jalousie.

Marie, l'intègre Marie, meurt en 1870 et meurt d'une mort opportune, tant sa modération semble suspecte, tant son éloquence semble chose désuète. — D'autres se sont tellement fixés en une opposition commode autant que superficielle, que la disparition de l'Empire, loin de servir leur fortune, leur ravira leur meilleur moyen de plaire et qu'ils chercheront en vain la cible contre laquelle, pendant tant d'années, ils ont dirigé leurs coups. Tel Ernest Picard, gros homme sceptique et charmant, spirituel au Palais de Justice, non moins spirituel au Palais-Bourbon, et que les grands orages submergeront autant qu'une agitation tempérée l'a agréablement maintenu à la surface.

En cette fin d'Empire, on observe dans les habitudes du barreau une double évolution.

Il y a les violents, dédaigneux des circonlocutions savantes, des traits perfidement aiguisés, des allusions qui se contentent d'être impertinentes. Arrière ces ménagements; arrière cette opposition élégante qui, en ébranlant tout, ne renverse rien! Ce qu'on se propose, c'est de parler si haut que le vrai peuple entende, et non pas seulement une élite éclectique. De cette manière violente, Gambetta vient de fournir le modèle en sa plaidoirie dans le procès Baudin, et à sa suite s'engagent dans cette voie tous ceux qu'on appelle les *irréconciliables*.

Au Palais de Justice une autre transformation s'opère. Tandis que dans les procès où s'introduit la politique, la

provocation s'étale, directe, brutale, tapageuse au point d'être tonitruante, on peut observer dans les causes civiles un changement tout inverse. La langue des affaires se simplifie autant que l'autre s'imprègne de réalisme et presque de grossièreté. On se montre économe de développements, autant que jadis on en a été prodigue, et l'on s'applique à ménager la patience des juges comme si le temps eût acquis tout à coup une valeur qu'il n'avait pas eue jusque-là. De cette école nouvelle qui commence à poindre, on peut déjà — à la condition d'y regarder de très près — distinguer les traits principaux : une plus prompte entrée en matière; le dédain de toute solennité; sauf en des cas très rares, nulle de ces magnificences littéraires ou philosophiques, auxquelles jadis on s'est complu; un art qui n'est pas moindre que celui de jadis, mais d'autre qualité, tout en raccourci, qui s'applique surtout à la précision et qui se juge d'autant plus rapproché de la perfection que, pour dire plus de de choses, il a employé moins de mots.

Bientôt, avec la fin de l'Empire, et dans les années qui suivront, la parole étant affranchie partout, le barreau perdra ce quasi-monopole d'éloquence libre qu'il a gardé pendant quinze ans. Il se confinera dans sa sphère propre : la défense des intérêts privés mais non sans que demeure le souvenir des temps où, élargissant son rôle, il a interprété, à la manière du chœur antique, les doléances, les regrets, les espoirs qui n'avaient point licence de s'exprimer ailleurs. Edmond Rousse énumère, dès 1860, ceux qui ont jeté le plus d'éclat sur leur corporation : Paillet, Berryer, Dufaure, Jules Favre... Depuis eux, beaucoup de choses ont changé : l'ordonnance des plaidoiries, la forme de l'argumentation, le style, mais leur nom reste attaché à l'histoire politique du temps et à l'histoire littéraire elle-même, tant le souci de la perfection se mêla chez plusieurs, au souci de convaincre. Discours et plaidoyers s'usent vite : quelques-uns n'ont pas vieilli et attestent un art qui a rarement été égalé, qui selon toute apparence, ne sera point surpassé.

PIERRE DE LA GORCE,
de l'Académie française.

— CAGLIOSTRO A ROME —

LYON

— PENDANT LA RÉVOLUTION —

(SOUVENIRS)

Le peintre Philippe-Auguste Hennequin eut son heure de célébrité sous le Consulat et l'Empire. Élève de David, il composa de grands tableaux historiques qui, à l'époque, furent vivement appréciés (particulièrement *les Remords d'Oreste*; *la Bataille de Quiberon*; *la Fête de la Fédération*; *le Camp de Boulogne*); on a conservé de lui dans maints musées de province de grandes compositions et des portraits. Un plafond, au Louvre (dans la salle des Antonins) est dû à son pinceau. Ses mémoires qui ont beaucoup de bonhomie et de pittoresque étaient demeurés jusqu'à ce jour inédits, bien que Maurice Hennequin, l'auteur dramatique, descendant direct du peintre, en eût envisagé la publication, d'accord avec Anatole France qui devait les préfacer. Ils paraîtront prochainement en librairie. Nous en extrayons deux passages particulièrement curieux. Le premier a trait au séjour du peintre à Rome. Il semble bien que Hennequin arriva dans la « Ville Éternelle » en 1786. Il avait vingt-trois ans alors... Pauvre, Hennequin avait été emmené en Italie par un Anglais qui estimait son talent et l'avait pris en amitié. Mais après quelques mois l'Anglais ne put continuer à verser la pension qu'il avait promise et Hennequin fut réduit à ses seules ressources. Il prit d'ailleurs l'accident avec une certaine philosophie et pour se consoler il loua un atelier, vaste et commode, au « Mont de la Trinité ».

MARCEL THIÉBAUT

Le premier étage de la maison dont j'occupais tout le haut était loué à M. Belle[1], peintre, et au rez-de-chaussée se trou-

1. Augustin-Louis Belle (1757-1841) qui remporta le 2e prix de Rome en 1782. Il fut nommé inspecteur de la manufacture des Gobelins en 1806. (Notes de M. T.)

à Raphaël Sanzio; cette maison était enclavée dans le jardin du cardinal qui n'en avait rien fait détruire ou seulement changer. Un jardinier nous en ouvrit toutes les portes; les chambres n'étaient garnies d'aucun meuble; excepté quelques vieux fauteuils et bancs en bois. Nous marchions en silence dans ces chambres abandonnées; à chaque pas que je faisais, surtout en passant d'une chambre à l'autre et sous les portes, je me plaçais juste au milieu; mes pieds étaient immobiles et je me disais : « Là, le plus grand peintre du monde a passé et appuyé ses pieds pour venir tracer à fresques le portrait *della bella sua Fornarina*; là, et dans la chambre voisine, il a sûrement passé pour peindre la belle allégorie de la vertu couverte d'un bouclier contre lequel s'émoussent les flèches de l'envie. Que ne suis-je assez heureux, me disais-je en moi-même, pour que la plus petite partie de son sublime génie s'inocule en moi!... Je n'aurais plus rien à désirer dans le monde! » Vains et inutiles souhaits qui ne servent presque toujours qu'à nous montrer notre faiblesse.

Ici vient se placer tout naturellement une de ces petites anecdotes de peintres qui, en Italie surtout, ne sont pas rares et ont toujours un bon côté qui porte à la réflexion ou excite la gaîté. J'ai dit que très peu d'artistes, de ceux pensionnaires de l'Académie de France, voyaient ceux qui ne l'étaient pas. Ces derniers, au contraire, étaient souvent ensemble et se voyaient chaque jour, quelle que fût leur nation et le pays qui les avait vus naître. Français, Allemands, Belges, Suédois, Russes, tous mangeaient à la même table; c'était une véritable assemblée de fous dont les Français étaient à la fois les chefs et les acteurs. Messieurs les Anglais seuls dédaignaient ces folies. En sortant de dîner et presque tous ensemble, nous allions au café grec, Strada dei Condoti et là, nous recommencions de plus belle à nous divertir en prenant chacun une

Borghèse. Cette dernière a toujours été appelée « Villa du Cardinal Borghèse » du nom du cardinal Scipion qui l'avait fait construire à la fin du XVIe siècle par le Flamand Van Sauten. Le casin de Raphaël était décoré, au rez-de-chaussée, de fresques peintes par les élèves du maître d'après ses propres dessins. Le casin menaçant de tomber en ruines, le prince Borghèse réussit à les faire transporter dans la galerie de la Villa où elles sont encore aujourd'hui. Heureuse précaution, car le casin fut détruit pendant le siège de Rome en 1849 et l'on éleva à sa place une petite église.

tasse de café. Un jour où je prenais le mien, je vis entrer un mendiant; en Italie et particulièrement à Rome, ils peuvent aller dans les cafés. Cet homme avait au moins cinq pieds six pouces de haut, une barbe et les cheveux frisés et noirs; ses traits étaient d'une couleur digne du pinceau de Rubens; enfin, j'en fus frappé et fis partager mon admiration à un architecte nommé Bussi qui se trouvait à la même table que moi, en lui disant que je désirerais beaucoup que cet homme voulût poser pour que je fisse sa tête. Pendant que je parlais, il s'approchait de nous en tendant la main; le croyant Italien, je lui demandai en cette langue s'il voulait venir chez moi. Quelle fut ma surprise de l'entendre me répondre en français qu'il y consentait. Nous convînmes pour le lendemain à une heure que je lui indiquai. Voici l'histoire de cet homme telle que, tout en posant, il me la raconta.

« D'où venez-vous? lui demandai-je; je ne sache pas vous avoir encore vu à Rome? — Je le crois bien, monsieur, je viens de Naples. — Avez-vous toujours demandé l'aumône? — Non, monsieur, j'ai été très bien établi. — Et par quel malheur avez-vous été réduit à cette extrémité? » Je n'osais pas lui dire qu'il avait à mes yeux l'air d'un vagabond ou tout au moins d'un paresseux; seul avec lui dans mon atelier, il eût pu me faire jouer un très vilain rôle. « Oh! monsieur, cela serait trop long, me répondit-il. — N'importe, j'ai le temps de vous écouter. De quelle province de France êtes-vous? — De Lyon. » Ma surprise fut extrême en apprenant que cet individu qui, à vrai dire, ne m'inspirait aucune confiance, était de mon pays. « Allons, lui dis-je, tout en peignant, apprenez-moi comment vous avez quitté Lyon. — Monsieur, voici la chose telle qu'elle est. J'étais au service dans le régiment de dragons de... en garnison à Chambéry; j'étais las du service, et, ma foi, un beau jour, que je menais boire mon cheval à une petite lieue de la frontière, je me laissai emporter par lui et me voilà avec armes et bagages chez un paysan qui m'acheta mon cheval et tout l'attirail de dragon que je remplaçai par un habit de Savoyard et je pris aussitôt la route du Piémont. J'eus bientôt dépensé l'argent que j'avais reçu et comme il fallait vivre, je me mis à tendre la main aux portes. Je n'avais garde d'oublier les couvents de moines qui sont

si multipliés en Piémont, comme vous savez. J'avais alors une bonne mine; j'étais fort et vigoureux et si c'était une mauvaise recommandation auprès des gens pensant que mendier n'est pas, après tout, un métier comme un autre, je n'en fus pas moins reçu à la porte d'un couvent de Capucins à laquelle je sonnai et où je fus bien accueilli. On m'employa comme jardinier et aux plus gros ouvrages du couvent. On fut si content de moi que l'on me fit monter en grade en me confiant le plus bel âne de la maison affublé de ses paniers et moi de ma besace pour parcourir les villages et les campagnes d'où il était bien rare que je revinsse sans être chargé de provisions, mon âne et moi. Malgré ça, je commençais à m'ennuyer et un beau jour, il me prit fantaisie de partir comme la première fois, sans tambour ni trompette. Mais je me gardai bien de vendre les habits de capucin ni de me défaire de mon âne, mon fidèle compagnon de voyage que je conduisis toujours jusqu'au dessus de Rome en me dirigeant sur Naples où je me remis à mon premier métier. — Comment, vous en aviez donc un? — Sans doute, j'étais coutelier et c'est l'état que j'ai fait à Naples jusqu'à ce jour. — Pourquoi donc avez-vous quitté Naples? — Vous allez voir; en arrivant à Naples, je vendis mon âne et mon habit de capucin; un coutelier me donna de l'ouvrage chez lui; j'amassai un peu d'argent avec lequel j'ouvris une petite boutique de coutellerie. On venait de préférence chez le coutelier français; le commerce allait bien; je me mariai. Ma femme est jolie; aussi ne fus-je pas longtemps sans m'apercevoir qu'elle me trompait. Un malheureux l'avait dérangée de son devoir. Un boulanger de mes amis m'avait averti et même assuré que dans un moment de colère, celui qui était amoureux de ma femme avait dit que je ne tarderais pas à avoir de ses nouvelles. (On sait ce qu'en Italie, dans cette classe du peuple, signifient de pareilles menaces.) — Eh bien, continuez. — Je pensai que je n'avais pas un moment à perdre après un semblable avertissement puisqu'on m'avait assuré que le soir du même jour je devais être attendu dans une rue où j'avais coutume de passer assez tard. Alors, sans rien à dire à ma femme, je cherchai dans ma boutique un bon couteau à gaine et je dis à mon apprenti de tourner la meule, j'aiguisai mon arme que je mis dans mon gousset et,

bravement en garde, je pris le chemin de l'endroit où le boulanger m'avait dit que tôt ou tard je serais attendu. En effet, je vis de loin venir un homme se dirigeant de mon côté; une de ses mains était cachée sous un des pans de son *faracole* (manteau) et je ne doutai plus de ses méchantes intentions. — Que fîtes-vous alors? — Parbleu, monsieur, je vous le demande. Qu'auriez-vous fait vous-même? J'aimais bien mieux tuer le diable que d'être tué par lui et, sans hésiter, prévenant son mouvement, je lui enfonçai bien avant mon couteau dans le corps, mais par devant; au moins, il tomba mort à mes pieds sans avoir eu le temps de dire un *ave Maria*. Je me hâtai de fuir par des chemins détournés jusqu'à Rome où je ne pus rester que trois jours demandant la charité. »

J'avais écouté, non sans frémir, la narration de ce malheureux qui était d'un calme effrayant en me contant son horrible assassinat. Depuis le plus sinistre du récit de cette pénible histoire, je sentis un frisson par tout mon corps; ma palette et mes pinceaux étaient tombés de mes mains; j'étais immobile sur ma chaise et devant mon tableau qui, heureusement, était presque achevé. Mes yeux se portaient, malgré moi, sur cette belle tête et sur ces mains qui me semblaient encore teintes du sang de cet homme bien coupable sans doute, mais que je n'avais ni vu, ni connu. Je ne voyais devant moi que le monstre, l'assassin qui, d'après tout ce dont il m'avait entretenu, ne devait avoir d'autre fin que celle que mérite et obtient le crime. Je le payai largement et le congédiai; quand il fut sorti de mon atelier, je fis purifier, comme faisaient les anciens, la place où ce malheureux avait séjourné quelques instants.

Pendant que je travaillais un jour dans mon atelier à un tableau de paysage, je vis entrer un voyageur que je reconnus à l'instant; c'était mon ami Gérinieux qui venait en Italie pour affaires de commerce. Adieu, pinceaux, palette; nous sortîmes ensemble; je le menai visiter Rome dont il était capable d'apprécier les beautés par les connaissances qu'il possédait. Il ne resta que trois semaines à Rome et me fit part d'un projet que M. Mongez, lui et d'autres personnes de Lyon, avaient formé et voulaient mettre à exécution. Ce projet était de me faire six cents livres de pension pour

laquelle somme je m'engagerais à faire chaque année deux petits tableaux que j'enverrais à Lyon et qui seraient tirés au sort par ceux qui se seraient réunis pour faire cette somme. Je reçus cette pension pendant deux ans, mais je dois convenir que cette faveur était fort au-dessus de ce que je méritais et que les tableaux que j'envoyai étaient certainement très médiocres.

Combien de fois, je me suis reproché de n'avoir pas mieux répondu à l'intérêt que me montrèrent tant de personnes recommandables! Mais mon excuse était dans la nature; je me trouvais enlacé dans des filets où le plus sage se laisse prendre et d'où il était difficile que je sortisse. J'étais épris et amoureux fou d'une belle Romaine qui, seule, occupait mon imagination et remplissait tous mes instants. Qu'on joigne à ce que j'éprouvais alors, l'influence d'un climat brûlant, le caractère le plus ardent et l'on ne sera pas étonné que je fusse absorbé par un sentiment que nous devons tous éprouver et que rien ne pût me distraire d'une femme dont la vivacité et l'exaltation alimentaient sans cesse l'amour qu'elle m'avait inspiré. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle me fit perdre beaucoup de temps, me rendit ingrat ou m'en donna l'apparence aux yeux de ceux à qui j'avais les plus grandes obligations.

Nous touchions au commencement de l'année 1789; depuis plus d'un an, on pouvait prévoir la Révolution de France qui occupait tous les esprits et fermentait dans toutes les têtes. Chacun y prenait part; toutes les classes de la société s'y intéressaient. On s'animait; on s'échauffait mutuellement et la catastrophe arriva. Je ne fus pas le dernier à exprimer ma pensée en faveur d'un changement qui me semblait améliorer le sort de ma patrie. Français dans toute l'acception du mot et quelles qu'aient été les circonstances où je me suis trouvé par la suite, j'ai toujours conservé le caractère que je montrai dans ma jeunesse. Qui pourrait s'étonner que je fusse alors passionné pour tout ce qui replaçait sous mes yeux ce qu'à chaque page des auteurs que je lisais et ce qui à chaque pas que je faisais se présentait à ma bouillante imagination remplie des plus grands souvenirs? Ces sentiments ne peuvent être condamnés quand aucun intérêt personnel

ne les inspire. D'ailleurs, partout toutes les idées, toutes les actions se dirigeaient vers un même but sans s'inquiéter ou prévoir ce qui pouvait en résulter; on ne voyait, on ne songeait qu'au présent; on se visitait davantage parce que les esprits se rapprochaient par les circonstances et le malheur qui, chez quelques hommes, avaient été cause de l'éloignement de leur pays. Nous n'avions à Rome aucune armée qui pût se former comme sur les bords du Rhin. La seule politique du clergé était celle qui occupait le Gouvernement papal et nous étions dans la plus grande ignorance sur tout ce qui y avait rapport. Nous avions eu l'idée de choisir parmi nous ceux qui se voyaient dans une semblable position; il nous sembla qu'il serait aisé de former une espèce de centre de réunion qui, en nous rapprochant tous les uns des autres, sans distinction d'opinion contribuerait à unir et à lier des artistes distingués avec des hommes que le sort et les événements d'une Révolution éloignaient de leur Patrie et dont le goût pour les lettres et les arts nous étant connu, pouvait nous donner des lumières pour former une réunion qui nous fît passer des instants agréables. Rome était le rendez-vous des étrangers; il y avait surtout beaucoup de Français, ce qui provenait sans doute de l'émigration. Tous, plus ou moins, visitaient les artistes, ce qui donnait à la ville de Rome un mouvement et une gaieté qu'on n'y connaissait pas avant. On décida de former une loge maçonnique[1] consacrée où l'on s'occuperait des sciences et des arts, principalement, des moyens de secourir des familles françaises dont plusieurs étaient réduites aux privations que le malheur impose à ceux qu'il atteint. Quelques artistes avaient été chargés de faire la liste de ceux qui devaient former le noyau de cette loge, ainsi que les règlements. Je m'engageai à donner mon atelier pour la tenue des séances qui devaient être secrètes, sachant que ces sortes d'associations n'étaient ni souffertes, ni même tolérées. Mais nous étions dans le délire d'une confiance tellement aveugle que nous ne fîmes tout juste que ce qu'il fallait faire pour qu'il ne fût pas dit que nous n'y mettions aucun mystère. Notre sécurité était si grande que nous demandâmes notre régularisation au Grand-Orient de

1. Ce fut la loge des *Amis sincères*.

France qui nous l'accorda sans aucune difficulté et nous marchâmes ainsi pendant plus de deux ans. La première assemblée avait eu lieu le 6 novembre 1787, lorsque enfinune circonstance motiva la dissolution de notre loge et la dispersion de tous ses membres. Nous avions alors pour chef M. Bailly de Loras, chargé des affaires de l'ordre de Malte près du Saint-Siège[1], très avancé dans les différents grades et ami des artistes. C'était un homme aimable, d'autant plus précieux qu'il était infatigable quand il s'agissait de secourir l'infortune et d'adoucir le malheur. Peut-être même, l'excès de son zèle contribua-t-il à nous faire découvrir. En effet, il eût été difficile d'obtenir de ceux qui recevaient nos dons de ne pas chercher à connaître de qui ils venaient. Aussi, le peuple le plus superstitieux du monde ne tarda-t-il pas à faire courir sur notre compte les bruits les plus absurdes et les plus ridicules.

Un homme connu dans toute l'Europe par ses liaisons et ses intrigues mystiques avec plusieurs grands personnages de France vint chercher à Rome un asile assuré et tranquille. Je veux parler du fameux Cagliostro[2]. On sait que ce nom est lié à plusieurs de ceux qui figurèrent dans une intrigue qui fit beaucoup de bruit. Cet homme apportait avec lui un prestige qui lui avait valu une fâcheuse célébrité; ce fut par un sentiment de curiosité que nous eûmes le désir de faire sa connaissance. Son arrivée fit du bruit et devint sans doute le motif d'une surveillance très active et que les auteurs de

1. Le bailli de Loras, Français établi à Rome, appartenant à une bonne famille du Midi, avait beaucoup voyagé et noué en tous pays des relations utiles. *Chargé d'affaires* de l'ordre de Malte à Rome, il ambitionnait de devenir *ambassadeur*. Au moment de l'arrivée de Cagliostro à Rome, il intriguait, pour y parvenir, avec une activité particulière. Il était dans le même temps engagé dans un procès compliqué avec le savant français Dolomieu, appartenant également à l'ordre de Malte. Il est probable que le bailli de Loras s'était fait admettre dans la franc-maçonnerie, non seulement poussé par une mode qui avait touché les classes les plus aristocratiques, mais aussi pour avancer ses affaires privées.

2. Joseph Balsamo, surnommé Cagliostro, naquit à Palerme le 8 juin 1743. Loin d'appartenir à la noblesse, son père était marchand de profession. Il épousa à Rome une jeune fille appelée Seraphina qui était fort belle, mais ne savait ni lire, ni écrire. Il fit un nombre infini de voyages dans différentes villes d'Europe et revint à Rome, avec sa femme, vers la fin de mai 1789. (Note de l'auteur. — Consulter à ce sujet *les Vies du comte de Cagliostro*, par Constantin Photiadès, l'ouvrage le plus récent et le mieux documenté.)

l'affaire du collier, restés en France, avaient dû recommander afin qu'il ne lui fût pas possible d'échapper. M. de Loras ne l'avait jamais vu, non plus que nous et nous avions tous la plus grande envie de nous entretenir avec lui. M. de Loras se chargea de procurer à quelques-uns d'entre nous une entrevue avec cet homme singulier, ce qui ne tarda pas à avoir lieu à la campagne où on lui donna un grand dîner. Cagliostro avait loué un hôtel près du palais Farnèse; il vivait dans l'aisance mais voyait peu de monde, quoiqu'il fût le motif de la curiosité publique. Son épouse était Italienne et, je crois, Romaine; elle était encore belle et donnait aux soirées qui avaient lieu chez lui tout l'éclat et le charme que pouvaient y donner une femme du monde et l'habitude de la société. Ce dîner eut lieu[1], mais je suis forcé de convenir que ceux qui y assistèrent ne furent point satisfaits de l'homme merveilleux qu'on s'attendait à voir. Tout ce qu'il nous dit était enveloppé dans une foule d'idées mystiques; nous ne sûmes rien du tout de ce que nous aurions voulu qu'il nous apprît. Le soir, nous reprîmes le chemin de Rome pensant que, peut-être, nous étions en trop grand nombre et que c'était ce qui avait motivé sa grande réserve.

Il est probable que le Gouvernement connaissait l'existence de notre loge, mais qu'il savait aussi que rien de ce qui s'y passait ne pouvait déranger l'ordre public. Le dîner dont je viens de parler avait sans doute réveillé la police papale; au moins, avons-nous toujours cru qu'il fut cause des événements qui lui succédèrent. Plusieurs d'entre nous furent reçus chez monsieur et madame Cagliostro. Quelque temps après, madame ayant été indisposée ne voyait personne, mais lors de sa convalescence, je lui fis une visite et fus introduit dans sa chambre à coucher. Elle était encore au lit et la conversation s'étant assez prolongée pour parler de ses voyages et de ceux de son mari, je crus m'apercevoir qu'elle était initiée dans tous ses secrets; les circonstances m'en ont depuis convaincu. Huit jours après, j'allai voir le mari; c'était un dimanche. Je le trouvai seul auprès de son feu, quoiqu'il ne fît que très peu froid. Je demandai des nouvelles de madame; elle était

1. Aux environs de Rome, dans un casino appartenant au marquis de Vivaldi, membre de la loge des Amis Sincères.

sortie. Nous causâmes et ne nous entretînmes que de choses tristes qui avaient rapport à sa position qui paraissait lui inspirer des craintes. Il alla jusqu'à me dire que la personne en qui il avait eu le plus de confiance, sa femme, enfin, le trahissait. « Vous vous trompez, lui dis-je; cela n'est pas possible. — Ah!... monsieur Hennequin, je ne me trompe pas, on a subjugué mon épouse qu'on est parvenu à rendre mon plus cruel ennemi. — Mais comment cela pourrait-il être? Madame est une femme à caractère; il est impossible que ce que vous supposez soit vrai. » On sonna dans le moment. C'était madame Cagliostro qui, suivie d'un laquais, comme c'est l'usage en Italie, rentrait. Elle me salua en m'apercevant. Son mari lui demanda d'où elle venait. « Je viens de la messe, répondit-elle. — Mais tu es restée bien longtemps. — C'est que j'en ai entendu deux. » Elle nous quitta alors pour passer dans son appartement, après avoir promis de revenir auprès de nous. Cagliostro, se voyant seul auprès de moi, me dit ces mots remarquables que je n'ai jamais oubliés : « Vous voyez, mon cher Hennequin, si mes craintes sont fondées et si je puis douter que ma femme est mon ennemie. » Je ne pouvais comprendre ce qu'il voulait dire, ni sur quoi il fondait ses soupçons dont il semblait avoir acquis la certitude depuis que sa femme avait paru, lorsque, voyant ma surprise et mon étonnement, il ajouta : « N'avez-vous pas entendu que ma femme a été à deux messes? » Cette remarque me parut fort singulière et je lui fis observer que cette pratique religieuse n'avait rien d'extraordinaire surtout à la suite d'une maladie. « Oui, sans doute, répondit-il, mais je sais qu'elle s'est laissé circonvenir par un prêtre[1] et *che io sonno dendeto da lei.* » Je le quittai peu après; ce fut la dernière fois que je le vis[2].

Une grande partie de ceux qui composaient la loge étaient

1. La réalité fut un peu différente. La comtesse de Cagliostro cherchait depuis longtemps à perdre son mari. En feignant de l'aimer, elle endormit la vigilance du père François-Joseph de Saint-Maurice, chargé par Cagliostro de la surveiller et dénonça son mari à Dom Tosi, desservant de Santa Caterina della Ruota.

2. Cagliostro fut condamné à Rome, en 1791, à une détention perpétuelle comme faisant partie de la franc-maçonnerie; il mourut en 1795 au Château de Saint-Léon où il fut incarcéré et inscrit dans le livre d'écrou sous le nom de *Joseph Balsamo.* (Note de l'auteur. Sur la trahison de la comtesse de Cagliostro, la détention à San-Leo près de Rimini, etc... voir Photiadès, *op. cit.*)

Italiens et tenaient aux premières familles de Rome; c'est vers ce temps que nous reçûmes M. de Polignac. Il voyageait avec son gouverneur qui le présenta. Le mérite personnel de son élève et ses qualités aimables ajoutèrent encore au charme de ces réunions qui bientôt devaient cesser et voici comment. Peu après la réception de M. de Polignac, la loge fut convoquée de nouveau pour recevoir un moine de l'ordre des Capucins, un des plus beaux hommes que j'aie jamais vus. Cette réunion fut la dernière. On s'était assemblé chez moi, comme de coutume; un repas termina cette fête vraiment fraternelle; le souper dura jusqu'à onze heures du soir; chacun se retira en silence et les uns après les autres pour ne pas être aperçu dans une rue presque déserte. Notre sécurité était au point que moi qui étais le plus exposé, j'offris à M. Bailly de Loras de le reconduire chez lui où je l'accompagnai en effet et à une très grande distance de la maison que j'habitais. Son hôtel était, je crois, près du château Saint-Ange. La nuit était belle; la lune éclairait la ville des arts; on ne songeait pas au repos, tant il était agréable de respirer l'air pur de l'atmosphère. Je jouissais de ce bonheur qu'on goûte en Italie dans toute sa plénitude. Lorsque après avoir laissé M. de Loras, je revenais tranquillement du côté de chez moi où j'avais confié à quelqu'un de sûr le soin de remettre toutes choses dans l'état ordinaire, j'approchai de ma demeure dont je m'aperçus que la première porte était fermée, ce qui n'arrivait jamais et vis près de là plusieurs voitures de place. Je crus d'abord m'être trompé de rue et j'hésitais à avancer; cependant, je continuai à avancer. Arrivé près de la porte, je la poussai : elle s'ouvrit parfaitement et j'allais en détourner la ligne droite (*sic*) lorsque je me sentis saisir par des soldats; je fus conduit jusqu'au premier étage occupé par M. Belle, peintre comme moi, mais qui, n'ayant dans cette maison qu'un atelier (il logeait à l'hôtel de France) ne fut pas témoin de cette catastrophe[1]. On se peindra facilement l'état dans lequel je devais être lorsque arrivé à la clarté de plusieurs torches allumées, toujours entre les soldats qui ne m'avaient pas quitté, cinq ou six dont les figures maigres et

1. Il fut interrogé par la suite par le Saint-Office. Et il semble qu'il ait dénoncé Cagliostro.

pâlies par les effets rougeâtres des torches me placèrent en face de divers objets qui avaient servi à nos réunions, affectant de me montrer les registres que malheureusement on avait oublié de porter, ainsi que cela se faisait chaque fois, à l'Académie royale de France qui était hors de la justice du gouvernement papal. Ma première pensée avait été, en me voyant arrêté, que nous avions été découverts; je résolus de faire bonne contenance. L'un des prêtres qui, le premier, m'adressa la parole, me demanda si je parlais italien. Je répondis affirmativement, mais voyant que ses questions allaient m'embarrasser, je l'assurai que je ne devais rien à personne; que j'ignorais s'il en était ainsi de mon voisin. Je pris dans ma poche la clef de mon logement qui était au-dessus et la lui présentai; déjà on avançait la main pour la prendre lorsqu'un des abbés dit : « Cela suffit, vous pouvez vous retirer. » Je sentis à la satisfaction que j'éprouvai toute la force de l'imprudence que je venais de commettre. Je les quittai et montai rapidement l'escalier. Quelle fut ma surprise et mon effroi en voyant que rien n'avait été mis en ordre! La domestique que j'avais laissée était plus morte que vive, ne sachant que penser d'une semblable visite qu'elle s'attendait à voir arriver jusque chez moi. Il était temps que je vinsse pour la calmer.

Mon premier soin fut de brûler quelques papiers et ne pouvant détruire d'autres objets, je me hâtai par le moyen de la chaîne de mon puits, qui, à Rome, et dans plusieurs villes d'Italie sert à procurer de l'eau jusqu'aux étages les plus élevés, de descendre dans le puits qui était très profond tout ce que je crus devoir faire disparaître. Puis, me sentant plus calme, je me mis à ma croisée avec une guitare jusqu'au moment du départ de ce cortège, que je croyais ne pas devoir tarder longtemps à lever une séance qui durait déjà depuis plus d'une heure. A peine quelques minutes furent-elles écoulées que j'entendis frapper à ma porte; j'ouvre, je vois ces messieurs qui, s'étant ravisés, venaient avec leurs alguazils achever leurs perquisitions nocturnes. Mais tout était détruit ou caché; ils ne trouvèrent rien de ce qu'ils cherchaient; ils virent seulement la table dressée et garnie des débris d'un grand repas. Après mille questions auxquelles je répondis

avec le plus grand sang-froid, ils jugèrent avoir rempli leur mission et partirent. Je me remis à la croisée, curieux de voir comment ce bizarre cortège quitterait la Trinité du Mont.

(Cette visite eut lieu le 27 décembre 1789, le soir même où se fit la capture de Cagliostro.)

J'étais dans une grande agitation; tous ceux qui m'ont connu et qui me voient chaque jour savent combien je suis facile à émouvoir. Si, dans cette circonstance, je montrai une force au-dessus de celle que j'aurais eue dans une situation calme et tranquille, je crois que je ne la dus qu'au repas que je venais de faire qui m'avait exalté et donné une force que, sans cela, je n'aurais pas eue. Je me mis de nouveau à la croisée; il était deux heures du matin. Le jour ne paraissait pas encore et la lune était cachée par des nuages. Les premières personnes qui sortaient furent des soldats avec des torches allumées. Comme les anciens pages des rois de France et d'Espagne, ils se placèrent aux portières de la première voiture en ligne et attendirent que trois ou quatre abbés supérieurs, portant les registres de la loge, et autres objets qu'il me fut impossible de distinguer furent montés, après avoir attendu pour donner le signal du départ que les deux autres voitures fussent remplies de tout ce qui avait été saisi et qu'on avait cru pouvoir servir de pièces de conviction.

Parmi les différentes choses que je vis mettre dans la seconde voiture, il me parut y avoir des portefeuilles que j'avais vus chez mon voisin et qui renfermaient des dessins de pièces anatomiques, de perspectives, etc. Deux abbés seulement entrèrent dans la seconde voiture qui fit quelques pas en avant pour faire place à la troisième qui se mit alors vis-à-vis de la porte de l'allée. Je vis ceux qui tenaient les torches faire plusieurs pas rétrogrades comme pour éclairer ce qui paraissait venir du fond de l'allée, mais que, cependant, d'autres lumières éclairaient déjà. Jusque-là je n'apercevais rien qui pût motiver les reflets que produisaient ces lumières opposées et frappaient sur les personnages qui étaient encore dans l'allée portant avec soin un long paquet enveloppé d'une draperie et qui me parut avoir la forme d'un cadavre qu'on va inhumer. Deux soldats étaient chargés de ce fardeau qui semblait assez lourd et dont la vue me

glaça de terreur. Mon imagination, aussi rapide que l'éclair, présenta à mon esprit les idées les plus affreuses. Saisi d'horreur, j'allais me retirer, ne pouvant supporter la vue d'un pareil tableau, lorsque tout à coup l'un des porteurs, sans doute plus maladroit que l'autre, laissant échapper un des coins de la draperie, mit à découvert un mannequin de femme que mon voisin M. Belle avait emprunté à M. Saint-Ours[1] de Genève, lequel mannequin avait été vendu et expédié à ce dernier par le mécanicien le plus en réputation à Paris, M. Huot. J'avais vu ce mannequin dans l'atelier de M. Belle, étendu sur un matelas et couvert en partie d'une draperie; sans doute il était là pour poser celles d'un tableau qu'il faisait. Mais comment imaginer qu'un objet que tout le monde sait être à l'usage des peintres pût devenir le motif d'une saisie et mériter l'honneur d'être transporté et placé sous les yeux de Pie VI qui, à ce qu'on m'assura après, lâcha à ce sujet le mot favori des Italiens et dit « qu'ils étaient tous des sots, car ce qu'ils avaient cru avoir servi à des opérations de magie n'était autre qu'une poupée de peintre et qu'il n'y avait rien là qui eût rapport à la politique ». Mais le fanatisme des prêtres ignorants et crédules était si grand qu'il eût été impossible de leur ôter l'idée qu'étant réunis à Cagliostro qui, à ce que le peuple disait, avait de l'argent autant qu'il en voulait, nous n'eussions pas entre nous des secrets qu'ils ignoraient et que cette figure servait aux francs-maçons pour trouver tout ce qu'ils supposaient que nous pouvions avoir à volonté, au moyen de mystères dont nous faisions usage chaque fois qu'on avait à évoquer les divinités qui nous étaient nécessaires. Voilà quelles étaient les idées ridicules, absurdes même, qui remplissaient toutes les têtes. Je n'entreprendrai pas de donner ici la nomenclature de toutes les sottises dont Rome fut l'écho pendant plus d'un mois; j'aurais trop à dire et l'on ne me croirait peut-être pas.

1. Jean-Pierre Saint-Ours, peintre, élève de Vien, naquit à Genève le 4 avril 1752 et y mourut le 6 avril 1809. Prix de Rome en 1780, il fut protégé par le cardinal de Reims, ambassadeur de France à Rome, et par le marquis de Créqui. Il appartenait à une famille de réfugiés protestants français.

***

Ce singulier cortège se mit en marche et, à peine le jour commençait à paraître (il était assez tard car cet événement avait eu lieu le 27 décembre 1789), que je sortis et allai rendre compte de tout à M. Bailly de Loras. Il était déjà levé et dans son cabinet où je fus de suite introduit. Sa figure ordinairement agréable était sombre et ses traits altérés; l'un et l'autre, nous ignorions ce qui s'était passé loin de nous et je m'étonne à la vue de cet homme respectable, armé de longues pinces qu'il agitait sur un grand feu qui consumait des monceaux de papiers écrits que les flammes semblaient ne pas dévorer assez vite à son gré, tant était grande l'impatience qui l'agitait. Sans en connaître la cause, je l'aidais dans ce singulier autodafé et réunissais mes soins aux siens pour accélérer la destruction de ces papiers. Nous ressemblions à de véritables inquisiteurs occupés à une bonne œuvre contre les hérétiques. Ce travail achevé, j'étais impatient de parler de ce qui s'était passé chez moi la nuit précédente et des dangers que j'avais courus, auxquels je n'avais échappé que par miracle. J'allais commencer lorsque, lui-même, rompit le silence d'une manière qui me sembla si étrange que, tous deux, pendant assez longtemps, ne pûmes nous comprendre. Voici ce colloque que ma mémoire très fidèle a parfaitement conservé. « Ce pauvre malheureux, me dit M. de Loras, en se croisant les bras, où est-il? Que va-t-il devenir? Où le mène-t-on? — Mais que dites-vous? De qui parlez-vous? — Mon cher Hennequin, que deviendra ce pauvre marquis Vivaldi? Et aura-t-il pu sortir de Rome? — Eh, mon Dieu! qu'a de commun le marquis avec nous[1]? — Je le sais, il n'y a plus de rapport entre nous, mais, encore une fois, je ne puis me sortir de l'esprit tout ce qui s'est passé. Que va devenir aussi ce pauvre capucin[2] que nous avons

1. Hennequin semble ignorer que le dîner offert à Cagliostro avait été donné chez le marquis Vivaldi (voir note page 277).

2. Il s'agit évidemment du père François-Joseph de Saint-Maurice, professeur de philosophie plein de talent. On lui promettait depuis de nombreuses années un évêché. Admirateur de Cagliostro, il se mit à son service, dès que ce dernier arriva à Rome. Le Saint-Office le condamna à dix ans de réclusion.

reçu; il est à jamais perdu. — Tout ceci, mon cher monsieur, est une énigme pour moi. Cependant, je commence à comprendre, puisque vous ne me dites rien de ce qui a rapport à la loge et cette affaire est bien plus importante que tout ce que vous pourriez me dire au sujet de mille autres. — Quoi, comment, de quelle affaire s'agit-il? — De la vôtre, monsieur, de la nôtre à tous. » A ces mots prononcés avec toute l'énergie que motivaient de semblables circonstances, ce digne homme perdit presque toutes ses facultés; il était atterré et nous nous regardions tous deux en silence. Enfin, se remettant un peu, il me dit : « Sitôt que vous m'eûtes quitté la nuit dernière, je me mis au lit. A peine commençais-je à m'endormir que je fus réveillé par mes gens qui m'annonçaient l'arrivée du marquis Vivaldi. Je le reçus près de mon lit; il était pâle, défait et dans une si grande agitation qu'il en fut longtemps sans pouvoir articuler un mot. Il venait d'apprendre au spectacle les arrestations qui se faisaient et qu'il n'avait évitées lui-même, que par la plus singulière des circonstances, à l'importance qu'on avait mise à s'assurer de Cagliostro que nous n'avions pas vu depuis longtemps et qui se trouvait dans une loge particulière. Ce fut de là qu'on le conduisit chez lui où l'attendaient les hommes du Gouvernement qui, sans lui, et pendant son absence, avaient procédé aux visites les plus minutieuses qu'on eût jamais faites. Le marquis se garda bien alors de rentrer dans son domicile; il vint me voir et je lui remis ce dont il avait absolument besoin pour quitter Rome. »

Ce récit fit sur moi la plus vive impression; j'étais immobile et cependant impatient de faire à M. de Loras la description de ce que j'avais à lui apprendre qui l'affecterait sans doute autant que ce qu'il venait de me dire lui-même. Il ajouta encore sur Cagliostro des détails que voici : « Arrivé chez lui, entouré d'hommes qui lui étaient inconnus et l'accablaient de questions et d'insultes, ce malheureux a la douleur de se voir dénoncé et vendu par sa femme qui, en sa présence, avait la barbarie d'indiquer les lieux les plus secrets où étaient ses papiers, sa correspondance et des objets précieux à son existence particulière. On s'était aperçu depuis longtemps que cet homme et sa femme n'étaient que des intrigants;

on savait qu'ils avaient trompé tous ceux avec qui ils étaient en relations; mais l'homme honnête et sensible ne voit que celui qui souffre quel qu'il soit et gémit sur le sort de tous ceux que les circonstances et les événements conduisent et entraînent dans le péril et le malheur. »

Quoique je fusse très occupé de cette catastrophe, je me ressouvins de la dernière conversation que j'avais eue avec Cagliostro et dans laquelle il était si prévenu contre sa femme parce qu'elle avait entendu deux messes. On sut peu de temps après qu'il avait été conduit au Château Saint-Ange, puis dans une forteresse où il est mort dans la plus grande souffrance et privé de tout. C'est ainsi que périt cet homme qui avait si éminemment servi l'intrigue et l'ambition. Sa femme, à qui sans doute on avait beaucoup promis, fut mise dans un couvent[1] où elle aura eu le temps de réfléchir. Elle ne fut plainte de personne; elle avait mérité son sort par son affreuse conduite et son ingratitude envers son mari. Quant au capucin, on n'en a jamais entendu parler; on présuma qu'il n'avait pas été ménagé; son crime d'avoir osé se lier avec des hommes de talent était plus que suffisant pour lui valoir les plus graves punitions.

J'appris à M. de Loras ce que j'avais vu et qui avait eu lieu chez moi; il me tendit la main, approuva ce que j'avais fait et nous convînmes d'un plan que nous nous promîmes de suivre fidèlement. La matinée s'avançait; je craignais qu'on fût inquiet à mon occasion et je quittai M. de Loras. Arrivé dans la rue où je demeurais, je ne sais quel sentiment pénible s'empara de moi; il me semble, en y pensant, que je l'éprouve encore quoiqu'il me soit impossible de le décrire. Mes pas étaient incertains; je marchais les yeux baissés; tout mon corps se ressentait de l'agitation de mon âme. De retour chez moi, j'achevai de mettre en ordre plusieurs choses qui n'étaient que quelques lettres insignifiantes écrites par des amis et différents objets qui servaient lors des tenues de loge et qui, malgré leur peu d'importance auraient pu me compromettre s'il avait pris à ces bonnes gens l'envie de me faire une seconde visite.

Celui qui faisait alors les fonctions de ministre de la Police

1. Au couvent de Santa Apollonia.

était le cardinal Busca, chez qui se trouvait un ami des arts et des artistes que nous avions reçu depuis peu membre de notre loge. C'était M. Louis Rollez de Lille qui, depuis, est rentré dans sa patrie. Il nous servit de tout son pouvoir; il contribua à adoucir les mesures que le Gouvernement papal eût été en droit de prendre contre nous. J'appris bientôt que le peuple avait connaissance de tout ce qui avait été fait pendant la nuit et pour peu qu'il eût été excité, il n'eût pas mieux demandé que de se livrer à une aveugle vengeance qu'il aurait cru légitime. Un nombre infini de bêtises et d'absurdités furent pendant plus d'un mois insérées dans les journaux italiens et affermirent les idées populaires qu'avait fait naître la superstition.

Depuis cette aventure, je sortais peu; tous ceux qui habitaient l'Académie de France, dont plusieurs tenaient à la loge, mais qui étaient sous la sauvegarde et le privilège de l'ambassadeur de France, M. le cardinal de Bernis[1], ne me voyaient plus; au lieu de m'apporter des consolations comme le plus exposé et n'ayant aucune protection, ils me fuyaient ou feignaient de ne pas me voir quand par hasard ils me rencontraient. On était aux plus beaux jours de l'année, les campagnes des environs de Rome étaient émaillées de fleurs et la verdure dans toute sa force et sa fraîcheur. Plusieurs Français étaient sur le point de partir pour revoir leurs familles et se retrouver dans leur patrie. On avait décidé qu'à leur départ, on ferait un dîner à la campagne et comme il n'est point de fête qui ne soit embellie par le sexe qui en fait le plus bel ornement, on choisit la campagne d'une dame romaine qui voulut bien la faire disposer pour cette partie de plaisir. Plusieurs autres dames devaient aussi s'y trouver. Le jour fixé, nous partîmes pour nous y rendre, portant avec nous la gaîté et la joie : c'était à deux lieues de Rome.

Le dîner fut somptueux et animé par mille folies et bons mots; on fit de la musique; ensuite nous disparûmes dans une vaste prairie où les uns se mirent à courir, les autres à grimper sur les arbres; chacun montrait à l'envi son adresse et son agilité. Spectateur de tous ces amusements auxquels je ne prenais aucune part et donnant le bras à une dame de

1. C'est le célèbre ministre de Louis XV.

qui j'étais fort occupé, je l'abandonnai un instant lorsque, revenant à elle, un des convives nommé Sandoz, une pierre à la main et la balançant, me dit : « Hennequin, attrape cette pierre. » Il n'avait pas achevé ces mots que déjà la fatale pierre était lancée. J'étais au bas de la plaine et la clarté d'un soleil ardent m'empêcha de voir sa direction. Elle m'atteignit spontanément sur la convexité de la mâchoire supérieure; je tombai baigné dans mon sang et cette fête si gaie peu d'instants auparavant fut troublée par ce fatal événement. On se réunit auprès de moi et j'ai gardé le souvenir de ceux qui s'empressèrent à me donner des soins, particulièrement des M. Lethière[1] peintre distingué et du bon M. Gagneraux. On me transporta dans la maison : cet accident eût pu me coûter la vie, mais le sort me réservait à de nouveaux malheurs. On appela un chirurgien qui me saigna et prescrivit le régime que je devais suivre. Ne pouvant ouvrir la bouche pour prendre des aliments, on me faisait, à l'aide d'un entonnoir, avaler de liquides. Je restai plus de six semaines, soit au lit, soit dans ma chambre et ce fut sans doute à cet accident que je dus la tranquillité dont on me laissa jouir; sans cela j'aurais sûrement reçu plus tôt le fatal billet que l'on me remit lorsque je commençai à sortir et que j'étais à me promener Villa Borghèse.

Dès que ma santé me le permit, je me mis à terminer divers ouvrages commencés afin que, quels que fussent les événements, il me fût possible de partir et de quitter Rome, en m'embarquant sur mer jusqu'à Marseille. Bien décidé à prendre ce parti, mes portefeuilles qui étaient ce que j'avais de plus précieux furent encaissés. Sans le retard d'une lettre de change qui m'était annoncée et que j'espérais chaque jour voir arriver, je serais parti plus tôt et j'aurais évité ce qui m'arriva. Je n'avais parlé à personne de ce projet de départ, mais j'y songeais sérieusement depuis la dispersion de la loge. Je trouvai plusieurs fois, en rentrant chez moi, de petits billets très mal écrits, dans lesquels on m'engageait, pour ma tranquillité et même pour ma santé, à aller dans tel ou tel endroit qu'on indiquait; mais surtout au tribunal

1. Guillaume Lethière (1760-1832). Peintre d'histoire. Un de ses tableaux les plus connus, *la Mort de Virginie*, est au Louvre.

de la pénitence, si je voulais, disait-on, jouir de cette paix si désirable. Je connaissais ces sortes de pièces et n'avais garde de m'y laisser prendre. Un dimanche que la chaleur avait été excessive, j'étais allé me promener à la Villa Borghèse, près du nouveau temple d'Esculape, placé au milieu d'un vaste lac, lorsque je vis arriver ma domestique qui, d'un air très effaré, me remit une lettre : c'était un ordre de me rendre de suite au bureau de police du Gouvernement pour affaires pressées. Je quittai les personnes avec lesquelles j'étais et me rendis chez moi pour, de là, aller au lieu qui m'était indiqué.

J'arrivai dans une salle triste et très obscure, où l'on respirait une odeur désagréable, et j'attendis près d'une demi-heure; je vis entrer alors quatre abbés dont les figures pâles, maigres et aussi insignifiantes qu'il est possible de l'être, se mirent à un bureau peint en noir, en face duquel je me plaçai. J'avais sous les yeux divers objets parmi lesquels je reconnus les registres de la loge; celui qui, le premier, m'adressa la parole ne parlait pas très bien le français; je le mis à son aise en l'assurant que je m'exprimais facilement en italien. « Qu'est-ce que la maçonnerie? me demanda-t-il alors. — C'est une association d'hommes qui ne s'occupent que du bien et des moyens de l'exercer. — Pourquoi se cacher pour faire le bien? — Parce que les francs-maçons ne ressemblent pas à ceux qui ne le font que par ostentation. » Il me fit encore d'autres questions. Je répondis aux unes et, pour les autres, je le renvoyai à la lecture des registres qui étaient sous ses yeux. Il me demanda si je comptais rester à Rome. « Non, lui répondis-je. — Serez-vous encore longtemps avant de partir? — Tout au plus quinze jours. — Quelle route prendrez-vous? — Celle de Florence. — C'est bien, me dit un autre, vous pouvez vous retirer. » Je les saluai et Dieu sait ce qu'au fond de mon âme je leur adressai à tous deux. S'ils placèrent à mon occasion quelque agent sur la route, il eut le temps de s'impatienter à m'attendre, car je pris, non celle qui conduit à Florence, mais bien celle de Civita Vecchia.

Je fus obligé de faire un secret de mon départ à ma belle Romaine; quelque épris que je fusse d'elle, je sentais que je ne pouvais l'épouser, surtout depuis les derniers événements.

Elle m'écrivait des lettres brûlantes. L'amour s'exprime si bien dans cette langue douce et harmonieuse. Si elle avait soupçonné mon projet, elle serait parvenue à en retarder l'exécution, peut-être même à le rompre. Je dus donc, malgré moi, être dissimulé et briser des chaînes qui, jusqu'alors, m'avaient fait perdre un temps précieux en nuisant à mes études et à l'exercice de mon talent.

LYON PENDANT LA RÉVOLUTION

Revenu en France, Hennequin regagna sa ville natale; mais l'insurrection royaliste de 93 le contraignit bientôt d'en sortir. Il y rentra d'ailleurs, peu de temps après, avec les troupes de la Convention triomphantes. Le tableau qu'il trace alors de la ville reconquise mérite de retenir l'attention.

Le nom de la ville de Lyon fut changé en celui de *Commune Affranchie*; la Convention étendit sa rigueur sur tous ceux qui avaient porté les armes pendant le siège et, par suite d'un délire inconcevable, elle ordonna la démolition d'un grand nombre de maisons et édifices comme s'il n'eût plus été question de vivre qu'avec des barbares errants ou comme des hordes nomades. Ces démolitions furent confiées à des commissaires envoyés de Paris et qui, à leur arrivée, se concertèrent avec les représentants qui étaient à Lyon et, sous prétexte de donner du pain aux malheureux, on les obligeait de travailler à la destruction de leurs propres demeures et à celles des riches négociants à qui ils devaient leur existence et celle de leur famille. Aucune observation ne pouvait être faite à ce sujet par les gens de bien et les véritables amis de la liberté qui ne pouvaient que gémir sur les maux qu'ils voyaient sans qu'il leur fût possible d'en empêcher les suites. On fit des visites domiciliaires particulièrement dans la section sur laquelle je me trouvais parce qu'on avait, disait-on, la certitude que les principaux chefs du temps du siège y étaient

cachés. J'avais chez moi, dans l'appartement que j'occupais, une personne qui, en effet, avait rempli plusieurs places à cette fatale époque. Je fus parrain de son enfant né depuis l'entrée des troupes dans la ville, ce qui n'avait pas été sans danger pour moi parce qu'il était alors impossible de faire cette cérémonie à l'église. Elle eut lieu dans une maison particulière. Cet acte religieux donna une telle confiance au père qu'il crut pouvoir me demander un refuge que je lui accordai. J'avais supporté le poids du malheur et ne pouvais être insensible à celui des autres. Ces visites étaient nocturnes; elles se firent à près de minuit dans ma rue où il ne se trouvait personne que ceux qui composaient les patrouilles qui se présentaient dans le domicile de chaque citoyen pour procéder à ces visites qu'escortaient les officiers municipaux et les agents de police qui visitaient les maisons suspectes et désignées. Ces cortèges lugubres étaient éclairés par de nombreux flambeaux et s'avançaient rapidement vers la maison dans laquelle j'étais au troisième étage. La nuit était obscure; de temps en temps, nous entr'ouvrions une des croisées de ma chambre, afin de voir où étaient ceux que nous attendions. Un malheureux qui demeurait au-dessous de mon logement était venu me demander à entrer chez moi où il supposait pouvoir être plus en sûreté. Nous étions dans la plus grande anxiété et comme il paraissait impossible d'échapper à cette fatale visite, mes hôtes se croyaient perdus; je l'aurais été avec eux si une circonstance particulière ne nous eût sauvés. J'avais affaire à beaucoup d'ouvriers que j'occupais depuis que j'avais été chargé par le district et le département de divers travaux qui avaient rapport aux démolitions et qui me donnèrent la possibilité de sauver plus d'une maison et d'un édifice public. Pour éviter que les voisins fussent dérangés à chaque instant et obligés d'ouvrir leur porte, j'avais écrit sur la mienne mon nom en grosses lettres. Déjà la visite du premier et du second étage était faite. L'oreille appuyée sur la porte, les mains posées sur la serrure, nous étions dans une agitation difficile à dépeindre, lorsque enfin l'on arrive et l'on frappe avec force. Nous entendons alors prononcer ces mots par l'officier de la patrouille : « C'est ici que demeure le citoyen Hennequin; ne le dérangeons pas; passons outre. » La surprise et la joie succé-

dèrent à l'effroi dont nous avions été frappés quelques minutes auparavant et nous nous trouvâmes fort heureux d'en être quittes à si bon marché. Il me restait encore un sujet d'inquiétude; comment faire sortir de la ville et gagner les frontières de la Suisse ou de l'Italie à ceux que j'avais reçus et qui ne pouvaient sans danger rester chez moi seulement vingt-quatre heures? La nuit du lendemain facilita leur évasion, ils partirent l'un après l'autre et j'ai toujours pensé qu'ils arrivèrent à bon port au lieu de leur destination quoique je n'en aie jamais entendu parler depuis, malgré les promesses qu'ils m'avaient faites de m'instruire des résultats de mon dévouement. Sans doute, ils craignirent de me compromettre et c'est probablement cette crainte qui fut cause de leur silence.

Malgré la rigueur excessive des lois[1] qui existaient alors, quelques hommes cherchaient à y substituer de sages mesures qui, sans les compromettre, pussent en adoucir les effets et gagner du temps, seul remède à apporter aux calamités publiques et particulières. On parlait depuis plusieurs mois de célébrer des fêtes nationales ordonnées par la Convention. Je fus chargé de la direction des travaux qui y avaient rapport et les fis exécuter[2]. Depuis la levée du siège, une partie des églises était fermée et l'on n'avait pas encore décidé l'usage que l'on ferait de ces immenses locaux très nombreux dans une ville où il y avait tant de couvents et de riches abbayes. Plusieurs églises cependant avaient été employées à différents usages; on désigna celle de Saint-Jean pour y faire les préparatifs de la fête qu'on avait décidé de célébrer. Dans le nombre des ouvriers que j'y employai je remarquai que quelques-uns avaient un grand penchant à la destruction; ils parlaient entre eux d'abattre l'horloge, le plus bel ornement de cette ancienne église qui attestait le degré d'intelligence et la connaissance qu'on avait des

1. Ces souvenirs ont été écrits vers 1830. A cette époque les sentiments farouchement républicains de Hennequin s'étaient adoucis.

2. Les procès-verbaux des séances des Corps Municipaux de Lyon dont nous devons la communication à l'extrême obligeance de M. Claude Faure, archiviste en chef du département du Rhône, attestent que le citoyen Hennequin dut à maintes reprises demander d'importants subsides pour préparer cette fête, puis par la suite, pour assurer l'entretien du Temple de la Raison.

arts mécaniques dans le siècle reculé où elle fut construite[1]. Pour ajourner cette destruction, je tâchai de détourner leur attention et de la fixer sur d'autres objets. J'avais observé des figures sculptées, placées au-dessus de la grande porte d'entrée; j'y attachai des noms que je savais leur déplaire et j'en fis descendre une que j'abandonnai à ces vandales. Cette figure était de peu de valeur : en en faisant le sacrifice je conservai une horloge précieuse et qui existe encore aujourd'hui.

Les fêtes eurent lieu, mais elles ne répondirent pas à l'espoir qu'on avait eu; elles ne tranquillisèrent point les esprits ni ne contribuèrent à rétablir le calme. Les démolitions se poursuivaient sous l'active surveillance des commissaires envoyés par les comités de Paris, qui soumettaient leurs travaux aux représentants alors à Lyon, dans le nombre desquels se trouvaient MM. Fouché et Laporte[2].

J'avais fait au sujet de ces démolitions toutes les représentations imaginables; elles furent inutiles; on voulait détruire. J'eus cependant le bonheur de conserver plusieurs maisons et édifices qui, sans moi, auraient été abattus.

M. Desprez habitait depuis un grand nombre d'années le rez-de-chaussée d'une maison appartenant à M. Couderc et qui était située place de la Comédie, près des Terreaux. Je n'étais pas encore marié, mais je voyais souvent cette respectable famille que je connaissais depuis mon arrivée de Rome. Un jour où j'y allai comme à mon ordinaire, je fus frappé de la tristesse de M. Desprez, l'un des hommes les plus estimables que j'aie connus; j'en demandai le motif et j'appris que la maison qu'il occupait était du nombre de celles désignées pour être démolies. Le propriétaire était absent; il était, je crois, en Suisse. M. Desprez savait que je connaissais les commissaires des démolitions; je promis de les voir et de m'assurer de cette triste vérité. J'allai de suite chez eux; ils étaient prêts à se mettre à table et m'invitèrent à dîner. Le repas fut animé; toutes mes idées se portaient sur le motif qui m'avait engagé à leur parler; je brûlais d'impatience de

1. Cette horloge subsiste encore dans le croisillon nord de l'église.

2. Sébastien de Laporte (1760-1823), conventionnel. Après la chute de Robespierre, il fit partie du Comité de Salut Public.

demander à voir le registre sur lequel étaient inscrites les maisons condamnées à ne présenter que des ruines et des décombres et, comme on n'en parlait pas, je finis par le demander afin de voir s'il s'en trouvait une que je connaissais et qu'on m'avait assuré y être portée. On me remit ce registre; je le parcourus avec autant d'impatience que d'inquiétude et j'y trouvai en effet le nom de Couderc et le numéro de la maison. Sans réfléchir aux suites que pourrait avoir ce que je fis alors et avec le plus grand sang-froid du monde, je biffai la ligne qui désignait la maison que je voulais sauver. Qu'on se figure ce que dirent ceux qui, présents à cette action, ne s'attendaient pas à une telle hardiesse; ils me la reprochèrent vivement en me faisant sentir à quel point je pouvais les compromettre auprès des représentants dont la signature était au bas du fatal registre. Je les assurai que je ne désirais que le retard de cette démolition « car on ne trouve pas, leur disais-je, une maison convenable au commerce comme un appartement pour vous ou pour moi. Ces braves gens ont assez souffert d'un siège qui les a presque ruinés sans achever aujourd'hui de les perdre tout à fait; en retardant cette mesure ils auront le temps de se pourvoir d'un local convenable ». Ils me le promirent et c'était raisonnablement tout ce que je pouvais espérer. Je retournai vers la famille désolée à laquelle je rendis un peu de calme en lui faisant partager ma manière de voir que lorsqu'on peut retarder un événement malheureux mille circonstances peuvent en diminuer les suites fâcheuses ou en adoucir l'amertume. La maison resta sur pied et quoique je n'aie jamais cherché à faire savoir à M. Couderc que j'eus le bonheur de lui conserver cette belle propriété, j'aime à croire qu'il ne l'a pas ignoré.

Au milieu de tous ces désastres, les vrais patriotes gémissaient et cherchaient à calmer ce délire dévastateur. Pour y parvenir, on forma une commission de cinq membres dont le but était de ralentir le plus possible les démolitions ordonnées, sous prétexte de mettre plus d'ordre dans les différents objets qui en provenaient, soit par l'effet du siège, soit enfin par les démolitions, et de les utiliser en veillant à la conservation de tous les matériaux tels que pierres, bois, tuiles et terres bonnes pour le salpêtre et la poudre. Ce dernier motif

contribua beaucoup à faire adopter ce projet qui fut soumis aux représentants par le district et le département. Je fus nommé membre de cette commission particulièrement pour les objets d'art et d'utilité publique[1]. J'avais déjà été désigné par le département pour visiter les églises supprimées et autres édifices publics pour en faire enlever les tableaux, statues et bas-reliefs de quelque valeur, et qui, par ordre supérieur, furent déposés dans l'abbaye des Dames de Saint-Pierre[2]. J'étais loin de désirer une semblable mission, mais non seulement on ne pouvait dans ce moment critique choisir ses occupations, mais il eût été dangereux de désigner celles auxquelles on aurait voulu se livrer ou se soustraire. J'entrevis d'ailleurs la possibilité de faire le bien et de rendre d'importants services à la ville en conservant une partie de ce qu'on voulait détruire et j'acceptai. L'occasion d'être utile ne tarda pas à se présenter. Je reçus un jour la visite d'un homme âgé qui, après une courte salutation en harmonie avec l'époque où la politesse n'était pas du tout à l'ordre du jour, me dit qu'il venait me demander une chose qui m'assurerait toute sa reconnaissance. « Vous êtes artiste, ajouta-t-il; c'est pour cela que je m'adresse à vous. » Il était question de préserver sa bibliothèque, très précieuse, qui se trouvait sous le scellé dans une maison qui lui appartenait et qui devait être démolie; ne voyant aucun moyen de sauver ses livres, il venait m'offrir de m'en donner un contrat de vente en bonne et due forme. Je l'assurai que cette mesure n'était point nécessaire et que je tâcherais de lui conserver non seulement sa bibliothèque mais encore la maison qui la contenait. Cet homme respectable me pressa la main et des larmes sillonnèrent ses joues vénérables. Je fus assez heureux pour lui conserver sa maison et les livres auxquels il était si attaché. J'évitai beaucoup d'autres démolitions, toutes celles, enfin, qu'il me fut possible d'empêcher. Je fis transporter dans l'endroit qui avait été désigné les meilleurs tableaux qui se trouvaient dans les églises supprimées; je fis aussi de concert avec les quatre autres membres de la commission le déblaie-

1. Voir délibération du Corps Municipal de *Commune Affranchie*, Pluviôse An II.

2. Aujourd'hui Palais des Arts.

ment de toutes les ruines qui étaient dans les vastes plaines des Brotteaux et je tâchai d'obtenir la conservation des restes des bâtiments détruits par les bombes et les boulets, de manière à ce que, dans des temps plus heureux, les propriétaires pussent encore les utiliser.

***

On ne parlait depuis quelques mois que de fêtes nationales; de tous côtés, on élevait des montagnes, emblèmes de cette partie de la Convention où siégeaient les démocrates. Il n'y avait pas une ville, pas un village qui n'eût la sienne; ce n'était pas le cas d'ajourner celle que devait avoir une commune affranchie (j'ai déjà dit que ce nom remplaça celui de Lyon). Trop de motifs d'intérêt se rattachaient à la formation de cette montagne et la politique voulait que les habitants montrassent leur adhésion aux événements et à la conduite des membres de la Convention. Tout le monde, indistinctement et indépendamment des ouvriers démolisseurs, mit la main à l'œuvre, aussitôt que les représentants eurent donné les ordres qui me furent transmis à ce sujet et que je fis exécuter. Le lieu le plus favorable à l'élévation de cette montagne était sans contredit l'immense plaine des Brotteaux où pouvaient se réunir plus de cent mille âmes. Cet endroit me fut désigné pour l'y placer. J'examinai les différentes positions qu'offrait cette plaine et choisis celle qui donnait la possibilité de conserver quelques restes des maisons; celle où se trouvait la loge des neuf sœurs, la maison dite « vengeance » et une partie des grands arbres qui, avoisinant ces belles demeures, semblaient avoir été miraculeusement préservés du feu des batteries qui, pendant le siège avaient été dirigées de ce côté. Six semaines suffirent à la création de cette montagne qui a sûrement exigé un bien plus long travail si depuis on a voulu la détruire.

J'ai dit que je cherchai constamment à diminuer le mal. On employa à former cette montagne tous les décombres qui remplissaient et obstruaient les rues de la ville, triste résultat d'un siège, soutenu avec gloire par des citoyens trompés qui se laissèrent entraîner à leur ruine et causèrent celle d'une des villes les plus riches de France. Plus de mille

ouvriers remplis de zèle et d'ardeur y travaillèrent. Des enfants, des femmes bien vêtues prêtèrent leurs mains faibles et débiles à ces pénibles travaux et à l'achèvement d'un ouvrage auquel était attachée la délivrance de plusieurs détenus et la force qui leur manquait était remplacée par le courage que donne l'humanité.

Douze jours avant celui qui avait été fixé pour la fête qui devait être célébrée à ce sujet, un soir, à peine rentré chez moi, je reçus un ordre du Président de la Commission temporaire pour me rendre de suite à la commission nommée par le Comité de Sûreté générale qui avait la plus grande autorité. Je sortis inquiet de ce qu'on pouvait avoir à me dire, quoique certain que rien ne devait motiver mes craintes; mais il fallait alors si peu de choses pour être compromis que je n'étais pas du tout rassuré. Enfin, j'y allai; je trouvai ces messieurs à souper. L'un d'eux me demanda si j'avais fait provision de rouleaux. « Pour quoi faire? lui dis-je. — Pour transporter la fameuse montagne dans un autre endroit. Les représentants ne la trouvent pas bien où elle est; il faut aller de suite leur parler. » Ma surprise fut égale à l'embarras où je sentis que j'allais me trouver. « Comment, pensai-je en moi-même, pourrai-je me débattre avec succès contre des hommes dont le plus léger signe est un ordre absolu? Je réfléchissais à ma position en pensant comment je m'y prendrais pour faire entendre raison aux représentants. Lorsque j'entrai chez eux, Fouché de Nantes était seul appuyé sur une cheminée; il tenait un papier qu'il cessa de lire pour m'adresser la parole. « Citoyen, me dit-il, la montagne est mal placée où tu l'as mise. » En disant ces mots, il traçait un plan descriptif de la position qu'il aurait voulu qu'elle eût. Elle aurait dû, à son avis, être élevée en pain de sucre au milieu de cette vaste plaine et absolument isolée. Cette idée contraire à toutes les règles du bon goût commença à me rassurer. Il ajouta à son observation vingt autres bêtises et parut décidé à ordonner qu'il en fût élevé une autre pour l'époque fixée. J'ai déjà dit qu'il n'y avait plus qu'une douzaine de jours. Je lui observai que si ce monticule était isolé, le tiers seulement du public pourrait jouir du beau spectacle que présenteraient les autorités en adressant à la population

entière différents discours et en entonnant des hymnes répétés par cent mille voix réunies, tandis qu'adossée à des ruines et à de beaux arbres verts formant un fond agréable et varié cette masse d'autorités rangées par échelons sur cette élévation qui serait ornée d'arbres, d'arbustes et de fleurs, offrirait un aspect imposant aux yeux des spectateurs. Ces raisons et d'autres encore que j'y ajoutai n'ayant pu le convaincre et le voyant déterminé à ce qu'on fît une autre montagne, m'assurant qu'on en avait tout le temps, je lui dis avec assez de vivacité : « Puisque le citoyen représentant veut absolument que cette montagne soit au milieu de la plaine, je me charge de l'y mettre moyennant un pouvoir illimité que je demande. — Par quels moyens? — Je requerrai les mineurs, je ferai sauter les restes des débris de maisons, scier les arbres qui décorent le derrière de cette montagne qui, tout à fait isolée, se trouvera alors au milieu de la plaine. » A ces mots, il me lança un regard d'aigle, puis me dit en souriant : « Fais ce que tu voudras. — Eh bien, je ne détruirai rien », répliquai-je et je partis satisfait d'avoir pu inspirer à un homme qui n'avait aucune idée du bon goût, ce qu'exigeaient les convenances locales. Je parvins donc à conserver les restes des bâtiments dans cette partie des Brotteaux, mais comme le bien s'oublie facilement, on ne m'en tint aucun compte et je fus, au contraire, accusé plus d'une fois d'avoir contribué à former ces ruines.

Cette fête eut lieu; une apparence de calme parut un instant, mais ne dura pas. La France était vendue à ces hommes qui, oubliant ce qu'ils avaient souffert, ne rentrèrent dans leur patrie que pour s'abreuver du sang de leurs ennemis et se livrer à tous les excès qu'ils avaient eux-même condamnés dans les auteurs de leurs propres maux. Cette réaction fut aussi terrible que tout ce qui l'avait précédée; des listes désignaient les victimes à immoler.

PHILIPPE-AUGUSTE HENNEQUIN

Hennequin fut précisément une des premières victimes. Ses amitiés avec les Conventionnels, certain tableau dont il avait décoré la « Maison commune » et qui représentait « *La rébellion lyonnaise terrassée par le*

Génie de la Liberté » l'avaient mis trop en vue. Poursuivi par les Compagnons de Jéhu, il ne dut son salut qu'à la fuite. Ayant gagné Paris, il ne se résigna pas d'ailleurs à abandonner tout à fait la politique. Il fut compromis dans la fameuse affaire du Camp de Grenelle (en 1796) et incarcéré au Temple. Remis en liberté après plusieurs mois de détention, il put reprendre ses travaux artistiques et connut plusieurs années de succès. Mais à partir de 1815, il dut vivre à l'étranger — la France monarchique ne lui inspirant pas grande confiance pour sa sûreté. Après des années difficiles il se fixa à Tournai en 1824. Il y fut nommé bientôt directeur de l'Académie de dessin. Il mourut dans cette ville en 1839.

DOCUMENTS NOUVEAUX

SUR

ROUSSEAU ET VOLTAIRE

(LES " BOSWELL PAPERS[1] ")

I

Ce serait à peine un paradoxe d'affirmer que, tandis qu'en France — même après Sainte-Beuve et Taine — l'œuvre de l'écrivain, poète, romancier ou dramaturge, demeure l'essentiel, en Angleterre et en Amérique, au contraire, il y a toujours une vive tentation de sacrifier l'étude de l'écrivain à celle de l'homme. Voici le cas de Shakespeare : on a été bien forcé de s'occuper presque exclusivement de l'œuvre puisqu'on sait si peu de l'homme; il n'en reste pas moins vrai qu'en pays anglo-saxon un savant qui découvre au pied de quelque document purement légal une signature de Shakespeare est considéré bien plus qu'un autre qui aurait réussi à

1. *Private Papers of James Boswell, from Malahide Castle. In the Collection of Lieut. Col. Ralph Heyward Isham. Edited by Geoffrey Scott and Frederick A. Pottle. New-York : William Edwin Rudge,* 1928 *ff. Edition limited to* 570 *sets.*

Les droits d'emprunt à cette publication somptueuse sont strictement réservés. Nous devons donc exprimer ici à MM. Isham et Pottle (M. Scott est mort en août 1929) notre plus sincère gratitude pour la générosité avec laquelle ils ont répondu à notre demande de citer abondamment certains volumes de la collection. Il était entendu que notre étude paraîtrait en français, et que tout passage anglais dans le texte serait donné en traduction seulement. Nous devons encore à M. Pottle, le futur biographe de James Boswell, bien des indications précieuses dans les pages qui suivent.

soulever un nouveau coin du voile du problème d'Hamlet.

On se souvient encore de l'enthousiasme soulevé de l'autre côté de la Manche, au commencement de ce siècle, par la publication intégrale (par le Dr H. B. Wheatley) du *Journal de Samuel Pepys* qui avait vécu à Londres pendant la seconde moitié du XVIIe siècle et qui consignait jour après jour, pendant plusieurs années, dans un langage cryptique — car il ne songeait pas à écrire pour d'autres que lui-même — ses impressions d'une existence peu banale. « Curieux bonhomme » (*Curious fellow*), en effet, comme l'avait déjà appelé Walter Scott alors qu'on ne connaissait encore que des éditions très incomplètes[1] de cette œuvre si naïve, si pittoresque, si crue.

Un cas analogue à celui de Pepys vient de se produire. On est en train de découvrir James Boswell, cet Écossais qui, par un reportage admirable, avait fait revivre pour la postérité la figure si originale du Dr Samuel Johnson. C'est grâce à Boswell que Taine avait pu nous laisser le portrait frappant de ce grand bourru, fils d'un petit libraire de province, mais qui avait fini par trouver sa voie à Londres, dont la tenue négligée, débraillée même, ajoutait encore à l'effet que produisait son physique de pachyderme, qui engouffrait ses six ou sept pêches avant son petit déjeuner, qui avalait ses vingt-cinq tasses de thé par repas, qui exigeait des rôts succulents, des gros plats de porc bouilli et des pâtés de veau farcis de prunes, le tout accompagné de solide pâtisserie, qui, quant à la boisson, était un Falstaff vivant, — *mais* qui était avec cela l'auteur d'un fameux dictionnaire, le causeur étourdissant et recherché des plus grands, et dont l'esprit vigoureux et alerte jetait sans cesse au vent des mots terribles[2].

1. 1825; 1848; 1875-79.

2. Lors de la Révolution américaine, le Docteur Johnson donnait son avis ainsi : « Comment se fait-il que ces grandes vociférations (*yelps*) pour la liberté proviennent de ces gens qui font la traite des nègres (*the drivers of negroes*)? » Et : « Les Américains sont une race de forçats et devraient être reconnaissants pour tout ce que nous leur accordons et en nous retenant de les pendre (*short of hanging*). » De David Hume, il disait : « Je ne sais, en vérité, s'il a été un imbécile (*blockhead*) d'abord, et que ceci ait fait de lui une ganache (*rogue*), ou s'il a d'abord été une ganache et que ceci ait fait de lui un imbécile. » On verra tout à l'heure comment il arrange Voltaire et Rousseau. De même que ses paroles ses actions manquaient souvent de liant; ainsi, certain jour, trouvant que pendant son absence de quelques instants, un homme avait occupé sa place à la galerie

Mais Boswell avait à offrir bien d'autres révélations sur ses contemporains. On savait que, doué d'une curiosité insatiable, il avait laissé des notes fort abondantes, et qui eussent été des plus précieuses pour reconstituer la vie sociale, littéraire, politique même de l'Angleterre et de l'Écosse du XVIIIe siècle — voire du continent où il avait voyagé. Mais on croyait ces notes bien perdues, probablement brûlées. Or, voici que tout à coup ces richesses reviennent au jour. Et il se trouve que la France a sa bonne part dans cette aubaine : les deux plus grands écrivains du XVIIIe siècle français sont ceux dont il s'est le plus vanté d'avoir fait la connaissance, et auxquels sont consacrées les pages de ces curieux mémoires, de toutes peut-être les plus intéressantes : « Voltaire, Rousseau, noms immortels ! »

On jugera tout de suite de l'importance que pouvait avoir la découverte de ces « Boswell papers », en ce qui concerne ces deux hommes, par ce fait qu'un des passages les plus frappants de la *Vie du Docteur Johnson* est tiré de là justement, et reproduit avec seulement quelques modifications insignifiantes[1]. Il n'est pas hors de propos de le rappeler ici. Boswell était rentré en Angleterre le 10 février 1766; il était resté quinze jours à Londres, visitant ses amis, entre autres Goldsmith et le Dr Johnson; il écrit :

Notre réunion à la Taverne de la Mitre devait avoir lieu, ce jour-là, samedi, le 15 février. Je lui présentai (à Johnson) le plus ancien et le plus intime de mes amis, le Révérend Temple, de Cambridge. Je mentionnai le fait que j'avais fait une visite de quelques jours à Rousseau, dans sa retraite sauvage (à Motiers). Puis, comme je citais un propos de M. Wilkes avec qui j'avais passé maintes heures agréables en Italie, Johnson dit d'un air fort sarcastique : « Il semble, Monsieur, que vous ayez fréquenté de jolie compagnie à l'étranger, Rousseau et Wilkes[2]*! » Pen-*

d'un théâtre et refusait de la rendre, il avait saisi l'homme et la chaise et les avait jetés dans le parterre. Si on lui passait ses coups de boutoir, c'était à cause de sa profonde honnêteté; toute velléité de libertinisme, tout écart d'un système de morale orthodoxe trouvaient en lui un adversaire farouche; il allait jusqu'à choisir scrupuleusement, pour son dictionnaire, des exemples qui fussent conformes aux idées bibliques.

1. *Boswell Papers*, vol. VII, p. 73-4.

2. Il s'agit de John Wilkes (1727-97), l'homme politique et le terrible pamphlé-

sant que j'aurais assez à faire à en défendre un à la fois, je ne relevai pas l'allusion à mon ami mondain, mais répondis avec un sourire : « Mon cher Monsieur, vous n'appelez pas Rousseau de mauvaise compagnie. Est-ce que vous croyez vraiment qu'il est un méchant homme? » Johnson : « *Monsieur, si vous tenez à faire de ceci une matière de plaisanterie, je refuse de discuter. Si vous entendez être sérieux, alors je dis que je considère qu'il est un des hommes les plus mauvais qui existent, un scélérat* (rascal) *qui devrait être expulsé de la société, comme il l'a été, en effet. Trois ou quatre nations l'ont chassé, et il est honteux qu'il soit protégé dans ce pays-ci*[1]. »Boswell : « *Je ne nie pas, Monsieur, que son roman puisse faire peut-être du mal; mais je ne puis croire que son intention était mauvaise.* » Johnson : « *Cela ne suffit pas, Monsieur. On ne peut jamais prouver que l'intention d'un homme ait été mauvaise. Vous pouvez loger une balle dans la tête de quelqu'un et affirmer que vous aviez l'intention de le manquer; le juge ne vous en condamnera pas moins à la corde. Alléguer le manque d'intention mauvaise une fois que le mal a été fait n'est pas admissible au tribunal. Rousseau, Monsieur, est un très méchant homme. Je signerais plutôt un décret d'expulsion contre lui que contre n'importe lequel des félons sortis de la prison d'Old Bailey en bien des années. Oui, je voudrais l'envoyer aux plantations pour travaux forcés.* » Boswell : « *Pensez-vous qu'il soit un homme aussi mauvais que Voltaire?* » Johnson : « *Ah! Monsieur, il est vraiment difficile de mesurer la proportion d'iniquité entre ces deux hommes.* »

taire, qui souleva autour de lui toutes les passions, se battit fréquemment en duel, connut la prison de la Tour de Londres, encourut la haine du roi, passa finalement sur le continent. Acclamé par les « philosophes » à Paris, par Voltaire à Ferney (jusqu'au jour où il finit par se faire des ennemis d'eux tous), il avait pu enfin retourner en Angleterre où sa présence lui avait suscité d'ailleurs, de nouvelles difficultés. En 1764 il avait publié son *Essay on Women*, rempli de blasphèmes et d'obscénités, et contenant entre autres une parodie choquante du *Veni creator*.

1. Rousseau était arrivé en Angleterre quelques semaines auparavant sous le patronage de David Hume. Après sa brouille avec celui-ci, il demeura encore quelque temps chez M. Davenport et un jour rentra précipitamment en France (mai 1767).

***

Ce fut en 1922 qu'un professeur de l'Université de Yale, le Dr Chauncey Brewer Tinker, qui préparait une publication des lettres du jeune Boswell, s'avisa que les fameux documents, s'ils existaient encore, pourraient bien se trouver en Irlande, à Malahide Castle. Il savait qu'une arrière petite-fille de James Boswell, lord d'Auchinleck (prononcer *Affleck*), Ecossaise, avait épousé, en 1873, un lord Talbot de Malahide, Irlandais. Il fallait voir. Profitant d'un voyage de vacances en 1925, M. Tinker réussit à s'assurer que ses pronostics ne l'avaient pas trompé. Alors, il arriva ce qui devait naturellement se produire dans cette Amérique qui compte tant de collectionneurs d'arts et de Mécènes discrets des lettres; un jeune millionnaire, retour de guerre, après avoir servi dans l'armée anglaise, le colonel Ralph H. Isham, se déclara prêt à fournir les fonds nécessaires pour exploiter cette mine qui promettait merveille. Ce ne lui fut pas chose trop facile, d'ailleurs, de convaincre ceux qui les avaient laissés pendant plus d'un siècle pourrir dans des greniers, de vendre ces papiers à ceux qui s'en montraient si curieux; mais sa courtoise insistance eut finalement raison de leurs hésitations. En août 1927, on fit un premier envoi; d'autres papiers ayant été découverts, un second envoi suivit en 1928; et enfin un troisième qui paraît devoir être le dernier, en 1930[1].

1. Lady Talbot de Malahide actuelle, — belle-fille de la descendante de James Boswell — qui s'occupa des transactions, se réserva, cependant, le droit de retenir ou de détruire avant la vente, certains passages qui paraissaient offensants pour la mémoire de l'ancêtre. Et, si bien des pages demeurent qui sont étonnantes encore par leur indiscrétion, il en est dont on peut sincèrement regretter la perte. La comtesse se montra parfois d'une prudence qui paraît excessive. C'est ainsi qu'elle chercha à effacer l'expression « une pleine-bouche de non-sens! » Dans un certain nombre de cas il fut possible avec l'aide d'un chimiste, de rétablir des mots noircis à l'encre. Pour les pages déchirées ou soustraites, cependant, il n'y avait pas de remède.

Si Boswell ne mit pas toutes ces notes en état de publication — il en est qui sont bien près de l'être — c'est qu'il passa les dernières années de sa vie dans un état de décrépitude lamentable, amené en bonne partie par son abus de la boisson. Il lui restait, cependant, assez de lucidité d'esprit pour éprouver le plus grand désir de faire connaître tout cela. Le succès de son *Voyage en Corse* et de sa *Vie du docteur Johnson* lui avait fait comprendre que son genre de reportage était goûté; il fit donc ce qui dépendait de lui pour s'assurer un peu de gloire

***

Curieux type que ce Boswell. Il avait une certaine culture; il aimait ses classiques, écrivait à l'occasion une lettre entière en latin; il goûtait la musique, il versifiait parfois agréablement; pourvu de ce que les Anglo-saxons appellent l'*humour*, il savait tourner l'anecdote et était un épistolier plein de vie. Avec cela, il était répandu dans les cercles d'élite, même parfois dans ceux où la naissance ne suffisait pas seule à donner accès. Deux catégories de gens l'intéressaient, mais l'intéressaient éperdument : les personnages haut placés ou simplement célèbres et les femmes. Pour les premiers, il professait un respect naïf et profond, tandis qu'il n'avait guère pour les secondes que la curiosité du sexe. Il avait lui-même composé ce quatrain :

Boswell does women adore
And never once means to deceive;
He's in love with at least half a score;
If they are serious, he smiles in his sleeve.

Par exemple, il sentait, en même temps, au fond de lui-même, une profonde révérence pour la religion et ses commandements; mais il nous semble bien que ce fut en raison même de ses penchants pour les plaisirs sensuels et parce que sa religion était fortement teintée de pragmatisme, c'est-à-dire comportait apparemment une crainte sérieuse de l'enfer. Naïvement il sondait à tout propos ses illustres amis sur Dieu et les peines éternelles; il sollicitait leur opinion sur les conséquences de l'adultère, désirait savoir si le concubinage, étant donné la nature humaine, était vraiment répréhensible, bref, si

posthume, laissant après lui les directions les plus méticuleuses pour la disposition de ses papiers, disposition que ses héritiers ont, comme nous l'avons vu, assez mal observée. Il doit être satisfait dans sa tombe du bruit qui se fait autour de son nom depuis quelques mois.

Ces papiers sont aujourd'hui en cours de publication. L'édition est des plus somptueuses, le prix de souscription est de près de mille dollars pour dix-huit volumes et un volume pour l'index. Un homme de lettres anglais, M. Geoffrey Scott, avait été chargé de ce travail par le Colonel Isham. Depuis la mort de M. Scott, sa succession a été reprise par le jeune et alerte Dr Frederick Pottle, de l'Université de Yale.

le libre arbitre existe ou si nous ne sommes pas, au fond, irresponsables des entraînements de la chair[1]. Rousseau, Voltaire, comme Johnson, comme bien d'autres, auront à subir des interrogatoires anxieux sur la nature de l'âme et sur les destinées futures de l'homme : et quand Boswell, dans une entrevue où le grotesque coudoie le solennel, essaie de convertir le placide et impénitent philosophe David Hume à la croyance à l'immortalité (7 juillet 1776), il y a lieu de croire qu'au fond de sa conscience il n'aurait pas été fâché d'être convaincu lui-même plutôt que de convaincre. C'est sans doute cette persistance et obscure crainte de l'après-vie qui fit qu'à plusieurs reprises il se demanda s'il n'allait pas se faire catholique, s'imaginant qu'un bon confesseur, indulgent aux faiblesses de la chair, serait plus accommodant que sa conscience rigide de presbytérien[2]; cela amenait naturellement de sérieux différends avec son père, vieux protestant rigide, qui ne plaisantait point en pareille matière.

Boswell a été parfois l'objet de jugements fort sévères. Le mot, par exemple, de Macaulay a été répété souvent : « Un des hommes les plus petits qui ait jamais vécu. » (*One of the smallest men that ever lived*); mot auquel Sainte-Beuve a fait écho en parlant de ce « curieux et plat espion... sans délicatesse, sans discrétion, sans tact... avec tout cela, et à cause de cela, biographe incomparable ». Mais on est bien forcé de reconnaître que nombre d'hommes d'élite qui l'ont connu (ce qui n'était le cas ni de Macaulay, ni de Sainte-Beuve), les Reynolds, les Garrick, les Goldsmith, les Hume, les Robertson, les lord Keith, les Paoli, sans être le moins du monde aveugles devant ses défauts, lui donnèrent des marques indiscutables d'estime et d'affection. On va le voir, sa sincérité a réellement séduit Rousseau et Voltaire. En vérité — abstraction faite de son indulgence aux sollicitations de la sen-

1. Un jour, il avait été très frappé par la conversation d'une « dame turque » l'assurant que puisque notre bien-être physique dépendait d'une bonne circulation du sang, il y avait là comme un encouragement à céder au besoin que la Providence a placé en nous de « sensations agréables ».

2. On croit avoir la preuve, dit M. Pottle (en s'appuyant surtout sur les *Boswelliana* de C. Rogers, p. 13), qu'en 1760, Boswell, alors à Londres, avait, effectivement demandé à être reçu comme membre de l'Église catholique, qu'il aurait quittée, cependant, après peu de temps.

sualité sous toutes ses formes, laquelle peut être ignorée, comme du domaine purement privé — ce qu'on lui reprochait surtout, c'était sa curiosité, qui, sans doute, passait toutes les bornes; sans compter que ses enquêtes auprès de ses illustres contemporains descendaient volontiers aux puérilités les plus inconcevables. Un jour, ne demandait-il pas à Johnson comment celui-ci prendrait soin d'un enfant nouveau-né (serait-ce la lecture de l'*Émile* de Rousseau qui l'avait amené là?), ou, un autre jour, s'il portait un bonnet de nuit? Et ayant été rebuté par un « non » fort sec, il insistait : « Mais est-il bon d'en porter? » Parfois, le vieux lion se fâchait : « Monsieur, je ne veux pas être questionné ainsi, rugissait-il. Ne comprenez-vous pas, Monsieur, que ce ne sont pas là les manières d'un gentleman? Je ne veux pas être harcelé ainsi de *pourquoi* et *comment*; qu'est ceci? qu'est cela? Quelle est la longueur d'une queue de vache? Pourquoi la queue du renard est-elle touffue? — Mais, Monsieur, vous êtes si bon que j'ai osé risquer de vous interroger. — Monsieur, reprit le docteur irrité, le fait que je sois bon n'est pas une raison pour que vous soyez si mauvais[1]. »

Mais ne faut-il pas reconnaître que pour nous — qui sommes à l'abri de ses importunités — cette curiosité fut fort précieuse et qu'elle devient à nos yeux presque une vertu. Il rentre dans la catégorie de l'historien idéal décrit par Montaigne, de ces « fort simples, qui n'ont point de quoi y mêler quelque chose du leur, et qui n'y apportant que le soin et la diligence de ramasser tout ce qui vient à leur notice et d'enregistrer à la bonne foi toutes choses sans choix et sans triage, nous laissent le jugement entier pour la connaissance de la vérité. Tel est, entre autres, pour exemple, le bon Froissart..., qui nous représente la diversité même des bruits qui couraient et les différents rapports qu'on lui faisait. C'est la matière de l'histoire, nue et informe; chacun en peut faire son profit, autant qu'il a d'entendement. »

1. Une autre victime de l'indiscrétion de Boswell et qui s'en plaignit, ce fut Walpole. Dans une lettre écrite le 18 février 1768, après une visite de Boswell qui était venu pour l'interroger sur Paoli, il dit : « Boswell est un homme étrange... Il a la manie de vouloir connaître n'importe qui dont on a parlé en public. Il s'est imposé à moi en dépit de mes dents et de mes portes. »

***

Boswell s'est montré de bonne heure assez primesautier. Il ne goûtait guère la vie solennelle du château d'Auchinleck, ni l'enseignement, classique peut-être, mais si guindé de son premier maître, le clergyman Dun. A l'université d'Édimbourg, il étouffait, et, s'il n'y avait contracté une de ces amitiés rares qui ne finissent qu'avec la vie (celle de William Johnson Temple[1], qui entra plus tard dans le clergé et fut toujours appelé par Boswell sa « conscience »), il se serait révolté tout à fait. Pour continuer la tradition de famille, son père insistait pour le diriger vers la magistrature; cédant à son antipathie pour Édimbourg, on essaya l'Université de Glascow, mais sans grand succès encore. Boswell avait dix-neuf ans; il est un exemple à ajouter à tant d'autres, du danger d'une éducation trop austère. C'est de Glascow qu'il fit, en 1760, avec une actrice, une escapade fort choquante à Londres. Un ami de la famille apprit au père que le jeune homme, dans la capitale, fréquentait « very bad company ». Il fallut rentrer à Édimbourg, où l'étudiant en droit ne réussit à trouver quelque consolation que dans des plaisirs toujours fort peu orthodoxes. Ce fut alors qu'il écrivit les vers cités plus haut sur les femmes, et on peut dire qu'il demeura fidèle à ce *credo* jusqu'à la mort. En somme, il rêvait toujours la grande vie, loin de sa province natale; en 1762 il fit une nouvelle randonnée à Londres. Ses tentatives pour entrer aux Gardes échouèrent; mais il était décidé à remuer ciel et terre pour ne pas retourner à Édimbourg; ses aspirations maintenant allaient même au delà de Londres, au vaste monde. Il réussit à intéresser à son sort des amis de la famille, et il fut décidé qu'il poursuivrait ses études sur le continent. Utrecht jouissait, en Angleterre, d'une bonne renommée pour sa faculté de droit, et comme le père de Boswell y avait passé plusieurs semestres, le jeune lord s'y rendit à son tour.

Ce fut le début de ce tour d'Europe où il allait enfin *vivre*, vivre comme jamais il n'avait vécu et comme jamais plus il ne vivrait après son retour en Angleterre, en 1766. Dans son

1. Le grand-père de l'archevêque de Canterbury, et l'arrière-grand-père de l'archevêque d'York actuel.

exaltation, on le voit consentir à quitter presque sans regret ce Dr Johnson dont il avait réussi depuis quelque temps à gagner la confiance : « Donnez-moi votre main, avait dit celui-ci au jeune homme à l'une de leurs premières rencontres, je me sens de l'amitié pour vous (*I have taken a liking to you*). » Et, quand Boswell se mit en route, le 5 août 1763, le grand Johnson lui fit l'immense honneur de l'accompagner jusqu'à Harwich, le port d'embarquement pour la Hollande.

Comme bien on pense, l'étude du droit fut pour le fils de famille, le cadet de ses soucis. Il avait des lettres d'introduction auprès de plusieurs personnages importants du pays. C'est chez le ministre anglais à La Haye qu'il fit la connaissance d'une jeune fille qui était destinée à jouer un assez grand rôle dans sa vie, la fille du baron de Zuylen. Isabelle ou Belle de Zuylen — ou Zélide, comme elle s'était rebaptisée elle-même — était une jeune évaporée qui scandalisait considérablement son entourage, et qui, sous le nom de madame de Charrière, allait laisser un nom enviable dans le domaine des lettres comme auteur de *Calixte*. Boswell, lorsqu'il était en train, enchantait par sa verve endiablée. Zélide fut, pour ne rien dire de plus, fort intriguée. Lui aussi. Bref, ils se plurent, se déplurent, se plurent de nouveau. Ils ne s'épousèrent point; mais, comme on le verra, cela ne tint qu'à Rousseau à qui Boswell voulut faire voir — trophée de sa vanité — les lettres où Zélide avoue sa curiosité et sa sympathie[1].

Pour le moment, Boswell passe; il ne peut s'arrêter en si bon chemin dans son ambition de conquérir le monde. Grâce aux bons offices du ministre d'Angleterre, Sir Andrew Mitchel, il vainc la résistance de son père qui menaçait de reprendre une promesse faite avant le départ d'Écosse, d'accorder à son fils un grand voyage à travers le continent européen. D'abord, il voudrait visiter ces curieuses petites cours de l'Allemagne au XVIIIe siècle; son rang de gentilhomme lui en ouvrira les portes. Mais ce n'était pas tout; en Hollande, il avait entendu beaucoup parler de Rousseau; le libraire-imprimeur Rey, qui éditait presque tous les ouvrages du philosophe de Genève, vivait à La Haye, et la grande effervescence créée par *Émile*

1. Boswell pensait encore à Zélide au printemps de 1768; c'est en 1769 qu'il épousa miss Montgomerie, sa cousine.

et le *Contrat social* était loin d'être calmée. A-t-il déjà pensé alors à la Corse, ou est-ce son engouement pour Rousseau lequel était, lorsqu'il le vit, en pourparlers avec Buttafoco et Paoli, qui a fixé cette partie de son itinéraire : c'est difficile à dire. Quant à Voltaire, il allait en entendre parler beaucoup en Allemagne, surtout à Potsdam, et cela devait exciter davantage encore sa curiosité de le voir.

M. Geoffrey Scott, qui s'est occupé de cette partie des *Boswell Papers* en vue de la publication, mentionne à l'occasion du séjour en Hollande, que Boswell avait connu alors une crise aiguë de neurasthénie — une de ces crises qui deviendront plus fréquentes avec l'âge et au sujet desquelles il cherchera aussi les conseils de Rousseau lorsqu'il croira avoir assez gagné sa confiance. Mais au moment du départ d'Utrecht il est au contraire dans un état d'enthousiasme extraordinaire : « Je vais voir Voltaire. J'irai visiter la Suisse et Rousseau. Ces deux hommes sont pour moi des objets plus grands que la plupart des statues et des tableaux! »

Il prépara son expédition avec pompe et solennité, après avoir couché par écrit un document extraordinaire dont nous citons un fragment qui ne fait pas seulement mieux comprendre l'homme, mais qui éclaire certaines parties des conversations avec Rousseau et Voltaire qu'il rapportera.

PLAN INVIOLABLE

Vous avez un cœur excellent et beaucoup d'esprit. Votre naissance vous donne droit à un rang honorable dans le monde. Sur vous pèsent les devoirs d'un Laird d'Auchinleck. Pendant quelques années vous avez été oisif, dissipé, absurde et malheureux. Oublions ces années-là. Vous êtes maintenant résolu à vous conduire en homme. N'invoquez plus jamais pour excuse d'incurables mauvaises dispositions, car vous vous en êtes guéri, alors qu'elles étaient au pis, grâce simplement à un plan suivi avec diligence et activité. C'est une ère nouvelle qui s'ouvre dans votre vie. Nourrissez cette vie de nobles principes. Songez à la religion et à la morale. Rappelez-vous la dignité de la nature humaine... Élevez votre âme par la prière et la contemplation, mais sans enthousiasme mystique. Conservez une idée juste,

claire et agréable de la divine religion chrétienne, dont la preuve est si claire, encore que vous ne puissiez en fournir la démonstration... Vos amis Temple et Johnston[1] *vous aideront à vous bien conduire... Ne vous livrez jamais à l'humour sarcastique des Écossais. Ne soyez ni badin* (jocular), *ni libre, et alors vous ne souffrirez pas du badinage et de la liberté d'autrui. S'il vous arrive parfois d'oublier vos fermes résolutions, ne vous découragez pas... Ne cédez pas au caprice et ne soyez jamais inconsidéré...*

Ce « plan inviolable » devait être lu et médité chaque matin par le voyageur. Le Dr Coué n'avait, on le voit, rien inventé.

Dès son arrivée sur le continent, Boswell avait cherché à perfectionner sa connaissance de la langue française, et nous avons de lui des cahiers d'exercices amusants — qui rappellent assez ceux de Voltaire pour se rendre maître de la langue anglaise, à Londres, quarante ans auparavant. En vue de son voyage, il redoubla d'efforts ; ses lettres mêmes et ses « interviews » sont rédigées tantôt en anglais, tantôt en français, et tantôt encore en un charabia bilingue qui peut ne pas manquer de pittoresque.

C'est en juin qu'il quitte Utrecht. Jusqu'à Berlin, il a la bonne fortune de voyager en compagnie de lord Keith, son compatriote écossais au service de Frédéric II. Ce grand protecteur de Rousseau le prend en amitié, et sans doute échauffe encore son désir d'aller voir le grand écrivain.

Il s'arrête à la cour de Brunswick avant d'arriver à Potsdam et à Berlin. Ses observations, exprimant si naïvement les jouissances de sa vanité, ses éblouissements et sa crainte de faire des faux-pas, sont amusantes. Nous en reproduisons quelques-unes qui feront mieux connaître au lecteur le futur « interviewer » de Rousseau et de Voltaire : « J'étais assis à table en face du prince Ferdinand (de Brunswick) dont la présence m'inspire un respect profond (*an animated respect*) qui m'électrifie absolument. Chaque fois que je lève les yeux sur lui, je ressens un noble coup au cœur (*a noble shock*). » On l'emmène à toutes sortes de beuveries et de bombances qu'il note consciencieusement : « J'ai beaucoup mangé et beau-

1. Il s'agit ici de John Johnston of Grange, qu'il appelle plus souvent Grange.

coup bu, et ai trouvé la vie animale de fort grande importance. » Le soir, en rentrant par le parc, il se livre « sous les marauniers » (*sic*) à des méditations philosophiques qu'il consigne avant de se coucher. Un jour, il écrit : « Il me faut vraiment apprendre un peu de cette maîtrise de soi (*a little of that restraint*) que les étrangers appellent *Politesse* et qui, après quelque temps, devient tout à fait facile ». Il lui arrive, bientôt après son départ d'Utrecht, d'oublier sérieusement le « plan inviolable » : « Une jeune veuve a soupé avec nous. J'ai été trop farceur (ludicrous); mais c'était pour embrasser la veuve, et de tout mon cœur j'ai goûté à ses petites lèvres (*did I smack*). » Un matin, il note comment arriva à sa chambre une jeune blanchisseuse qui « secoua mon système » (*thrilled my frame*). Il y a aussi les jours de grand lyrisme et où il croit avoir rencontré sa Béatrice ou sa Laure : « Si j'avais été né seulement pour adorer cette dame, il aurait été assez (*sic*). »

Il y a de tout dans ces notes. Un jour, à Magdebourg, il a une aventure assez vive avec un officier français, et où il joue un rôle assez piteux. Le récit de cette scène pourrait servir de pendant à celle de M. Perrichon faisant des excuses à un colonel qu'il avait traité de « paltoquet ». A Wittemberg il visite la tombe de Mélanchton qui lui inspire une lettre à grands sentiments destinée à Johnson.

C'est pendant son séjour à la cour du Wurtemberg, à Karlsruhe, qu'il s'avise que le temps approche où il va se trouver en face du grand et vertueux Rousseau; et il se met alors à lire — entre dîner et soir — *La Nouvelle Héloïse* : « Rousseau m'inspire un enthousiasme de sentiment dont je croyais tout à fait incapable encore le pauvre mélancolique Boswell. Dans ces dispositions émues, mon cœur éprouve le besoin d'un objet à aimer. » Et il se prend à penser à Zélide.

Après avoir passé encore à Francfort, à Mayence, à Manheim, à Baden-Baden, il se trouve enfin à Strasbourg, le 23 novembre, environ cinq mois à peu près après son départ d'Utrecht. L'heure de frapper à la porte de Rousseau approche, et ayant absorbé *La Nouvelle Héloïse*, il veut encore se rafraîchir la mémoire sur la *Profession de foi du Vicaire savoyard*.

II

Boswell s'impose de nouveaux efforts pour parler et penser en français[1]. Le 24 novembre, il fait route jusqu'à Bâle avec un jeune Français, graveur de son état et qui retournait dans son pays après un séjour de trois ans en Hollande; il saura en profiter pour exercer son français pendant toute une journée... cependant, quelque chose le chiffonne chez son interlocuteur, c'est que celui-ci, d'ailleurs « modeste pour un Français », le traitait, lui, le lord écossais, sur un pied d'égalité.

A Bâle, on se sépare, car Boswell descend à l'élégante hôtellerie des Trois Rois. Un aubergiste bavard ne demandait qu'à parler des personnes illustres qui avaient passé sous son toit; aussi Boswell a, dès le premier soir, des échos du passage de Voltaire s'enfuyant de la cour du Grand Frédéric, onze ans auparavant, en 1753[2].

Voltaire vint ici. Il se mit au lit. Je demandais de son domestique : « Votre maître veut-il souper quelque chose? — Je ne sais pas, c'est selon. Peut-être oui, peut-être non. » Moi, je fis faire une bonne soupe et apprêter un poulet. M. Voltaire s'éveille; il demande à souper. Je lui sert la soupe; il la prenne. Il la rejette; puis il la reprenne : « C'est une excellente soupe. » Il est entré un monsieur à qui j'avais donné (entre temps) la moitié du poulet; je sers l'autre moitié à M. Voltaire. Il le prenne. Il le rejette. Puis il le reprenne : « C'est un excellent poulet. » Il se fâche qu'il n'a pas un poulet entier et il dit toujours : « Un demi poulet n'est pas un poulet... Un demi poulet n'est pas un poulet. » Enfin il fut très content de la maison.

Le dimanche 25, Boswell visite, le matin, les curiosités de la ville, entre autres la fameuse « Danse macabre » de Holbein; mais, l'après-midi, il continue la lecture attentive d'*Émile*. Il en est arrivé à la *Profession de foi du Vicaire savoyard*.

1. Ses notes de voyage sont de plus en plus parsemées de mots et de phrases qui font augurer ce que sera le genre d'entretiens qu'il aura avec Jean-Jacques Rousseau et Voltaire : « Allons, partions, pour une fois, sans être à la hâte »; ou bien : « Je suis fâché de n'être pas y allé »; etc.

2. Sauf en des cas extrêmes, nous n'essaierons pas de corriger le texte français de Boswell.

Ayant des lettres à présenter, il fait un détour par Soleure, et puis par Berne, — la « ville des ours », où l'on a « une prodigieuse affection pour cet animal » qui figure même sur les armoiries de la cité.

Il arrive enfin à Neuchâtel, le samedi 1er décembre, « dans un bon coche et en agréable indolence ». Il ne peut partir dès le lendemain pour Motiers, séjour de Rousseau, car c'est dimanche; il passe donc la journée à jouer aux cartes chez des connaissances de lord Keith. Mais, le matin du 3, il ne veut attendre davantage; il se met en route à cheval, pour le Val-de-Travers et Motiers. Le pays est couvert de neige. A midi, il arrive à l'auberge de Brot, à mi-chemin de sa destination. Rousseau venait parfois passer quelques jours dans ce lieu sauvage, avec Thérèse Levasseur, sa gouvernante; il était donc bien connu là, et la brave hôtelière, madame Sandoz, ne se fait pas trop prier pour parler de lui : on est bien habitué, à Brot, à ces gens de passage qui vont chez M. Rousseau; « des messieurs qui sont venus ici et qui demandaient mille questions ». « Ah! monsieur Rousseau, c'est la personne la plus aimable. Il a une belle physionomie. Mais il n'aime pas qu'on vienne le regarder comme un veau à deux têtes. »

Boswell n'est pas plus rassuré que cela. Sera-t-il reçu? On verra bien. Une heure encore à cheval; et il arrive à Motiers; il descend à la confortable hôtellerie à arcades qu'on peut voir encore, et qui est restée la seule du village.

Il avait une lettre de lord Keith; mais il s'était dit qu'il aimerait mieux devoir l'accueil de Rousseau à son seul mérite (il avait, du reste, oublié, dit-il, — intentionnellement ou non — cette lettre à Neuchâtel). Il fait donc porter chez le grand homme cette remarquable épître, conservée à la bibliothèque de Neuchâtel, avec d'autres papiers de Rousseau, qu'il appelle « un chef d'œuvre », et qui lui rappellera éternellement que « son âme peut être sublime » :

Val de Travers, ce 3 décembre 1764.

Monsieur,

Je suis un ancien gentilhomme Ecossois. Vous savez mon rang. J'ai vingt-quatre ans. Vous savez mon âge. Il y a seize mois que je suis sorti de la Grande Bretagne comme un bon

insulaire, sans savoir presque un mot de François. J'ai été en Hollande et en Allemagne, mais pas encore en France; vous excuserez donc mon langage. Je suis à voyager avec un véritable désir de me perfectionner. Je suis venu ici dans l'espérance de vous voir.

J'ai entendu, Monsieur, que vous êtes fort difficile, que vous avez refusé les visites de plusieurs gens de la première distinction. Pour cela, Monsieur, je vous respecte de plus. Si vous laissiez entrer chez vous tout ceux dont la vanité souhaite de pouvoir dire : « Je l'ai vu », votre maison ne seroit plus la retraite du Génie exquis et de la Piété élevé; et je ne m'empresserois pas avec enthousiasme d'y être recu.

Je me présente, Monsieur, comme une homme d'une mérite singulierre, comme un homme qui a un cœur sensible, un esprit vif et mélancolique. Ah! si tout ce que j'ai souffert ne me donne pas une mérite singulierre auprès de Monsieur Rousseau, pourquoy ai-je été tellement (sic) *créé? pourquoy a-t-il tellement écrit?*

Demandez-vous si j'ai des recommendations? En est-il donc besoin pour vous? Une recommendation est nécessaire dans le commerce du monde pour garantir des gens sans pénétration contre des imposteurs. Mais vous, Monsieur, qui avez tant étudié la nature humaine, pouvez-vous (vous) *tromper sur un caractère? Voici mon idée de vous. L'essence incompréhensible de l'âme apart, vous avez une connoissance parfaite des toutes les principes du corps et de l'esprit, de leurs mouvements, leurs sentiments, enfin de tout ce qu'ils peuvent faire, de tout ce qu'ils peuvent acquérir qui influ véritablement sur l'homme. Et cependant, Monsieur, j'ose me présenter devant vous. J'ose me mettre à la preuve* (l'épreuve). *Dans des villes et dans des cours où il y a des sociétés nombreuses, on peut se déguiser, on peut quelquefois éblouir les yeux aux plus grands philosophes. Mais moi, je me metts à la preuve* (l'épreuve) *la plus forte. C'est dans le silence et la solitude de votre retraite sacrée que vous jugerez de moi, et pensez-vous que, dans des telles circonstances, je serais capable de dissimuler?*

Vos écrits, Monsieur, m'ont attendri le cœur, m'ont élevé l'âme, m'ont allumé l'imagination. Croyez-moi, vous serez bien aise de me voir. Vous savez l'orgueil des Ecossois. — Monsieur,

je viens chez vous pour me rendre plus digne d'être d'une nation qui a produit un Fletcher de Saltoun[1] *et un Milord Marischal. Excusez moi, Monsieur, je me sens ému. Je ne puis me retenir. O cher Saint Preux! Mentor éclairé! éloquent et aimable Rousseau! J'ai un présentiment qu'une amitié bien noble va naître aujourd'hui.*

J'apprends avec beaucoup de regret, Monsieur, que vous êtes souvent incommodé. Peut-être vous l'êtes à présent. Mais je vous supplie que cela ne vous empêche pas de me recevoir. Vous me trouverez une simplicité que ne vous dérangera point, une cordialité qui peut contribuer à vous faire oublier vos peines.

J'ai beaucoup à vous dire. Quoique je ne suis qu'un jeune homme, j'ai éprouvé une variété d'existence dont vous serez frappé. Je me trouve dans des circonstances sérieuses et délicates, sur lesquelles je souhaite ardemment d'avoir les conseils de l'auteur de la Nouvelle Héloïse. *Si vous êtes l'homme bienfaisant que je vous croye, vous ne saurrez hésiter de mes les accorder. Ouvrez donc votre porte, Monsieur, à un homme qui ose vous assurer qu'il mérite d'y entrer. Ayez de la confiance dans un étranger singulier. Vous ne vous en repentirez point. Mais, je vous prie, soyez seul. Malgré toute mon enthousiasme, après vous avoir écrit de cette manierre, je ne sais si je ne voudrois plutôt vous ne voir jamais, que vous voir pour la premierre fois, en compagnie. J'attends avec impatience votre réponse.*

BOSWELL

1. Fletcher de Saltoun (1655-1716). Boswell ne manquait pas d'habileté, même si la plupart du temps ses petites ruses étaient cousues de fil blanc. Ce Fletcher de Saltoun avait été un des « leaders » politiques dans son pays, consacrant ses forces et ses talents à assurer à l'Écosse l'indépendance vis-à-vis de l'Angleterre. La cause n'avait pas vaincu; mais c'était celle qu'avait embrassée Milord Maréchal qui avait encore connu cet homme, pour lequel il éprouvait une profonde admiration. Ajoutons que le frère de Milord Maréchal, James Francis Edward Keith (1696-1758) — qui avait été maréchal dans l'armée de Frédéric II, et gouverneur de Berlin; tué à la bataille de Hochkirch, 14 octobre 1758 — avait servi la même cause que Fletcher de Saltoun, comme Jacobite écossais, et les armes à la main. On verra plus bas comment Rousseau, pour reconnaître les services que lui avait rendus Milord Maréchal, avait offert d'écrire la vie du frère, et comment Milord Maréchal avait demandé à Rousseau d'écrire plutôt celle de Fletcher de Saltoun (Boswell va utiliser cet incident). Il faut prendre garde de ne pas confondre le maréchal Keith, souvent appelé, avec raison, lord Keith, avec Milord Maréchal qui n'était pas maréchal, mais avait ce titre héréditaire de Milord Maréchal. (Note due à M. Pottle.)

La femme de chambre de l'hôtel revint portant cette réponse;

« *Je suis malade, souffrant, hors d'état de recevoir des visites. Cependant, je ne puis me refuser à celle de monsieur Boswell, pourvu que, par égard pour mon état, il veuille bien la faire courte.* »

La « sensibilité » de Boswell n'aima pas cet adjectif *courte.* Mais il partit sur l'heure. Il a soin de nous dire dans quel costume il alla trouver le philosophe : « J'étais vêtu d'un habit et gilet écarlate garni de dentelle d'or; j'avais des culottes et des bottes en peau de daim; enfin, sur les épaules un grand manteau de camelot vert doublé de peau de renard, avec col et manchettes de la même fourrure. »

A la porte, je trouvai mademoiselle Vasseur (sic) *qui m'attendait. C'était une petite Française, alerte et proprette qui ne contribua pas à augmenter mes craintes. Elle me conduisit à un escalier obscur; nous montâmes; elle ouvrit la porte. Je pensai :* « Je vais le voir! » *Mais il n'en fut rien. J'entrai dans une pièce qui sert à la fois de vestibule et de cuisine. Mon imagination me présentait toutes sortes de portraits du sauvage philosophe. Enfin la porte s'ouvrit et je le vis : un homme à l'air doux, noiraud* (a gentle black man), *en habit d'Arménien. Je m'approchai disant :* Bien, bien de grâces (sic). *Lorsque les compliments d'usage furent terminés, il me dit :* « *Voulez-vous vous asseoir? ou voulez-vous que nous* (nous) *promenions dans la chambre?* » *Je choisi le second, heureux d'échapper à la contrainte d'être assis solennellement sur une chaise en face de lui. Je lui demandai comment il se portait :* « *Très mal. Mais j'ai quitté les médecins*[1]... »

Il faut se souvenir que ce ne sont ici que des notes, et que jamais Boswell n'a réalisé son projet de les mettre au point

1. On sait que Rousseau souffrait beaucoup d'une malformation de l'urètre. Il avait consulté la Faculté qui n'avait jamais rien pu pour le soulager. Sur les instances du maréchal de Luxembourg, il avait cependant consenti à se laisser traiter par un spécialiste célèbre, le frère Come; il dut reconnaître que ce prêtre était « d'une adresse et d'une légèreté de main sans égale », se laissa sonder, et continua à suivre ce traitement des sondes, qui cependant lui causait des douleurs horribles. Un jour, une bougie se rompit dans le canal de l'urètre, ce qui amena naturellement des complications. (*Confessions*, XI.)

comme il le fera pour celles qu'il avait prises pour la biographie du Docteur Johnson. Il y a, en effet, beaucoup de fatras dans toutes ces pages. Rousseau fut certainement amusé par moments par cet incorrigible causeur; mais souvent aussi excédé, et alors — selon l'expression populaire — il ne le lui envoyait pas dire.

Boswell mit Rousseau en véritable état de siège pendant des jours, mais il avait réussi à obtenir plusieurs séances avec sa victime. Avant la fin de la première, il eut soin, pour s'en réserver d'autres, de mentionner le mot d'introduction qu'il tenait de Milord Maréchal, ce qui ne manqua pas de porter fruit.

« *Ah! tous ceux qui me viennent de lui, dit alors Rousseau, recevront toujours de moi le meilleur accueil. Il est mon protecteur, mon père, j'ose dire mon ami... Il y a eu bien des gens qui ont voulu me rendre service; mais ils le faisaient toujours selon leur façon à eux; Milord Maréchal l'a fait selon la mienne. Il est le seul homme sur la terre à qui j'aie vraiment des obligations...* (Boswell l'assure que Milord Maréchal ne parle pas avec moins d'éloges de son ami, le philosophe) : « *Il vous appelle Jean-Jacques par affection. Il me dit un jour : « Jean-Jacques est l'homme le plus reconnaissant du monde. Il voulait écrire la vie de mon frère*[1]*; mais je l'ai prié d'écrire plutôt celle de M. Fletcher de Saltoun.* » (Ici Boswell s'engage à fournir des documents à Rousseau sur ce Fletcher qui était aussi son compatriote. Puis il sent que décidément le moment est venu de s'en aller.) *Je crains que je ne sois resté trop longtemps. Demain j'aurai l'honneur de revenir. — Oh! je ne sais pas. — Monsieur, je me tiendrai bien tranquille dans le village. Si vous pouvez me voir, je serai charmé; sinon, je ne me plaindrai aucunement... — Monsieur, je suis accablé de gens désœuvrés...* »

Le lendemain, Boswell ne se tient pas tranquille du tout. Il prend bel et bien l'offensive, et dès le matin va frapper à la porte de Rousseau, qui cependant demeure fermée. Il rencontre Thérèse dans la rue; elle le remet à l'après-midi, et à cinq heures, en effet, il est reçu une deuxième fois :

1. Voir la note ci-dessus sur Fletcher de Saltoun et le maréchal lord Keith, frère de Milord Maréchal.

« *Je le trouvai plus gai qu'il n'avait été hier. Nous plaisantâmes sur la manière dont mademoiselle Vasseur le tenait sous clef et sous bonne garde. Elle, pour se défendre, dit qu'il avait une porte de derrière par laquelle il pouvait se sauver.* « *Ah! Mademoiselle, vous dites tout.* » (*Cependant, l'entretien fut court. Rousseau parla de l'abbé de Saint-Pierre, dont il était en train de résumer le* Projet de paix perpétuelle) : « *Un homme qui faisait du bien seulement parce qu'il trouvait bon de le faire... Un homme qui avait la passion de la raison... Il était long et diffus, mais il arrivait toujours à exprimer ce qu'il voulait... Les femmes l'aimaient... Comme il ne pouvait se marier, il avait des maîtresses, et il n'en faisait point un secret. Il ne se souciait point des opinions des hommes. Il disait qu'ils étaient de grands enfants... Il allait son chemin, tout indépendant. Il était respecté. Si vous êtes un jour membre du Parlement, il faut être comme l'abbé de Saint-Pierre. Il faut suivre vos principes. — Mais, Monsieur, un membre du Parlement qui agirait ainsi en homme libre et honnête serait regardé comme un fou. — Eh bien! il faut l'être un fou : et croyez-moi, on respectera un tel homme s'il reste ferme dans ses principes...* » (Tout à coup, après quelques paroles insignifiantes, Rousseau coupe court à l'entretien) : « *Maintenant, vous me gênez. C'est ma nature* (de le dire); *je ne saurais l'empêcher. — Mais, usez envers moi sans façon. — Alors, allez-vous en!* »

Thérèse montre beaucoup de sympathie pour le jeune et fringant Écossais, qui, de son côté, a bien compris la valeur de son amitié. En l'accompagnant à la porte, elle lui dit : « J'ai été vingt-deux ans avec M. Rousseau. Je ne changerais pas ma place pour être reine de France. Je tâche de profiter des bons conseils qu'il me donne. S'il venait à mourir, il me faudrait me retirer dans un couvent. »

Le jour suivant, 5 décembre, eut lieu une troisième entrevue, sur laquelle Boswell fondait de grandes espérances, — ce serait probablement la dernière, le départ de Motiers étant fixé pour l'après-midi. Elle ne devait, cependant, pas être plus longue que les précédentes — et pas la dernière :

Lorsque je me présentai chez M. Rousseau, il me dit : « *Cher Monsieur, je suis fâché de ne pas pouvoir m'entretenir avec vous*

comme je souhaiterais. » *Mais, moi, j'eus bien soin de ne tenir aucun compte de cette parole, et je lancai tout de suite la conversation sur le sujet que je désirais aborder. Je lui dis que j'étais devenu catholique et que mon intention était de me retirer dans un couvent en France.* (Et Rousseau se laissa prendre au piège, et, pendant quelques instants au moins, accepta la discussion. Remarquons que le fait qu'il parlait en se promenant était un atout dans le jeu de Boswell; il n'avait pas à attendre qu'on le priât de s'asseoir.) « *Quelle folie, dit-il. J'étais catholique aussi dans ma jeunesse; j'avais changé, ensuite je rechangeai : je fis une visite à Genève et fus reçu protestant. Puis, en m'en retournant vivre parmi les catholiques, je leur dis :* « *Je ne suis plus l'un d'entre vous; mais je vivais fort bien avec eux.* » *Je l'arrêtai au milieu de la chambre et lui dis :* « *Mais, dites-moi sincèrement, êtes-vous chrétien?* » *Je le regardai d'un œil scrutateur; lui aussi parut ému :* « *Oui, je me pique de l'être...* »

Tout cela n'avait apparemment encore pour but que d'en arriver au point essentiel pour Boswell : consulter Rousseau sur ses crises de neurasthénie et apprendre de lui si la religion pourrait apporter quelque soulagement. Il avait touché l'adversaire une première fois; sans perdre de temps il porte une seconde botte — un coup droit cette fois : « Avez-vous de la mélancolie? — Non, je suis né serein; je n'ai pas naturellement de la mélancolie, mais mes malheurs m'en ont donné. — Mais, moi, j'en ai et de façon sévère; mais comment pourrait-il en être autrement? j'ai commis tant de mauvaises actions dans ma vie. — Recommencez votre existence. Dieu est bon, parce qu'il est juste... » Rousseau voit venir la scène de la confession; plus que jamais il cherche à se dérober; mais l'obstination de Boswell essaie d'être plus forte que la franchise de Rousseau :

« *Monsieur, voulez-vous m'aider de vos conseils? — Je ne puis; je ne suis bon que pour moi. — Alors je reviendrai. — Je ne promets pas de vous voir; je suis souffrant; vous voyez bien : un pot de chambre à tout moment. — Oh! mais je sais que vous me reverrez. — Bon voyage!* »

Rousseau paraît triompher; Boswell est éconduit. Mais Boswell ne perd pas courage; il rentre à l'auberge; il a son idée. Après quelque temps il ressort portant une lettre et un paquet. Intrépidement il se dirige vers la demeure de Rousseau et dépose le tout entre les mains de Thérèse. Le paquet c'est une « ébauche de sa vie » où il donnait à Rousseau « les incidents importants de son histoire, et (disait) son appréhension de la mélancolie qui s'emparait si souvent de lui »; et il demandait « ses conseils et son amitié ». Ce document-là, nous ne le possédons pas; mais la lettre qui l'accompagnait est conservée à la bibliothèque de Neuchâtel; elle est digne de celle qu'on a lue tout à l'heure :

Monsieur,

J'ai toute la reconnaissance possible de votre accueil réellement gracieux. S'il est possible, je vous prie de m'aider. Je vous laisse une ébauche de ma vie. Je l'ai écrite à la hâte; (mais) *vous avez là des faits; les sentiments auraient été trop diffus. Vous n'aimez pas d'être gêné par la compagnie de personne. Mes papiers, peut-être, peuvent être recus.*

Après tout le mal que j'ai fait, j'ai encore de la santé; j'ai encore un esprit pour la plupart très sain; j'ai une âme qui m'incite d'être un homme. O daignez de conserver un vraye Écossais. Milord Mariscal est vieux; ce chêne illustre de l'Écosse doit bientôt tomber; vous aimez cet ancien pays; conservez-en un arbrisseau...

Vous serez assez généreux pour garder mon secret. Imparfait comme je suis, je me trouve un excellent homme dans le monde tel qu'il existe; mais j'ai l'idée encore qu'il est possible d'être au-dessus du monde tel qu'il existe; et avant que je sois arrivé là, je ne serai pas content. Vous aurez la bonté de me rendre mon ébauche... Pendant ma mélancolie, à Utrecht, je fis connaissance avec une demoiselle de la première noblesse et bien riche[1].

Je me comportai tellement (bien) *qu'on m'honora de la réputation d'être philosophe. Ah! combien les apparences sont trompeuses. Si vous vouliez bien vous amuser de lire quelques pièces*

1. Voir la note plus haut. Cette Zélide qui allait, par une singulière coïncidence, venir habiter, après son mariage avec un autre, M. de Charrière, ce même pays de Neuchâtel, où, en ce moment, Boswell consultait Rousseau à son sujet.

(écrites) *par cette demoiselle, vous les trouverez dans un petit pacquet à part. Je voudrai bien avoir vos sentiments sur son caractère. Vous êtes le seul à qui j'aurai montré ces papiers. Je pourrais vous confier tout au monde.*

Je suis, avec un respect et une affection dont vous ne devez douter, votre admirateur éternel. (La lettre n'est pas signée.)

Puis Boswell prend le chemin de la plaine, laissant à Rousseau plusieurs jours pour prendre connaissance du factum. Du 5 au 14 décembre, Boswell est tantôt à Neuchâtel, tantôt au château de Colombier qui avait été la résidence de Milord Maréchal, et qui est à quelque deux lieues de Neuchâtel. Il retrouve des connaissances faites lors de son premier passage, et il en fait de nouvelles, dont deux Orientaux que le frère de Milord Maréchal avait ramenés de Constantinople et qui étaient demeurés à Colombier, buveurs impénitents; Milord, quand il était retourné en Prusse, les avait abandonnés à leur sort dans ce coin perdu du monde, en leur faisant une petite pension : « Nous avons roulé par tout le globe, dit l'un d'eux; à la fin nous sommes tombés dans un trou. » Il découvre encore, tout à la fois, une amie de Zélide, ce qui ravive ses peines de cœur, et une petite servante tout à fait appétissante, Caton, une mal mariée qui le supplie de l'emmener en Écosse... Bref, Boswell ne s'ennuie pas trop pendant ces dix jours, et même s'accommode fort bien de cette Suisse française « où l'on mange du matin au soir ». Le 14, cependant, il remonte à Motiers, de nouveau à cheval, mais cette fois par-dessus une montagne « monstrueusement raide » (il l'appelle la Montagne Lapidosa, probablement la Montagne de Boudry sur le prolongement de laquelle se trouve le grand cirque de rochers appelé le Creux du Van). Il y a de la neige, mais « l'idée de revoir Rousseau aplanit les plus rudes montagnes ».

A peine arrivé, vers midi, il se rend à la demeure du philosophe. Il y trouve Thérèse qui lui dit : « Il est très malade. » Mais Boswell insiste; on le laisse entrer.

« *Je le trouvai assis, souffrant de grands douleurs : « Je suis accablé de maux, de chagrins et de tristesse, dit-il. J'ai une sonde... Chacun croit que je dois m'occuper de lui.* » (Boswell,

décidé à ne pas partir, reprend) : « *Mais cela est très naturel; est-ce que vous n'êtes pas bien aise de trouver que vous pouvez tant faire pour aider les autres?* » (Rousseau sait bien ce que veut son hôte importun, des nouvelles de ce que celui-ci appelait « un document intéressant ». Il fait un effort) : « *J'ai lu votre mémoire. Vous avez été enfariné. Ne soyez jamais prêtre. — Mais est-il possible que je puisse encore être quelque chose? — Oui, la grande difficulté c'est que vous le croyez si difficile. Mais revenez cet après-midi; et alors mettez votre montre sur la table. — Combien de temps puis-je rester? — Un quart d'heure, pas davantage! — Oh! vingt minutes? — Allez-vous-en. Ha, Ha!* » *Malgré ses douleurs, il fut touché par ma singulière saillie, et se mit à rire tout à fait...*

A quatre heures, Boswell est de retour : « Je n'ai qu'un moment, dit Rousseau, il le faut bien employer. » Alors Boswell, craignant d'être éconduit encore avant d'avoir sondé Rousseau sur le grand débat de sa conscience, le problème qui hante si souvent son imagination — comme en témoignent abondamment ses notes — découvrit ses batteries : n'y a-t-il pas moyen, se demande-t-il, de concilier les appels de la nature sensuelle et le dogme chrétien? Au fond, c'est le problème même de Saint Paul qui le tourmente : « Je ne fais pas le bien que je voudrais faire, et je fais le mal que je ne voudrais pas faire. » Mais tandis qu'il essaie d'aborder le sujet d'un air dégagé et comme s'il ne s'agissait pas plus de lui que de tout autre, il ne réussit qu'à s'exprimer avec une gaucherie admirable... Rousseau n'est pas un sot, aussi Boswell ne trouvera-t-il auprès de lui (pas plus qu'auprès de Johnson), le grand homme qui voudrait autoriser un jeune lord à jouir, en bonne conscience, du droit de cuissage.

« *Non,* dit Boswell, *je n'aurais jamais eu les idées agréables que j'ai de la religion chrétienne si je n'avais pas lu la* Profession de foi du Vicaire savoyard. *Mais, en vérité... la morale me paraît bien incertaine. Par exemple, je voudrais avoir trente femmes. Ne pourrais-je pas?... Voyez-vous, puisque je suis riche, je puis prendre une quantité de filles. Je fais des enfants avec elles. Je leur donne des dots, et je les marie aux bons paysans*

qui les prennent très volontiers... Je voudrais faire comme les anciens patriarches, des braves gens dont je respecte la mémoire... »

Rousseau écoute avec patience ce flux de paroles, de temps en temps lance un mot. Il devine fort bien, d'après la fameuse « ébauche si intéressante », que son visiteur pense au mariage, ou plus exactement à Zélide, mais ne se sent pas du tout capable de demeurer fidèle à sa future épouse; il devine encore que Zélide se doute bien, de son côté, que le prétendant a, d'ailleurs, été abondamment infidèle par avance. Boswell prétendait même tirer de ce fait un argument : en 1762, avant de quitter l'Écosse, il avait eu une liaison avec une femme mariée, et celle-ci le menaçait, s'il ne lui revenait pas, de faire du chantage. Mais Rousseau ne veut rien entendre et répond simplement : « Remplissez vos devoirs et vous serez respecté. Et pour votre dame, quand vous retournerez en Écosse, vous lui direz : Madame, cela est contre ma conscience, et je ne le ferai plus. Elle vous louera, sinon elle est méprisable. » La discussion continue. Boswell essaie une autre envolée; il en appelle au dogme de l'expiation. Ne pourrait-il pas s'abandonner au péché puisqu'il ne peut résister, et l'effacer ensuite par quelque expiation, comme cela est proposé dans le Nouveau Testament? Toute la question serait : quelle expiation? « Dites-moi, comment puis-je faire expiation pour le mal que j'ai commis? — Ah! Monsieur, il n'y a point d'expiation pour le mal que le bien. » *Belle pensée que celle-là. Néanmoins je maintins mes positions de réparation par le châtiment,* commente Boswell.

Rousseau paraît avoir été touché tout de même par la sincérité de cette tête brûlée, mais il comprend bien l'inutilité d'une discussion sérieuse. Voici comment l'entretien se termina :

« *J'aurais dû observer que quand je dirigeais la conversation sur les femmes, Mademoiselle sortait, et M. Rousseau dit : Voyez-vous, vous faites sortir Mademoiselle. Elle était maintenant revenue; M. Rousseau se tut alors, et il me regarda d'une manière singulière :* « *Êtes-vous gourmand? — Oui. — J'en suis fâché.* » *Puis, me reprenant* : « *Ha! Ha! Je badinais parce que*

vous êtes pour la gourmandise dans vos ouvrages[1]. *Mais je sais ce que vous allez dire; c'est justement ce que je souhaitais; je voulais vous demander de votre soupe; j'ai grande envie de manger avec vous. — Eh bien! si vous n'êtes pas gourmand, voulez-vous dîner ici demain? Mais je vous avertis que vous serez mal... — Oh! non, je ne serai pas mal; je suis au-dessus de ces choses-là. — Venez à midi, alors, nous aurons le temps de causer. — Bien des remerciements. — Bonsoir.* »

Mademoiselle m'accompagna à la maison d'une pauvre femme qui avait beaucoup d'enfants, et que M. Rousseau aidait charitablement. Je donnai mon obole...

La dernière visite de Boswell à Rousseau est de beaucoup la plus intéressante. Scène charmante, et tout à fait digne de la plume du biographe du Docteur Johnson. Elle constitue un document unique sur l'homme Rousseau. On nous avait dit souvent que le « philosophe » était des plus affables dans l'intimité, et sans aucune solennité ni pédanterie, et que ses brusqueries n'étaient que la réaction de sa timidité, seule ressource pour demeurer sincère; qu'il aimait, à Montlouis, les repas frugaux avec la famille du maçon Mathas, tandis qu'il désirait éviter autant que possible les dîners chez les Luxembourg quand il y avait compagnie; qu'à Môtiers, à Yverdon, à l'île de Saint-Pierre, en Angleterre, à Ermenonville, herborisant ou causant, il savait être d'une courtoisie exquise. Mais des tableaux complets, des scènes de toutes pièces comme celle dont Boswell nous donne ici les éléments, il était bien difficile d'en produire[2].

Les pages de Boswell sont en grande partie écrites en français; nous les reproduisons en les émondant de quelques lon-

1. Allusion aux lettres de *La Nouvelle Héloïse* où Julie développe ses idées sur la façon de jouir véritablement des biens de la table.

2. Il y en a quelques-unes, de la main même de Rousseau, dans les *Confessions*; mais elles se rapportent toutes aux jeunes années : scène du rôti, quand l'enfant doit aller se coucher sans souper; scène du noyer, à Bossey; scène de la cuisson des confitures, chez madame de Warens; idylle des cerises, etc.

Rappelons qu'il existe une gravure du temps qui représente Rousseau dans son humble chez-soi, avec son chat et son chien, dans le costume d'Arménien, et tel exactement que le décrit ici Boswell : « Jean-Jacques Rousseau à l'orangerie de Montmorency »; lithographie d'après un dessin exécuté par Houel. (Cabinet des estampes. Bibliothèque nationale.)

gueurs et en cherchant à clarifier le style çà et là quand il est par trop anglicisant. Et nous tenons à exprimer, une fois de plus, notre reconnaisance à MM. Isham et Pottle qui veulent bien nous autoriser à reproduire, pour la première fois un si gros fragment des *Boswell Papers*.

« J'espère que votre santé est meilleure aujourd'hui. — Oh! n'en parlons pas. » Il paraissait exceptionnellement gai... On parla d'abord de choses variées. Il loua *Le Spectateur*. « On y trouve, dit-il, des allégories; je ne les aime pas, les allégories quoique votre nation les aime beaucoup. » Je lui parlai du docteur Johnson. Il dit avec force : « J'aimerais cet homme-là. Je l'estimerais. Si je pouvais l'ébranler dans ses principes, je ne le ferais pas. Je voudrais le voir, mais de loin, de peur qu'il ne me rossât. » Je lui dis l'aversion de M. Johnson pour écrire, et comme il a chez lui des « levers » : « Ah! dit-il, je comprends; c'est un homme qui aime à pérorer. » Je lui rapportai le bon mot du docteur sur les innovateurs : La vérité est une vache qui n'a aujourd'hui plus de lait à donner, et alors ils vont traire le taureau!... « Alors, reprit M. Rousseau, il me détesterait; il dirait : Voici un corrupteur d'hommes qui vient ici traire le taureau.... »

ALBERT SCHINZ

(*A suivre.*)

L'EXTRÊME-ORIENT

ET

LA SOCIÉTÉ DES NATIONS

A Pâques, en Italie, j'ai rencontré des caravanes d'étudiantes et d'étudiants américains. Avant la crise, cette superbe jeunesse visitait les chefs-d'œuvre d'Europe en bousculant les guides : « Pas mal celui-là, mais montrez-moi le suivant. » Aujourd'hui, elle regarde, et commence à savoir écouter. Jadis, elle dominait et condamnait les vélléités d'intervention de son gouvernement dans les misérables affaires du monde. Les désastres économiques et financiers l'auraient-ils rendue attentive? Il y a eu plus. Beaucoup plus. L'orgueil national a été comme humilié d'abord depuis que la diplomatie de la Maison-Blanche a reçu en Extrême-Orient des leçons sévères, c'est-à-dire depuis que le Japon n'a pas obéi aux notes de M. Stimson. Il y a eu enfin le conflit Sino-Japonais. Cependant qu'un soir, je regardais de Fiesole les dômes et les donjons de Florence, un Américain, le covenant de la S. D. N. à la main, concluait avec quelque anxiété : « Comment va-t-on désormais définir l'agresseur? »

Cette question condamne deux années d'erreurs genevoises. Avec une hâte brouillonne, sans respecter la part de la diplomatie de chancellerie et celle de l'arbitrage international, la S. D. N. s'est engagée, s'est fourvoyée même dans une aventure dans laquelle elle a compromis son prestige et celui des Pactes.

La S. D. N. a, sans doute, des textes pour elle, mais nous devons dire franchement, après avoir consulté sur place les personnalités les plus opposées, qu'elle a ignoré dans toute cette affaire les climats passionnels de la Chine et du Japon. Les races en présence sont deux joueurs, des joueurs orientaux, et jouent depuis plusieurs siècles une partie qui ressemble aux jeux des fumeries de Shanghaï. Parfois, Chinois et Japonais semblent s'alanguir, parfois, au contraire, ils deviennent frénétiques. Les conflits qui divisent la Chine et le Japon tiennent donc plus du jeu que de la guerre, si bien que les relations diplomatiques ne sont pas rompues. Pendant que j'étais à Pékin, des télégrammes comminatoires à l'endroit du Japon étaient câblés à l'Europe, et cependant les fêtes se succédaient, offertes par les différents Maréchaux chinois en l'honneur du Ministre accrédité du Japon. Alors que vient faire l'Occident dans cette comédie?

Dans l'autre hémisphère, la Ligue, comme on appelle là-bas la S. D. N., apparaît, non pas comme une Société Universelle, mais comme une émanation de l'Occident. Appartenir à la Ligue, ce n'est pas être membre d'une Société Universelle, mais c'est demander à l'Occident d'intervenir contre une race concurrente. Genève est alors un Monte-Carlo qui donne les cartes et les deux joueurs essayent d'arracher des atouts. Si les cartes sont bonnes, on part en guerre; si elles sont mauvaises, on crie à l'oppression. Car l'Occident est une entité qui a des concessions, des soldats, une marine, des victoires à son actif. L'Occident est en outre un maître d'école et un banquier puissant. Voilà des conditions psychologiques qui n'ont pas été prises en considération lorsque nos covenants et pactes ont été rédigés au lendemain de la Grande Guerre en tenant compte des drames qui venaient de déchirer l'Europe. Que viennent alors faire nos pactes en Extrême-Orient?

C'est au Japon et en Chine enfin, qu'il faut observer les relations de l'Asie et de l'Europe; c'est là que sont les phénomènes profonds et cependant la S. D. N. s'obstine à tenir l'incident Mandchourien pour l'essentiel. Par une résolution du 10 décembre 1931, le Conseil de la Ligue décide d'envoyer sur place une Commission. Celle-ci présidée par lord Lytton établit

un dictionnaire de huit chapitres dont la plupart, six exactement, sont consacrés à la Mandchourie. Le monde, dans son désir de paix, attendait un document vivant, des témoignages sur les évolutions et révolutions de l'Asie. Il a reçu un rapport de juge d'instruction. C'est ainsi que l'explosion qui eut lieu sur la voie ferrée de Moukden, dans la nuit du 18 au 19 septembre, est étudiée selon les procédures qui rappellent l'affaire de Landru à Gambais. Je suis venu à Moukden quelques semaines après la Commission et j'ai constaté que tous les témoignages également de « bonne foi » pouvaient être fabriqués ou recueillis. L'explosion a-t-elle été voulue par des Chinois? A-t-elle été préparée par des Japonais et alors réalisée par des Chinois? On se perdra toujours en conjectures. Il faut cependant avoir été dans des bleds d'Asie et d'Afrique pour savoir que, dès qu'il y a tension politique, les incidents s'additionnent et que finalement les fusils partent tout seuls. Les responsabilités immédiates sont alors difficiles à déterminer. Les enquêteurs ont ensuite étudié heure par heure les péripéties de cette nuit célèbre au cours de laquelle le Japon occupait Moukden, son arsenal, son quartier général, ses casernes. Mais ces mots : arsenal, caserne, etc., sont occidentaux, supposent une armée, un chef, un ordre, alors que la Chine interdit ces précisions. L'État-Major japonais est au contraire précis et c'est là sans doute ce qui condamne l'hypothèse de la préméditation. Dans tous les pays du monde, des États-Majors élevés selon les procédures classiques des écoles de guerre ne déclenchent une attaque de cette envergure qu'au petit jour pour bénéficier de l'effet de surprise. Or ici, vers dix heures du soir, un lieutenant a dit à son capitaine : « Comme je suis attaqué, je charge. » Un capitaine a rendu compte à son commandant : « Je suis attaqué, pour mieux me défendre, je prends l'offensive. » Le commandant arrive sur les lieux et envoie son bataillon à l'assaut. Le colonel alerté décide un mouvement combiné. Les camarades prévenus aussitôt, tout le long du chemin de fer sud-mandchourien, marchent au canon. Les nerfs tendus par dix années d'atermoiements, ils sentent que l'heure est venue. Le général en chef quitte aussitôt Port-Arthur et, confiant dans le résultat, part s'installer à Moukden. Voilà le fait. Il s'est produit dans une cer-

taine atmosphère. Le Japonais patient comme un insecte avait agrandi un chemin de fer. Auprès de la voie ferrée, il avait élevé des villes. Dans les villes, il avait fait de l'urbanisme. Ici, il a mis en exploitation des houillères; là, il a aligné des hauts fourneaux. Ailleurs, il a construit un port gigantesque. Et c'est cet ordre qui a été compromis par un banditisme que ni l'Amérique ni l'Angleterre n'ont jamais toléré sur leurs frontières. Dans la prochaine livraison de la *Revue de Paris*, le témoin qui m'a suivi de quelques jours dira ce qu'il pense, lui aussi, de ce qu'il a vu sur place[1]. Sans anticiper sur son jugement des hommes et des choses, je tiens donc à dire que le fait Mandchourien, dans le conflit Sino-Japonais, est localisé. Jamais les incidents ne se seraient aggravés à ce point si la S. D. N. n'était pas intervenue. L'Occident a compliqué les choses à ce point que les différends locaux ont dégénéré en guerre. En laissant tout simplement face à face les diplomaties chinoises et japonaises, l'Occident aurait assisté à la stabilisation de la situation et à l'un de ces compromis dont l'Extrême-Orient a le secret.

Les erreurs de la S. D. N. concernant la Chine et le Japon ont entraîné une guerre. Nous devons les étudier pour en éviter le retour et reconnaître qu'une modification des méthodes et des procédures de Genève est nécessaire. Pourquoi le Japon a-t-il négligé l'arrêt de la S. D. N. et s'est-il retiré de la Ligue? Quels sont exactement les rapports de la Chine et de l'Occident représenté par la S. D. N.? Telles sont les deux questions qui se posent en Extrême-Orient à tout observateur.

LES MASSES JAPONAISES

L'Occident a vite fait de définir le Japon une dictature et de stigmatiser la néfaste influence de la caste militaire. Il faut faire justice de ces vues sommaires dues souvent à des Européens qui colportent en Extrême-Orient leur sectarisme politique et révéler au contraire le caractère populaire des événements récents. Tout contribue à donner au Japon une impression de masse. Masse d'enfants dans la rue. Masse

1. On lira dans la prochaine livraison : *En Mandchourie*, par le Dr L. H. Grondijs. (N. D. L. R.)

de collégiens dans le vieux pays où on est toujours précédé ou suivi par des milliers de petits potaches en casquette et de demoiselles en blouse blanche qui visitent Nara et Nikko avec respect. Masse industrielle à Osaka. Masse de pèlerins. Auprès de Tokio, lors des premiers chrysanthèmes, j'ai été une nuit à l'un des pèlerinages les plus fameux : Omori-Nichren. Le temple est perché sur une colline qui, dès dix heures du soir semble enflammée. Une ruelle y accède, encombrée de boutiques où se vendent des objets de piété ou des tambourins. Les familles et les corporations défilent par groupe de vingt à trente dames et messieurs, serrés auprès d'un reposoir que portent des forts de la halle. L'autel en vermillon est orné de fanfreluches aux couleurs nationales. De jeunes gars, le front ceint d'une bandelette d'or, frappent en cadence leurs tambourins sur une mesure à cinq temps. Cette foule ardente est canalisée par un cordon d'agents debout sur des baquets. Pour la dernière fois en Asie — car ensuite je verrai les foules de Canton ou celles de Bénarès — je rencontre une humanité propre. Rien de sordide. Ce n'est pas une pègre comme aux Indes, mais une masse correcte qui s'amuse sans se bousculer et en orchestrant un invraisemblable tintamarre. Au pied des degrés du temple, je suis le seul blanc. Personne ne m'insulte, ne me regarde de travers ou ne crache sur mon passage. Je suis ce flot qui hurle en grimpant les escaliers, je vois au-dessus des têtes les autels qui montent et ceux qui descendent. A droite et à gauche des pèlerins de blanc vêtus, coiffés d'un parasol d'argent, récitent des litanies mais ne mendient pas. Il n'y a plus de policiers. Le flot montant et le flot descendant se respectent. Je n'ai jamais vu dans une masse pareil ordre spontané.

Après avoir recueilli ces premières observations, j'ai cherché le dictateur. Ni le général Araki, ni les Officiers de l'État-Major, ni les Membres du Conseil Privé, ne m'ont laissé la forte impression que j'ai éprouvée dès que je me suis trouvé en contact avec les masses japonaises. Ce peuple a ses propres réflexes et sait ce qu'il veut. Pourquoi a-t-il voulu, par le retrait de la S. D. N., se dégager de l'Occident?

Je ne puis répondre à cette question qu'en étudiant le drame économique et financier japonais. Je vais ici résumer

mes conversations. Mon enquête a été faite dans l'automne 1932, alors que le Japon était dans la situation commerciale et monétaire la plus difficile. Beaucoup d'observateurs se demandaient s'il n'était pas « surfait », s'il n'était pas à la veille d'une faillite retentissante.

LE JAPON EST-IL SURFAIT?

Dès mon arrivée, je suis littéralement bombardé d'arguments pessimistes. Le commerce extérieur, d'abord, me laisse-t-on constater, en est revenu aux chiffres de 1916. Après la guerre russo-japonaise, ce commerce était passé de 500 à 850 millions de yens. Pendant la Grande Guerre, il s'était élevé à 4 milliards. La balance était alors favorable, et évoluait de 200 à 500 millions. Mais, depuis lors, les importations l'ont toujours emporté sur les exportations et, depuis 1929, les échanges ont diminué de 50 p. 100. Je note plus simplement que c'est là la proportion de tous les grands pays du monde.

Le budget et son équilibre sont aussi l'objet de bien des conversations. On leur consacre de copieux articles. Trois fois la semaine, des Ministres donnent des interviews, — trop d'interviews, — sur les dépenses qui sont désormais nécessaires pour l'armée et pour la marine. Les esprits raisonnables s'inquiètent de ces charges nouvelles dont les évaluations varient, du reste, de jour en jour. J'assiste aussi, au ministère des Finances, à de nombreuses discussions sur la possibilité d'établir des impôts nouveaux. On reconnaît que la fiscalité est tendue au maximum, et que des taxes supplémentaires n'auraient qu'un rendement insuffisant. La Direction du mouvement de fonds m'informe des problèmes de change. A la fin de 1931, les obligations en or, à l'étranger, s'élevaient à 2 milliards 230 millions de yens, sur lesquels 1 500 millions étaient dus par le Gouvernement. Avec la baisse du change, la charge actuelle n'a fait que s'aggraver. Cependant comme il n'y a pas de remboursement important à faire avant 1936, les arrérages n'atteignent pas actuellement des proportions catastrophiques.

Le point d'interrogation le plus important est celui du financement des importations, du paiement en dollars du

coton américain indispensable à l'activité industrielle du Japon. On m'a laissé entendre que les grandes banques avaient pris leurs précautions et s'étaient assuré des couvertures de change. La situation monétaire de l'Amérique et la dévaluation du dollar modifieront du reste le problème dans un sens favorable.

Dans le courant de septembre, chacun venait me trouver pour me dire : « Vous savez, nous ne sommes pas tous d'accord sur le problème de la Mandchourie. Était-ce utile de s'engager dans cette grande guerre? Ne valait-il pas mieux poursuivre lentement notre pénétration économique en Chine? N'avons-nous pas tort de devenir des continentaux? Comment allons-nous résoudre les problèmes économiques qui se présenteront et qui vont, en raison des faibles salaires de l'Asie intérieure, diviser les intérêts de la Mandchourie et ceux du Japon. Nous ferions mieux, concluait-on, d'assurer simplement l'équilibre de notre budget au cours de cette grave crise universelle. » Et mes interlocuteurs, en soupirant, me signalaient le flot grossissant des Bons du Trésor : 600 millions de yens, depuis le début de l'exercice. Près de 900 millions de yens sont depuis lors prévus pour l'exercice 1933-1934.

« Connaissez-vous M. Poincaré ? — me demandait-on. — Alors, parlez-nous de lui. Comment a-t-il pu redresser les finances françaises en 1926 ? » Et devant l'élite des banquiers et des économistes de Tokyo, je donne une conférence sur sa politique. En rentrant chez moi, je trouve tout un courrier. On me donne raison. « Il faut équilibrer le budget; il faut faire des économies », m'écrit-on.

Si l'on se contentait alors de ces faits, on pourrait penser que le Japon se trouve pris dans un véritable engrenage, et qu'il est à la veille d'une faillite. Mais à consulter l'ouvrage de mon collègue Andréadès sur les finances japonaises, on remarquerait que l'histoire financière du Japon est faite de virtuosité, que les dépenses publiques ont toujours excédé les facultés contributives du pays, et que les budgets annexes s'enchevêtrent. Le Japon a résolu d'année en année des équations toujours plus difficiles grâce à sa ténacité.

Sur ces entrefaites, le rapport Lytton paraît. Je sens alors dans Tokio un grand silence. Tous ceux qui me confiaient leurs

hésitations semblent désormais éviter l'entretien, et j'entends seulement dire : « L'Occident veut nous humilier et nous oblige à la guerre. »

Les dés sont jetés, le Japon va devenir plus asiatique, parce que l'attitude de l'Occident coïncide avec ce qu'il convient d'appeler le drame de l'imitation et les faillites occidentales.

L'IMITATION DE L'OCCIDENT

Le véritable drame n'est pas en effet celui qu'évoquent les étrangers de Tokio, mais bien plutôt celui de l'imitation. En trois bonds, avec trois guerres, une industrie comparable à celle des États-Unis, est née sur les rives du Pacifique.

Par le machinisme, le Japon espérait devenir l'égal des grands Occidentaux. Une industrie gigantesque est née, et l'imitation de l'Amérique a été d'autant plus accentuée qu'un courant commercial se dessinait d'une rive à l'autre du Pacifique, plutôt que vers l'Europe. Osaka avait besoin de coton. Le quart des importations viennent des États-Unis qui absorbent, à leur tour, 40 p. 100 des exportations japonaises. Un grand courant d'échanges se dessine ainsi tout naturellement entre Yokohama et San-Francisco : d'un côté, les matières premières, de l'autre les produits fabriqués à bon marché. La situation eût été catastrophique si le tremblement de terre de 1923 n'avait, toutefois, freiné ces intempérances de la surproduction.

Les exagérations industrielles à l'occidentale ont alors hypothéqué, c'est vraiment le mot, l'agriculture. Les dirigeants du Japon ont, avant tout, et pour des raisons de prestige, songé à l'industrie, si bien que le poids de la fiscalité pèse encore surtout sur la terre. C'est en étudiant ce déséquilibre entre l'usine et la campagne qu'on peut se demander si le Japon n'est pas réellement dans une situation difficile. Je vais consulter le ministère de l'Agriculture, des propriétaires fonciers, des directeurs de groupements agricoles. Depuis la chute des cours du riz, on estime que les trois quarts de la terre sont entre les mains des prêteurs. Cinq boisseaux de riz se vendent 17 yens et leur production revient à 30 yens.

Comme en Amérique, des banques rurales ont fait faillite, du fait des prêts fonciers surévalués. Les émeutes dans les préfectures, la famine n'ont cessé que lorsque le Gouvernement s'est décidé à acheter du riz au dehors et à faciliter les ventes. Les Parlementaires sont naturellement obsédés par cette détresse de l'agriculture, rançon de la surindustrialisation. Ils se sont, à de certaines époques, inquiétés des progrès de la propagande communiste. Ils sollicitent alors un grand emprunt échelonné sur plusieurs années. La presse s'emplit de leurs déclarations. Les doléances de la campagne montent dans les salles de rédaction des villes. 200 millions de yens sont prêtés chaque année aux chômeurs, aux paysans des régions les plus éprouvées. Les finances publiques sont obérées à ces prêts. Le Deposit-Bureau qui recueille les fonds des Caisses d'Épargne avance 200 millions de yens à la Japan Hypotek Bank et accepte 200 millions d'obligations de la Banque Centrale des Sociétés Coopératives. Il finance enfin les préfectures et les associations agricoles victimes de taux d'intérêts trop élevés.

Au drame de l'imitation industrielle s'ajoute celui de l'imitation financière. Depuis 1927, M. Inouyé, ministre des Finances, rêvait de mettre le yen japonais à la parité des monnaies de New-York et de Londres. Il voulait, lui aussi, que le Japon eût une industrie au niveau de celle des grandes puissances, mais il tenait à une monnaie d'or, symbole de victoire économique. Il gagnait à sa doctrine nombre de partisans, en leur disant que cette stabilisation développerait les échanges de coton et de tissus de soie et tout spécialement le commerce entre l'Amérique et le Japon. La double erreur de M. Inouyé a été alors de stabiliser trop haut et trop tard, au moment où la grande crise universelle était commencée, le 1er janvier 1930. Les prix des grands produits agricoles commençaient déjà à baisser. Entre juin 1929 et octobre 1931, le prix du riz est tombé de 34 p. 100; celui de la soie, de 60 p. 100; celui des autres produits, de 50 p. 100. Tandis que les prix baissaient, la stabilisation a été effectuée trop haut. M. Einzig a écrit tout un livre pour démontrer que la France avait stabilisé trop bas, et il dénonce ce qu'il appelle « l'astuce

de M. Poincaré ». D'autres ont stabilisé trop haut. L'Angleterre et le Japon sont de ceux-là.

L'ALERTE DES FAILLITES OCCIDENTALES

Dès que l'Angleterre abandonne l'étalon-or, en septembre 1931, le Japon prend peur. C'est une véritable panique. En quelques jours, 400 millions de yens s'enfuient à l'étranger. M. Inouyé doit se rendre à l'évidence. L'imitation monétaire des grandes puissances a été une erreur. Les faillites économiques américaines, la chute de la livre ont donc distribué des avertissements redoutables — le gouverneur de la Banque du Japon me le souligne. Le Japon a eu, après ces deux alertes de 1929 et de 1931, une véritable « indigestion d'imitation ». Certes, la guerre russo-japonaise, la Grande Guerre ont fixé le destin industriel du Japon, et l'ont élevé au niveau des plus grands fournisseurs du monde, mais après l'armistice, la France, par exemple, s'est contentée d'une politique de mesure, tandis que le Japon, au contraire, a continué à imiter l'Angleterre et les États-Unis. Mais il s'est aperçu, en 1931, que ses idoles s'étaient laissé déboulonner de leurs piédestaux. Il a compris qu'il avait imité et honoré de faux dieux et que, maintenant, il lui fallait suivre sa voie nationale. Le Japon n'abandonne aujourd'hui rien de ses conquêtes industrielles et de ses découvertes. Ses ingénieurs, ses spécialistes tiennent, au contraire, à assurer à leur profit la production de tous les articles que, jadis, ils achetaient à l'Occident, et veulent même fournir désormais, grâce à leur technique, des articles de qualité. Mais le Japon entend revenir à ce qu'il appelle la tradition de ses ancêtres et veut effectuer une fusion entre le passé et le présent. Dans le monde du XXe siècle, il s'est décidé à être lui-même et à se fortifier par ses disciplines nationales. Les vertus historiques de sa féodalité sont pratiquées à nouveau et avec ferveur.

A la lumière de ces faits économiques qui ont agi si vivement sur la vie politique japonaise, on comprend qu'un peuple se soit résolu à devenir plus asiatique et à négliger alors les arrêts de l'Occident, et par voie de conséquence de la S. D. N. La révolution japonaise de 1931 est aussi importante que celle

de 1868; il est possible qu'elle conduise à une véritable Renaissance.

LE LAISSER-FAIRE MONÉTAIRE

Après l'abandon de l'étalon-or les économistes japonais ont d'abord songé à l'inflation. J'interroge la Banque du Japon, les Banques privées, le ministère des Finances. Chacun pensait trouver une solution dans la politique dite d'argent facile. Mais l'inflation n'est ici aisée qu'en période de prospérité, alors que le commerce extérieur et intérieur exige un nombre croissant de billets. Le législateur décide d'élargir le pouvoir d'émission de 120 millions à 1 milliard de yens, de réduire la taxe sur la circulation de 5 à 3 p. 100. Mais comme les besoins diminuent, que personne ne veut vendre car personne ne peut acheter, les billets rentrent à la banque d'émission. Les deux partis politiques, tour à tour, ont mis en tête de leur programme, l'inflation fiduciaire. Les faits les obligent à chercher d'autres remèdes.

« Le Japon en vient alors, me dit le Ministre des Finances, au laisser-faire monétaire. » Or, ce laisser-faire est une ruse utile, car le Japon vit dans un climat très particulier : celui de l'argent-métal en baisse. La Chine, les îles du Pacifique sont, de temps immémorial, des pays à circulation d'argent. Shanghaï est le grand centre commercial de l'Extrême-Orient où le métal blanc s'achète et se vend. Toutes les transactions s'effectuent sur la base de l'argent ou plutôt des argents, car il existe quelque quarante unités monétaires différentes. Le Japon a voulu s'adapter au milieu. Jadis, il tenait à être dans le Pacifique un morceau d'Occident. Mais les événements lui ont imposé un retour à l'asiatisme. C'est dans cette atmosphère d'asiatisme qu'il doit trouver, désormais, sa voie monétaire, et cela d'autant plus que la Chine représente le quart de ses exportations et importations. Quoi qu'il arrive, c'est un de ses meilleurs clients et fournisseurs.

Le Japon s'est d'abord adressé à l'Europe, comme me le rappelle le Ministre du Commerce, pour lui demander de faire cesser le boycottage chinois qui entrave ses échanges. Genève a reçu à ce sujet rapports sur rapports. L'Europe n'ayant

pas su imposer à la Chine la cessation du boycottage, le Japon s'est trouvé dans l'obligation de laisser sa monnaie diminuer de valeur de jour en jour, pour pouvoir tourner l'obstacle chinois. Et comme l'Occident, malgré sa suffisance, n'a pas eu assez d'autorité pour imposer à l'Extrême-Orient le maintien des relations économiques normales, le produit japonais monte aux Indes, traverse l'Asie, franchit le canal de Suez où il grossit le flot du courant sud-nord, s'installe en Égypte, envahit les pays de la Méditerranée, gagne la France dans des conditions de bon marché et de qualité qui sont un sérieux avertissement. Tout cet afflux nous eût été évité si nous avions su interdire à la Chine le boycottage des produits japonais.

On peut se demander si, dans de pareilles conditions, il n'y a pas perte de substance. Le Japon, en travaillant à si bon compte, ne mange-t-il pas son capital? Entre 1924 et 1928, la France perdait sa substance, car elle vivait dans un monde où régnaient la livre et le dollar, et qu'elle travaillait à perte; tandis que le Japon vit dans un milieu d'argent métal en défaillance, et s'est, au contraire, adapté par un laisser-faire monétaire aux conditions normales de son milieu. La baisse du yen transforme, pour un temps, les problèmes économiques et financiers qui se posaient au Japon. Quand les usines travaillent, les impôts peuvent rendre; la matière imposable ne se volatilise pas, et le problème budgétaire s'aggrave moins. Quand les grands centres industriels sont en activité, il n'y a pas de chômage, pas de raison de difficultés sociales, et le communisme manque alors d'arguments et de tremplin.

A la Fédération économique, à la Chambre de Commerce de Tokio, on m'a affirmé que la politique commerciale serait dictée désormais par la nécessité de trouver des débouchés dans l'Océan Pacifique et en Asie. Le milliard de consommateurs des Indes, de la Chine, des Indes Néerlandaises, de l'Australie, des Iles du Pacifique, est recherché par les dirigeants de l'économie japonaise. Le commerce s'était, autrefois, basé sur deux axes : Tokio-New-York, et Tokio-Londres. C'était une grande ligne de longitude, de pensées et de trafics. Aujourd'hui les vues ont changé, car le Japon est devenu plus asiatique et se spécialise dans l'exploitation des marchés du Pacifique.

Alerté par les faillites anglaises et américaines, le Japon a donc pris conscience de l'exagération de ses imitations occidentales. Ses méfiances économiques et financières se sont transposées sur le plan politique. L'Occident s'était à notre insu discrédité en Extrême-Orient par ses échecs industriels et monétaires. Quand survient l'incident mandchourien, le Japon n'est plus disposé à écouter un juge qui a commis de telles erreurs.

Si la S. D. N. avait étudié cette évolution psychologique de l'Asie, elle aurait modifié son attitude. Froissé par des ignorances qui semblaient voulues, le Japon a alors tenu le rapport Lytton pour un document européen insuffisant et négligeable. Conscient de son rôle en Asie, il a poursuivi sa mission. La S. D. N. s'est entêtée, a compromis son prestige, les pactes et l'idée même de la paix. Après avoir attendu pendant seize mois une compréhension de l'Europe, le Japon a finalement réglé seul et à sa guise les événements d'Extrême-Orient.

LA CHINE ET LA S. D. N.

Pour apercevoir les rapports de la Chine et de la S. D. N. il faudrait d'abord rappeler que la Chine attend, sans la souhaiter, sa définition. Elle est aujourd'hui encore une entité géographique sans frontières, et sans contours. Des dizaines de provinces et des milliers de villages indépendants sont juxtaposés sur une immensité. Deux millions d'hommes armés y vivent au détriment des cultivateurs et des bourgeois. Pendant une surprenante anarchie de vingt années, cette Asie de l'est s'est désarticulée et dans chacun de ses morceaux on vit au ralenti en restreignant les échanges aux horizons d'un simple canton. Parfois le nord, souvent le sud, de temps à autre le Yang-Tsé, révèlent des tendances à la cohésion au gré des condottieri. Selon les vicissitudes de la politique intérieure, Nankin signale ses intentions administratives aux régions voisines. Ici encore, nos mots latins et logiques ne peuvent saisir des situations politiques dont le caractère comme l'attrait résident dans leur insaisissabilité.

Dans cette Asie de l'est, il est des hommes spécialisés dans

la guerre intérieure, dans les spéculations provinciales; il en est d'autres qui se sont familiarisés de longue date avec le commerce des étrangers. Ceux-là déploient un talent admirable. Selon qu'ils sont nés ou ont été élevés dans telle ou telle concession, ils connaissent à merveille la psychologie de tel ou tel pays. Ce sont des diplomates de premier ordre. Certains se sont aussi fait une spécialité de la S. D. N.

De leur côté, les fonctionnaires permanents de Genève ont regardé la Chine comme le plus obéissant de leurs enfants. Ailleurs les Gouvernements faisaient des objections, quand il leur fallait appliquer des règlements internationaux qui leur semblaient impossibles à adopter. Mais ici, la S. D. N. avait affaire aux Chinois qui sont les êtres les plus subtils et les plus séduisants, les plus souples et les plus philosophes. Nul peuple plus que le peuple chinois dans son culte du vague et de l'indécis ne pouvait aussi bien se satisfaire du flottant des résolutions et recommandations genevoises. Le voyage en Chine était enfin pour les fonctionnaires permanents une vacance fameuse. Ils étaient choyés dès l'arrivée et promenés de mirage en mirage. Entre les diplomates de Genève et de Chine, il s'est ainsi conclu tacitement un charmant pacte d'amitié si bien que, dès l'incident de Moukden, le parti des bureaux de Genève était pris, la S. D. N. défendait son enfant préféré et les Chinois, en défendant leur propre situation, engageaient la Ligue dans la plus fâcheuse des aventures.

Comment, au reste, résister au charme de la diplomatie chinoise? J'évoquerai toujours volontiers l'audience que m'a accordé M. T. V. Soong, le membre le plus influent de la dynastie des Soong, ministre des Finances de Nankin, ses trois sœurs sont des femmes de tout premier plan : madame Sun Yat Sen, femme du fondateur et prophète de la République; madame Kung et madame Chang Kai Chek, femme du plus illustre généralissime.

Il a ainsi l'heureuse fortune d'être par alliance dans la tradition de Sun Yat Sen, d'inspirer confiance à Shanghaï et d'apporter ainsi un appui appréciable au général, son beau-frère. Les banquiers l'apprécient, puisque ce sont les troupes de Chang Kai Chek qui les défendent. Au carrefour de l'armée, de la politique et de la finance, M. T. V. Soong est le person-

nage le plus curieux de la Chine. Il appartient à la génération de quarante ans. Élevé à l'américaine, il a retenu des États-Unis le goût du risque et met son sport préféré, l'action, au service de la politique.

Sa conversation est la plus habile des plaidoiries.

Parle-t-on du crédit de la Chine, il souligne la tenue des valeurs nationales sur les marchés étrangers. Il faudrait lui répondre aussi aimablement, que cette tenue tient aux garanties qu'assurent les gouvernements étrangers. S'inquiète-t-on de l'insécurité de son pays, il signale les paiements qui sont régulièrement effectués; et pour faire jaillir une image favorable, il rappelle, souriant, que la liste s'allonge des débiteurs défaillants, même parmi les grands pays. Il est vrai que les annuités qui sont régulièrement versées par la Chine aux prêteurs le sont grâce à des droits de douane perçus par une administration dans laquelle les Européens jouent encore un rôle.

Reproche-t-on à son parti de n'avoir pas de respect budgétaire, il vous produit aussitôt des rapports annuels qui sont des modèles de rédaction.

Il excelle aussi à faire vivre l'avenir, au point de lui donner figure de réalité. C'est alors qu'il vous soumet les différents plans de reconstruction économique, ceux qui sont publiés, ceux qui sont discutés de comité en comité, selon des phases de lente amplitude prévues avec prudence. Il marque qu'il est décidé à faire appel aux compétences étrangères, aux experts techniques et à donner aux capitaux qui s'investiraient les garanties et le contrôle qui seraient estimés indispensables pour la sécurité des entreprises. Et quand je lui demande si ce sont là ses idées personnelles ou celles de son parti, il me répond, sans hésitation, qu'en tenant ce langage, il est l'interprète du Kuomintang[1], et que les idées de reconstruction économique font des progrès dans l'esprit de ses militants.

De ces considérations, il est aisé de dégager des rapports documentés et qui font bonne figure dans les réunions internationales. Mais en étudiant, de sang-froid, la situation économique, on constate que ceux qui veulent une coopération avec la Chine recherchent, avant toute chose, le noyau

1. On sait que le Kuomintang est le parti du gouvernement de Nankin.

d'hommes qui s'emploiera à mettre en œuvre la coopération économique de deux, trois ou quatre provinces. Mis en présence d'une nébuleuse qui se désagrège sans cesse, ils voudraient provoquer la possibilité d'une agrégation. Car la Chine financière ressemble à un pays dont les différents centres bancaires seraient assiégés. Avant d'avoir débloqué ces places, il ne peut être question de hâter par une procédure exclusivement technique la circulation des richesses. Comment en serait-il autrement quand on songe aux difficultés de transport dans des pays qui n'ont, le plus souvent, ni voies ferrées, ni routes entretenues, ni voies d'eau sûres? L'argent métal ne peut davantage circuler à l'intérieur de la Chine et se trouve, en raison de l'insécurité, enfoui dans des cachettes ou dans les caves des ports à traité. Enfin ajoutez à cela les inondations et leurs ravages, les sécheresses, la famine. Il en résulte des écarts de prix dus aux disettes qui surviennent à quelques heures de distance des régions où le stockage est en abondance. Le tout tient aux querelles intérieures et aux batailles que se livrent les condottieri.

Les ports à traité sont alors le seul îlot de sécurité et la seule garantie de la richesse latente de la Chine. Shanghaï, entre autres, est demeurée la véritable armature de l'Asie de l'Est.

Si les relations amicales de la S. D. N. et de la diplomatie de Nankin ont ainsi déterminé un véritable mirage chinois et faussé les rapports de l'Europe et de l'Extrême-Orient, c'est sur place qu'on recueille des témoignages importants qui révèlent le véritable aspect des choses. Il n'est pas une personnalité consultée en Chine qui ne m'ait dit : « Voyez-vous, cette coopération économique avec la Chine, nous la souhaitons tous. Malheureusement les œuvres de création et de construction sont encore impossibles. Ce n'est que lorsqu'il s'agit de marchands d'armes et d'achats d'armes que les dollars sortent de leur cachette. »

Il n'est pas une personnalité consultée en Chine qui ne m'ait dit aussi : « Vous le sentez, si nous pouvons causer aussi tranquillement, c'est que la xénophobie a quelque peu cessé. La vie dans les concessions est seulement devenue tolérable depuis le coup de poing japonais de mars dernier. Personne n'osera

vous l'avouer par écrit, mais le gendarme japonais nous a sauvés. » Le Japonais, me signifiait-on, fut ainsi en 1931 le gendarme qui a assuré la sécurité des biens, des personnes et des transactions. Je constatais enfin que, depuis le conflit Sino-Japonais, le problème communiste passait en Chine au second plan et que la dynastie de Soong excellait, devant la menace nippone, à développer une propagande en faveur de l'unité.

LES PARTIALITÉS ANGLO-SAXONNES

Les rapports de l'Occident et de l'Extrême-Orient ont été, en outre, faussés par les partialités britanniques et américaines. L'Angleterre a 30 milliards de francs en sommeil en Chine. Malgré la dévaluation de la livre sterling, son commerce diminue d'année en année et le dernier rapport de la mission anglaise est à ce sujet d'une redoutable sincérité.

Elle a perdu la « face » depuis le boycottage de 1927 et tremble de voir à nouveau ses marchandises consignées sur les quais et dans les cales des navires. Hong-Kong laisse ainsi une profonde impression d'inquiétude.

Le cas de l'Amérique est plus frappant encore. Les États-Unis, en grandissant, ont rêvé de se tailler, l'Europe leur étant fermée, une annexe de l'autre côté du Pacifique. Si le premier *Far-West*, était aux temps héroïques, entre Chicago et le Grand-Cañon, le deuxième s'appellerait le *Far-East* et serait en Chine. Une gigantesque expansion économique a été ordonnée depuis dix ans, largement stipendiée, façonnée par une presse audacieuse, soutenue par des banques et de solides comptoirs. Ici, l'Amérique peut raisonner par grandes masses économiques. Quatre cents millions de consommateurs attendent les produits de Ford et de sa métallurgie, payables à crédit et en dollars désormais dévalués.

C'est à Canton qu'on aperçoit le mieux l'emprise et les desseins de l'Amérique. En apparence, Canton est entièrement chinoise; à Shanghaï, à Pékin, les hommes portent veston, feutre et lunettes; ici, ils affectent de demeurer fidèles à la robe; les dames sont drapées d'une gaine bleu marine, la couleur nationale, mais ce nationalisme est-il hostile à toutes

influences étrangères? Hier il y eut l'emprise russe et aujourd'hui ... il y a l'influence américaine.

On a taillé dans le vif pour dessiner des rues perpendiculaires et les amis de la vieille Chine ne retrouvent plus le Canton couleur locale et si médiéval qu'ils célébraient jadis. Les architectes qui ont donné ces coups de ciseau ont été élevés à l'américaine; les propriétaires d'immeubles ont à comprendre que ces destructions gratuites leur vaudront par la suite un profit. Les façades américaines s'élèvent alors sur des rues asphaltées à l'américaine où déambulent non sans nonchalance des étudiants pénétrés d'américanisme. L'impression qui se dégage n'est donc pas celle d'une Chine psychologiquement indépendante, mais d'une Chine subissant encore une emprise américaine — qui fut particulièrement marquée jusqu'en 1929. On a tout voulu américaniser. Sous l'Empire, on visitait les bas-fonds de Canton; aujourd'hui, les gens qui veulent faire la tournée des grands-ducs doivent aller au sommet des gratte-ciel pour y trouver des Luna-Park, des théâtres, des toboggans, qui dominent la Rivière des Perles.

Une visite nécessaire est celle de l'Université Sun Yat Sen. C'est le temple du bleu et du blanc; les immeubles s'alignent tout peinturlurés selon la même ordonnance. Étudiants et étudiantes semblent se promener indéfiniment sous les préaux et dans les jardins; vifs, intelligents, ils vous dévisagent. Au premier étage, dans un parloir, je vois le recteur. C'est un homme parfaitement chinois d'apparence; sa culture est étendue, il a beaucoup voyagé; il a séjourné en France et il adore discuter les problèmes d'éducation. Il me confie qu'il songe à supprimer les vacances; le travail serait ainsi plus continu, mais il se poserait un problème financier, celui du paiement des professeurs. Je m'incline devant tant d'audace. Je suis devant un réformateur et notre conversation devient vive et bondit de sujet en sujet. Je cherche à l'interroger sur ce qui caractérise son Université, les facultés rivales et sur les méthodes qu'il a cru devoir employer. Je voudrais savoir ce qui est véritablement chinois dans son enseignement. Je le demande.

La réponse me déconcerte un peu. « Je suis, me dit-il, un grand admirateur des universités américaines et ce sont les

méthodes américaines que j'emploie, car l'expérience prouve que... etc... »

L'Université Sun Yat Sen ne m'a pas appris ce que j'attendais ou plutôt elle m'a révélé ce que je ne savais pas. Je vais le lendemain saluer les présidentes des principales associations de femmes. Je trouve qu'il n'est rien de plus intéressant que de causer dans tout l'Extrême-Orient avec celles qui sont à la tête des mouvements. Au Japon, ce sont les sportives qui m'ont donné le plus d'indications sur l'évolution de leur pays. A Shanghaï les intellectuelles et les femmes de banquiers ont une ténacité que leurs époux n'ont pas. Elles veulent avec une patience qui leur permet d'attendre des nuits et des heures avant de saisir leur chance.

Ici, je suis en présence de femmes politiques; le parti Kuomintang a des militantes qui sont des êtres de premier ordre. Le féminisme ne se perd pas en vains discours sur le rôle de la femme, mais a des buts précis, immédiats, qui répondent à une situation politique donnée. Dans un bureau, à côté d'une salle de conférences, je vois une présidente jeune, astucieuse, une ancienne élève. elle aussi, des universités américaines; c'est aux États-Unis qu'elle a trouvé les matières nécessaires à sa propagande. Quand je lui demande de quoi elle parle aux femmes qu'elle va voir, elle me montre tout un échantillonnage de tissus fabriqués en Chine et je comprends que sa propagande a pour but de faire acheter des articles chinois. Tout ceci me paraît ordonné en parfaite liaison avec les industriels et les commerçants de la ville. Je m'inquiète aussi des visites qu'elle fait à domicile. Sur une carte, sont inscrites toutes les industries de la ville, les quartiers ouvriers et les principaux faubourgs sur lesquels s'exerce l'action de cette association de femmes.

A ma question : « Quand vous entrez dans les maisons, que demandez-vous aux travailleurs? » elle répond : « De l'argent, des souscriptions pour la guerre contre le Japon. » Je comprends que ces dames visiteuses ne seraient pas reçues par les ouvriers et leurs familles, si elles n'avaient pas un but direct national. Ce sont donc de merveilleux agents de propagande; elles ont en ce moment fort à faire, puisque le gouvernement de Canton veut prouver à Nankin qu'il existe toujours. Le

printemps dernier, la XIXe armée cantonaise a de même été envoyée en face de Shanghaï pour démontrer à la Chine du centre qu'elle était trop inerte.

L'une des directrices m'accompagne dans un faubourg où je vais visiter une école professionnelle. Tous les contrastes se sont réunis comme pour me satisfaire. Une rue qui est un cloaque au milieu de laquelle des ouvriers creusent un fossé, tandis que d'autres posent des conduites d'eau; un vieux temple qui demeure là comme un témoin du passé, des câbles et des fils électriques, un soldat baïonnette au canon, et une école dans un rez-de-chaussée où de petites filles s'exercent à taper à la machine ou à fabriquer des tissus. Ici, d'un seul regard, on perçoit toute la diversité de la Chine d'aujourd'hui.

Et je retrouve sur les murs des cartes, des graphiques, comme dans les universités de Michigan ou de Jersey; ces enfants entrent dans la vie avec une obsession de statistiques.

Je suis peut-être dans la Chine du sud qui se dit intégrale, mais vraiment l'Amérique est passée par là, et à chaque pas je rencontre son empreinte. Dans mes conversations avec les chefs de service, je comprends tout le rôle que joueraient les conseillers anglo-saxons en préparant les projets destinés demain à développer les débouchés de l'industrie américaine. En revenant à mon hôtel je lis les derniers télégrammes de Genève : « Les États-Unis estiment que le respect du pacte Briand-Kellogg... », et les hurlements des coolies et des sampanières font à l'horizon image de la colère de l'Asie. On lit « Pacte Briand-Kellogg » dans le texte, et c'est en réalité la supériorité navale des traités de Washington qu'il faut comprendre. L'Amérique de 1932 ne peut avoir que la politique extérieure de sa détresse économique; il lui faut stabiliser la situation maritime actuelle, amener les puissances du Pacifique à s'interdire tout programme de construction et donc chercher le moyen d'encercler son véritable concurrent, le Japonais. Cette peur du Jaune devient chez ce grand peuple une puérilité et une obsession.

Je vais, ensuite, dans l'ancien lycée français, consulter M. Chou, commissaire aux affaires étrangères pour les provinces du Sud. Impulsif, persuasif, il me fait une véritable conférence. Il ne me cache pas qu'au cours des réunions qui

se tiendront à Nankin au Comité central exécutif et au Comité central de contrôle, à partir du 15 décembre, ses amis insisteront vivement pour que ce soit le parti de la guerre qui l'emporte. « Comme les puissances ont des capitaux considérables investis en Chine et qu'elles en ont peu au Japon, elles devront prendre parti pour nous, me dit-il. Nous allons donc les forcer à prendre une décision qui ne pourra être qu'en notre faveur. Nous avons une arme diplomatique et nous tenons à nous en servir. »

En Mandchourie, j'avais constaté en octobre 1932 que la zone de rébellion s'étendait depuis la publication du rapport Lytton. Les généraux et leurs troupes fuyaient l'allégeance mandchoue et se soulevaient dans toute la Mandchourie du Nord depuis qu'ils pensaient compter sur l'appui de l'Europe contre le Japon.

A Pékin, à Tien-Tsin, à Shanghaï, j'avais vu le rapport Lytton exploité par les marchands d'armes qui se promenaient de roitelets en gouverneurs en déclarant : « Signez-moi ce contrat. L'Occident est pour nous. La S. D. N. marche contre le Japon. Maintenant, il n'y a plus à hésiter. Il faut faire la guerre. » — A Canton, les télégrammes arrivaient chaque jour expédiés par des agences genevoises. « Le représentant de tel pays qui hier était encore hésitant a fait, ce matin, une déclaration en faveur de la Chine et contre le Japon. » — Ces dépêches explosives soumirent l'Asie de l'est à un véritable traitement électrique. Le parti de la guerre triomphait à Canton et j'observais une vive réaction contre l'apathie du Nord. Les souscriptions affluaient dans le parti Kuomintang, et dans les banques chinoises. Ravitaillement, équipement, armes, munitions partaient vers le nord, vers le Jehol, et traversaient un pauvre pays épuisé déjà cependant par vingt années de guerre civile. La guerre, encouragée par les conseils de l'Occident, a été le résultat de ces duperies et de ces confusions.

***

Dans ses interventions l'Occident a donc commis erreurs sur erreurs. La S. D. N. n'a pas compris le véritable caractère des récentes évolutions du Japon alerté par les faillites éco-

nomiques et monétaires de l'Angleterre et de l'Amérique et décidé à remplir sa mission en Asie. La S. D. N. a cédé à certains mirages en Chine. Du fait des partialités américaines et anglaises, son arbitrage péchait par la base et son jugement est devenu la risée de l'Asie. Des hommes de bonne foi assemblés dans divers Comités de Genève ont ensuite arrêté des conclusions, mais leurs recommandations ont été interprétées aussitôt dans une Asie passionnée et joueuse comme des déclarations de guerre. Dans une Chine désarticulée, les spéculateurs ont aussitôt flairé des affaires faciles et des profits. Ceux-là ont donc encouru de graves responsabilités qui ont fourvoyé la S. D. N. dans une aventure qui a compromis son prestige et retardé encore la reconstruction économique de la Chine qui doit être le but de tous ceux qui aiment l'Asie.

Le Japon, à la suite du boycottage chinois, a dû chercher d'autres débouchés : il nous inonde d'ores et déjà de ses produits, fabriqués par une main-d'œuvre habituée à d'infimes salaires. La jeune Chine qui avait mis sa confiance dans nos organismes internationaux s'exaspère. L'Asie que nous avons rejetée sur elle-même nous prépare alors des revanches économiques, sociales et morales.

Il est donc grand temps de lancer ce cri d'alarme et de dégager quelques conclusions.

Il est indispensable que la S. D. N. renonce à des interventions fâcheuses dans un hémisphère que l'Occident connaît et comprend mal. Il faut que les procédures et les méthodes de la S. D. N. soient revisées, puisqu'un simple incident tel que celui de Moukden, au lieu d'être localisé, peut entraîner de proche en proche une véritable guerre. Il est nécessaire que des pactes rédigés en tenant compte, au lendemain de la Grande Guerre, des situations européennes, ne soient plus aussi maladroitement compromis. Le bilan de ces erreurs et de ces duperies étant ainsi déposé, il faut interdire à la S. D. N. de nouvelles incohérences.

PIERRE LYAUTEY

L'OFFICIER NOIR[1]

Voilà des années de cela, on voyait plusieurs navires faire à la fois leur chargement à l'Estacade des Docks de Londres. Je parle des environs de 1880, du temps où Londres comptait une foule de beaux voiliers dans ses bassins, quoique moins de belles constructions dans ses rues.

Les navires à l'Estacade avaient belle apparence : ils étaient amarrés l'un derrière l'autre; et le *Saphir*, le troisième en commençant par le bout, était un tout aussi bon navire que les autres, ni plus ni moins. A l'Estacade chacun d'eux avait naturellement, comme tout navire au bassin, son second à bord.

Les policemen de service aux portes les connaissaient tous de vue, sans être pourtant capables de dire immédiatement à quel navire appartenait tel ou tel d'entre eux. En fait, les seconds de tous ces navires amarrés dans les Docks de Londres étaient, comme la majorité des officiers de la marine marchande, des gens solides, travailleurs, résolus, peu romantiques d'allure, qui appartenaient à différentes classes de la société mais chez qui l'empreinte professionnelle effaçait les caractères individuels d'ailleurs peu marqués.

Ceci était vrai d'eux tous, à l'exception toutefois du second du *Saphir*. Les policemen ne pouvaient avoir la moindre hésitation à son sujet. Celui-là avait une marque distinctive.

Ils le reconnaissaient de fort loin dans la rue, et lorsqu'il suivait l'Estacade, le matin, pour se rendre à son navire, les

1. Copyright par Librairie Gallimard, Paris, 1933.

ouvriers des Docks et les débardeurs roulant les balles et les caisses sur leurs diables, se disaient entre eux : « Voilà l'officier noir qui s'amène! »

C'était le nom que lui donnaient ces hommes simples, incapables d'apprécier à sa juste valeur la dignité d'allure de cet homme.

Il va sans dire que M. Bunter, le second du *Saphir*, n'était pas noir. Il n'était pas plus noir que vous et moi, et assurément tout aussi blanc que n'importe quel second dans tout le port de Londres. Il avait cette sorte de teint qui ne se hâle pas facilement; et je savais mieux que personne que le pauvre garçon venait d'être un mois malade juste avant d'embarquer sur le *Saphir*.

Vous comprendrez par là que je connaissais Bunter. Pour sûr que je le connaissais! Et qui plus est, je savais son secret, le secret qui... mais j'y viendrai plus tard. Pour en revenir à l'apparence particulière de Bunter, c'était simplement le préjugé de l'ignorance qui faisait dire au chef-arrimeur, comme je l'entendis un jour : « Je vous parie bien que c'est un étranger! » Un homme peut tout de même bien avoir les cheveux noirs sans qu'on le prenne pour un moricaud. J'ai connu un marin venu de l'ouest de l'Angleterre, maître d'équipage d'un fin voilier, qui vous avait l'air plus espagnol que tous les Espagnols que j'ai jamais vus. Il avait l'air d'un Espagnol descendu d'un cadre.

Des autorités compétentes assurent que cette terre est destinée à devenir, en fin de compte, l'héritage des gens à cheveux noirs et aux yeux bruns. Il semble bien que d'ores et déjà l'humanité en général se compose surtout de gens à cheveux plus ou moins bruns.

Toutefois ce n'est que lorsque vous en rencontrez un, que vous remarquez combien les gens à cheveux noirs, noirs comme de l'ébène, sont rares. Il portait également toute sa barbe (taillée, mais d'une bonne longueur tout de même) et il avait de gros sourcils en broussaille. Ajoutez à cela des yeux gris bleu qui, chez un homme blond, n'auraient rien eu d'extraordinaire, mais qui formaient avec ce sombre entourage un contraste saisissant, et vous comprendrez que Bunter pouvait difficilement passer inaperçu. N'eût été la réserve

générale de ses manières, ses gestes mesurés, on lui eût attribué une nature violemment passionnée.

Il n'était assurément pas tout jeune, mais si l'expression « dans la force de l'âge » a un sens, elle s'appliquait exactement à lui. Il était, en outre, d'assez grande taille et plutôt mince. En l'apercevant du haut de sa dunette infatigablement attentif à sa fonction, le capitaine Ashton du clipper *Elsinore* amarré juste devant le *Saphir*, déclara un jour à un de ses amis : « Johns a déniché quelqu'un pour bourlinguer son navire à sa place. »

Le capitaine Johns, le patron du *Saphir*, qui avait commandé des navires depuis nombre d'années, était bien connu, mais il n'était ni très respecté, ni très aimé.

Parmi ses collègues, on ne s'occupait guère de lui, ou bien on le plaisantait. Le capitaine Ashton, qui était d'un naturel cynique et taquin, ouvrait généralement le feu. Ce fut lui qui se permit la mauvaise plaisanterie d'affirmer un jour, devant d'autres capitaines : « Johns trouve qu'on devrait empoisonner tous les marins au-dessus de quarante ans, à l'exception des capitaines pourvus d'un commandement. » Cela se passait dans un restaurant de la Cité, où plusieurs capitaines bien connus prenaient ensemble leurs repas. Il y avait là le capitaine Ashton, vermeil et jovial, avec son ample gilet blanc, une rose jaune à la boutonnière : le capitaine Bell, vêtu d'un paletot-sac, maigre, blême, ses cheveux gris ramenés derrière les oreilles, et qui, bien que ne portant pas de lunettes, avait l'air d'un étudiant ascétique, d'un homme d'études doux et sédentaire : le capitaine Hals, un vieux loup de mer aux doigts poilus, vêtu de serge bleue et qui portait en arrière de la tête un chapeau rond qui découvrait son front écarlate. Il y avait là aussi un très jeune capitaine, avec une petite moustache blonde et des yeux graves, qui ne disait rien et souriait légèrement de temps à autre.

Le capitaine Johns, stupéfait, leva ce regard perplexe et crédule qui avec un front bas et coupé de rides transversales ne formait pas un ensemble particulièrement intelligent : impression que ne corrigeait en aucune façon la forme légèrement pointue de sa tête chauve.

Tous se mirent à rire; le capitaine Johns finit par esquisser

un sourire aigre et tenta de se défendre. C'était bien facile de plaisanter, mais, de nos jours, où il faut, pour qu'un navire rende, aller de l'avant aussi bien en mer que dans le port, la mer n'est pas faite pour les vieux. Seuls, des jeunes gens ou des hommes dans la force de l'âge pouvaient répondre aux exigences modernes d'une activité précipitée. Il n'y avait qu'à voir ce qui se passait dans les grandes compagnies d'armement : presque toutes se débarrassaient des gens qui montraient les moindres signes d'âge. Quant à lui, en tout cas, il ne voulait pas d'homme âgé à son bord. A dire vrai, le capitaine Johns ne faisait pas en cela montre d'une grande singularité. A cette époque, quantité de marins auxquels on ne pouvait rien reprocher que de commencer à grisonner, usaient les semelles de leur dernière paire de souliers sur les pavés de la Cité à chercher vainement un emploi.

Le capitaine Johns ajouta, avec une sorte d'innocente mauvaise humeur, que de là à vouloir empoisonner les gens, il y avait encore de la marge.

La réponse semblait décisive, mais le capitaine Ashton ne voulut pas démordre de sa plaisanterie.

— Oh! oui. Je suis persuadé que vous le feriez. Vous avez dit exactement « inutiles ». Comment se débarrasser de gens inutiles? Vous avez bon cœur, Johns. Je suis sûr qu'à la réflexion, vous admettriez qu'on les empoisonne sans douleur.

Le capitaine Bell pinça ses lèvres minces et sinueuses.

— Pour en faire des fantômes, — suggéra-t-il laconiquement.

A ce mot de fantôme, le capitaine Johns, intimidé, prit cet air perplexe, sournois et antipathique qui lui était familier.

Le capitaine Ashton cligna de l'œil.

— Oui. Vous auriez peut-être alors une chance de communiquer avec le monde des esprits. Les fantômes des marins doivent sûrement hanter les navires. Il y en aurait sûrement qui viendraient rendre visite à un vieux camarade de bord.

Le capitaine Bell déclara sèchement :

— Ne lui donnez pas de pareils espoirs! C'est vraiment cruel. Il ne verra rien du tout. Vous savez bien, Johns, que personne n'a jamais vu de fantômes.

A cette intolérable provocation, le capitaine Johns sortit de sa réserve. Sans la moindre perplexité, dans un mouvement de crédulité passionnée qui faisait étinceler ses petits yeux ordinairement mornes, il exhiba une quantité d'exemples authentifiés. Il y en avait des livres et des livres. C'était pure ignorance que de nier les apparitions surnaturelles. On en publiait des cas tous les mois dans un journal spécial. Le professeur Cranks voyait journellement des fantômes. Et le professeur Cranks était quelqu'un assurément. Un des hommes de science les plus importants de notre temps. Et il y avait aussi ce journaliste, — comment s'appelait-il donc? — auquel rendait visite un fantôme de jeune fille. Il imprimait dans son journal les choses qu'elle lui disait. Et oser dire après cela qu'il n'y a pas de fantômes!

— On les a même photographiés! Quelle preuve de plus voulez-vous?

Le capitaine Johns était indigné. Les lèvres du capitaine Bell se pincèrent, mais Ashton se mit à protester.

— Je vous en prie! Ne le laissez pas continuer. A propos, Johns, qu'est-ce que c'est que ce pirate chevelu que vous avez maintenant comme second? Personne, dans les Docks, ne semble l'avoir jamais vu.

Le capitaine Johns, calmé par le changement de conversation, répondit simplement que c'était Willie, le marchand de tabac du coin de Fenchurch street, qui le lui avait envoyé.

Willie, sa boutique, et même la maison de Fenchurch street où elle se trouvait, ont maintenant disparu, si je ne me trompe. En ce temps-là, Willie, tout en promenant dans son visage empâté un regard las et distrait, fournissait de tabac la plupart des long-courriers qui partaient du port de Londres. A certaines heures de la journée, sa boutique regorgeait de capitaines : on en voyait d'assis sur des barils, d'affalés le long du comptoir.

Plus d'un jeune homme trouvait là l'occasion d'un coup d'épaule : plus d'un avait déniché un emploi dont le besoin se faisait sentir, rien qu'en entrant acheter là dix sous de tabac au bon moment. Même le commis de Willie, un garçon roux, à l'air délicat et indifférent, vous passait à travers le comptoir, avec votre boîte de cigarettes, un renseignement utile, dans

un murmure, sans même remuer les lèvres : « La *Bellone*. South Dock. On demande un lieutenant. Vous pouvez arriver à temps, en vous dépêchant. » Et on y filait.

— Ah! c'est Willie qui l'a envoyé! — fit le capitaine Ashton. — C'est un garçon qui a belle allure. Si on lui mettait une ceinture rouge autour de la taille et un mouchoir rouge autour de la tête, il aurait tout à fait l'air d'un de ces boucaniers qui faisaient sauter le pas aux hommes et emmenaient les femmes en captivité. Veillez, Johns, à ce qu'il ne vous coupe pas le cou et ne file avec votre *Saphir*. D'où débarque-t-il donc?

Le capitaine Johns, après avoir levé son habituel regard crédule, fronça les sourcils et déclara placidement que ce garçon avait connu des jours meilleurs et qu'il s'appelait Bunter.

— Il a commandé un navire de Liverpool, le *Samaria*, il y a quelques années. Il l'a perdu dans l'Océan Indien, et on l'a suspendu de commandement pendant un an. Depuis lors il n'a pas pu en retrouver un. Il a frappé à toutes les portes des compagnies qui font l'Atlantique.

— Ça explique que personne ne le connaisse ici, — déclara en manière de conclusion le capitaine Ashton tout en se levant de table.

Après déjeuner, le capitaine Johns se rendit au Dock. Il était petit et légèrement bancal. Son aspect n'inspirait aucune estime à la majorité des gens; mais ses armateurs ne devaient pas être du même avis. Il avait la réputation d'un commandant peu agréable, méticuleux au possible, toujours ennuyé de quelque chose, toujours grognant. Ce n'était pas un homme à avoir une fois pour toutes une bonne discussion avec les gens, mais à leur dire des choses désagréables sur un ton pleurard : un homme capable de rendre la vie intenable à un officier, pour peu qu'il le prît en grippe.

Ce même soir j'allai voir Bunter à bord et j'envisageai avec lui les perspectives de son voyage. Il s'était fort assagi. Je suppose qu'un homme qui garde un secret dans son cœur doit perdre de son animation naturelle. Une autre raison m'empêchait d'attendre de Bunter beaucoup d'entrain. Il y avait une chose qui le préoccupait beaucoup depuis quelque temps, et en outre,... mais j'y reviendrai tout à l'heure.

Le capitaine Johns avait passé son après-midi à bord et n'avait cessé de tourner autour de son second d'une façon qui avait exaspéré Bunter.

— Qu'est-ce que cela signifie? — me demanda-t-il avec une irritation contenue. — On croirait qu'il me soupçonne d'avoir volé quelque chose et qu'il essaye de savoir dans quelle poche je l'ai mis, ou que quelqu'un lui a dit que j'ai une queue de singe et qu'il veut savoir comment je m'arrange pour la dissimuler. Je n'aime pas beaucoup qu'on s'amène comme cela en tapinois derrière mon dos plusieurs fois dans le même après-midi et qu'on me regarde ainsi par-dessus mon épaule. C'est une nouvelle sorte de jeu de cache-cache, ou quoi? Je ne trouve pas ça drôle. Je ne suis plus un gamin, sacré nom d'un chien!

Je l'assurai que si l'on s'en allait raconter au capitaine Johns que lui, — Bunter, — était adorné d'une queue de singe, Johns s'arrangerait pour le croire, de façon mystérieuse. Certainement. Il était soupçonneux et crédule à un point inimaginable. Il était capable de tout croire, de soupçonner un homme de n'importe quoi, et de s'en aller ruminer la chose, de la tourner et la retourner dans sa tête avec la plus abominable et la plus geignarde perplexité. Et en fin de compte il s'arrêterait à l'opinion la plus mesquine possible et suivrait la ligne de conduite la plus mesquine par une sorte de génie naturel.

Bunter me raconta aussi que ce mesquin personnage n'avait cessé de trottiner sur ses petites jambes torses d'un bout à l'autre du navire en le traînant avec lui pour se plaindre d'un tas de détails sans importance. « Il n'avait cessé de trottiner sur le pont comme un insecte, — comme un cancrelas, — et avec moins de vivacité toutefois, sacrédié! »

C'est ainsi que s'exprima avec un violent dégoût ce garçon réservé qu'était Bunter. Puis, sans se départir de son calme habituel que rendait sinistre le froncement de ses gros sourcils noirs, il reprit :

— Et en outre cet homme est fou. Il a essayé de se montrer sociable et n'a rien trouvé de mieux que de me faire les gros yeux et de me demander si je croyais « aux communications avec l'au-delà ». Des communications avec... Je ne savais

pas ce qu'il voulait dire. Je ne savais que répondre. « Un sujet des plus importants, M. Bunter, j'y ai beaucoup réfléchi. »

Si Johns avait vécu à terre, il eût été la victime toute désignée de soi-disant médiums : ou si même il en avait eu la moindre occasion entre deux voyages. Heureusement pour lui, lorsqu'il était en Angleterre, il vivait quelque part, assez loin, à Leytonstone, avec une sœur de dix ans plus âgée et restée fille, une redoutable virago deux fois grande comme lui et devant laquelle il tremblait. On prétendait qu'elle le menait tambour battant : quant aux penchants spirites de son frère, elle avait là-dessus ses idées.

Ces penchants lui semblaient tout simplement sataniques. Elle avait déclaré, paraît-il, qu'avec l'aide de Dieu, elle empêcherait cet imbécile de se livrer aux démons. Il était hors de doute que l'ambition secrète de Johns était d'entrer en communication directe avec les esprits, pour peu que sa sœur le laissât faire. Mais elle était inflexible. On m'avait même raconté que pendant ses séjours à Londres il était obligé de lui rendre compte de la moindre dépense qu'il faisait sur l'argent qu'il emportait le matin, et du moindre emploi de son temps. Et, de plus, c'était elle qui tenait les cordons de la bourse.

Bunter avait bien été quelque peu extravagant dans son jeune temps : mais c'était un garçon de bonne famille; il avait des ancêtres, et un caveau de famille quelque part à la campagne, et de tels propos l'indignaient probablement à cause de ses propres morts. Ses yeux gris bleu eurent un éclair de véritable férocité dans ce visage à barbe noire. Il m'impressionnait, — on sentait une telle passion sous cette dédaigneuse indolence.

— Le toupet de cet homme! Entrer en relations avec... Cette espèce de petit bout d'homme! Ce serait vraiment une intrusion impudente! Il veut entrer... Qu'est-ce que cela veut dire? C'est une nouvelle sorte de snobisme, ou quoi?

Je ne pus me retenir de rire devant cette façon nouvelle d'envisager le spiritisme, — ou quelque nom qu'on donne à cette monomanie de fantômes. Bunter condescendit à sourire; mais ce fut un sourire grave qui s'effaça rapidement. Un

homme dans sa position presque tragique, pour ainsi dire, ne pouvait vraiment pas, vous comprenez... Il était vraiment très soucieux. Il était préparé à n'importe quel ennui au cours du voyage. On ne pouvait guère espérer de considération, une fois à la merci d'un homme du genre de Johns.

Un ennui est un ennui, et cela a une fin; mais la pensée de se voir harcelé d'absurdes, de mesquines, de déprimantes histoires de fantômes, d'un bout à l'autre de la traversée jusqu'à Calcutta, et autant au retour, c'était vraiment une appréhension intolérable. Le spiritisme envisagé sous cet angle devenait véritablement un sujet grave. Redoutable même!

Pauvre garçon! Nous ne pensions guère, lui et moi, qu'avant peu il aurait... Je ne pouvais toutefois le rassurer à cet égard. J'étais moi-même assez effrayé de la chose.

Bunter avait eu ce jour-là un autre ennui. Un maître de port s'était amené à bord sous on ne sait quel prétexte, mais, à ce que pensait Bunter, poussé uniquement par une curiosité malsaine, — malsaine pour Bunter. Après avoir quelque temps tourné autour du pot, l'homme s'était tout à coup hasardé à dire :

— Il me semble bien que je vous ai déjà vu quelque part, monsieur. Si seulement je savais votre nom, peut-être...

Bunter, — c'est ce qu'a de pire une existence qui renferme un secret, — éprouva quelque inquiétude. Il était très possible que cet homme l'eût déjà vu auparavant, — fâcheux avantage de son excellente mémoire. Quant à Bunter on ne pouvait pas lui demander de se rappeler le moindre commis des docks auquel il pouvait avoir eu affaire. Il coupa court à la remarque en se retournant vers l'homme et en utilisant cette impressionnante sévérité d'expression à laquelle contribuait son extraordinaire couleur de cheveux :

— Je m'appelle Bunter, monsieur. Cela dit-il quelque chose à votre faible intellect? Moi, je ne demande pas comment vous vous appelez. Quelqu'un qui vient tranquillement me dire en face qu'*il n'est pas sûr* de m'avoir vu cherche à se montrer impudent, ou bien n'est rien de plus qu'un simple ver de terre, monsieur. Oui, j'ai dit, un ver de terre, un malheureux ver de terre aveugle.

Ce brave Bunter. C'était la seule chose à faire. Il mit littéralement l'homme hors du navire, comme si chacune de ses paroles avait eu la force d'un coup de poing. Mais l'homme fit preuve d'une obstination étonnante. Force lui fut bien de filer, cela va sans dire, devant la colère de Bunter, sans articuler un mot et en essayant de couvrir sa retraite sous un sourire gêné. Mais, une fois sur le quai, il se retourna lentement et resta à considérer le navire. Il demeura planté là comme un pieu d'amarrage, absolument immobile, sans que ses yeux stupides clignassent plus que si c'eût été des hublots.

Qu'aurait bien pu faire Bunter? C'était assez désagréable; mais il ne pouvait pourtant pas aller se cacher dans la caisse à biscuit. Il se contenta d'aller se placer derrière les haubans d'artimon et de regarder l'individu tout aussi inflexiblement. Et ils restèrent ainsi, et je ne sais lequel des deux commença à sentir la tête lui tourner : mais, sur le quai, l'homme, n'ayant rien sur quoi s'appuyer, se lassa le premier, agita un bras, en signe qu'il abandonnait la partie et il finit par s'éloigner.

Bunter me déclara qu'il était bien heureux que le *Saphir*, — « cette perle des navires », ainsi qu'il le désignait avec aigreur, — prît la mer le lendemain. Il en avait assez des Docks. Je comprenais son impatience. Il s'était cuirassé contre tous les ennuis que ce voyage pourrait lui valoir, encore qu'il soit évident qu'il ne s'attendait guère à la singulière aventure qui lui était réservée, et bel et bien dans l'océan Indien, dans cette partie du monde précisément où le pauvre garçon avait en même temps perdu son navire et sa chance, une fois pour toutes, à ce qu'il semblait.

Quant au remords que pouvait lui inspirer une certaine action secrète de sa vie, ma foi! je comprends parfaitement qu'un homme d'une nature aussi nette que Bunter n'en souffrît pas médiocrement; quoique, entre nous, et sans vouloir faire montre de cynisme, on ne puisse nier que la crainte de se voir découvert entre pour une bonne part dans la composition du remords, même chez le plus noble d'entre nous. Ce n'est évidemment pas ainsi que je m'exprimai devant Bunter, mais comme le pauvre garçon revenait là-dessus, je lui répondis que les plus honnêtes gens avaient eux-mêmes des reproches à se faire, et qu'en ce qui concernait son péché

particulier, il ne le portait pas inscrit sur le visage au vu et au su de tout le monde, et qu'il n'avait pas à se mettre martel en tête à ce sujet. D'ailleurs avant une douzaine d'heures, il serait en mer.

Il me répondit que cette idée n'était pas sans le réconforter un peu et il s'en alla passer avec sa femme cette soirée, la dernière avant plusieurs mois. En dépit des extravagances de sa jeunesse, Bunter ne s'était pas trompé en se mariant. Il avait épousé une femme d'une très bonne famille; une vraie dame, et qui, en outre, était une très charmante femme. Quant à son courage, moi qui savais les temps difficiles qu'ils avaient traversés, je ne pouvais l'admirer assez. Un courage véritable, inébranlable, de chaque jour, dont une femme n'est capable que lorsqu'elle est de la bonne espèce, de ce que j'appellerais l'espèce sans peur.

Ce départ affectait notre officier noir plus qu'aucun de ceux qui l'avaient précédé durant toutes ces années de malchance. Mais c'était une femme sans peur, et elle laissa paraître moins de trouble sur son charmant visage que ne le fit ce digne boucanier à cheveux noirs qui tenait l'emploi de second à bord du *Saphir*. Peut-être cela tenait-il à ce que sa conscience était moins troublée que celle de son mari. Il va sans dire que sa vie à lui n'avait aucun secret pour elle : mais la conscience d'une femme est quelquefois plus apte à découvrir de bonnes et valables excuses. Cela dépend aussi grandement de qui en a besoin.

Ils avaient décidé d'un commun accord qu'elle ne viendrait pas jusqu'au bassin pour le voir partir. « Je me demande si vous avez la moindre envie de me voir », avait dit cet homme sensible. Et elle n'avait pas ri.

Bunter était très sensible et, en fin de compte, il la quitta assez brusquement. Il arriva à bord en temps utile et fit l'impression habituelle sur le *vasou*[1] à chapeau de paille défoncé qui sortit le *Saphir* du bassin. L'homme de la rivière se montra fort poli envers cet imposant second. « Voudriez-vous parer une garde montante en filin manille de cinq pouces, monsieur... Bunter, merci, monsieur Bunter. » Le pilote de la mer du Nord qui quitta cette « perle de navire »

1. Nom familier donné aux pilotes de rivière.

faisant bonne route en Manche après avoir passé Douvres, raconta à quelques-uns de ses amis que le *Saphir* avait comme second pour ce voyage un homme qui paraissait vraiment trop bon pour ce vieux Johns. « Il s'appelle Bunter. Je me demande d'où il sort. Je ne l'ai jamais vu à bord d'aucun des navires que j'ai entrés ou sortis toutes ces années-ci. C'est un homme qu'on ne peut pas oublier. Vous ne l'oublieriez pas. Un fameux marin, d'ailleurs. Et ce vieux Johns ne va pas se casser la tête à son sujet! A moins que ce vieil imbécile ne prenne peur de lui, car ça n'a pas l'air d'un homme à se laisser malmener sans vous faire savoir ce qu'il pense de vous, et c'est bien ce dont ce vieux Johns a le plus peur. »

Comme ce récit a pour but de relater une expérience spirite qui advint, non pas exactement au capitaine Johns lui-même, du moins à son navire, il n'est nul besoin d'insister sur les autres événements du voyage. Ce fut une traversée ordinaire, l'équipage était un équipage ordinaire, le temps fut un temps habituel. La façon tranquille, posée, qu'avait le second de commander la manœuvre, avait donné une allure calme à la vie du navire. Même au fort de plusieurs coups de vent, tout se passa calmement, pour ainsi dire. Un seul d'entre eux rendit la vie dure à tout l'équipage pendant vingt-quatre bonnes heures. Cela se passa en vue de la côte d'Afrique, une fois doublé le cap de Bonne-Espérance. Au plus fort de la tempête le navire embarqua quelques paquets de mer sans grand mal, mais non sans réduire en miettes pas mal d'objets cassables dans l'office et dans les chambres d'officiers. M. Bunter qui avait gagné le respect de tous à bord se trouva indignement traité par l'océan qui, défonçant la porte de sa chambre comme l'eût fait un voleur, emporta plusieurs objets utiles et inonda les autres.

Un peu plus tard, le même jour, l'agitation des mers du Sud se mit à faire faire de telles embardées au *Saphir* que les deux tiroirs placés sous la couchette de Bunter partirent ensemble en éparpillant tout leur contenu. Ils auraient dû, cela va sans dire, être fermés à clef, et M. Bunter ne pouvait s'en prendre qu'à lui de ce qui lui arrivait. Il aurait dû tourner la clef de chacun d'eux avant de sortir sur le pont.

Sa consternation fut grande. Le steward, qui passait son

temps à promener partout des fauberts pour essayer de sécher l'office inondé, l'entendit s'écrier : « Mon Dieu! » d'un ton d'épouvante et de consternation. Tout plongé qu'il fût dans son ouvrage, le steward n'en ressentit pas moins une vive sympathie pour le malheur du second.

Le capitaine Johns éprouva une secrète satisfaction quand il apprit le dommage. A la vérité, il avait peur de son second, ainsi que le pilote s'était aventuré à le prédire, et il en avait peur pour la raison même que le dit pilote avait jugée vraisemblable.

Le capitaine Johns, en conséquence, aurait beaucoup aimé tenir de façon ou d'autre à sa merci cet officier noir. Mais l'homme était irréprochable, aussi près qu'il est possible de la perfection absolue. Et le capitaine Johns en était fort ennuyé, tout en se félicitant de l'excellence de son officier.

Il fit de grands frais de sociabilité avec lui, en partant de ce principe que plus vous êtes en bons termes avec quelqu'un, plus il vous est facile de le prendre en faute : et parce qu'il voulait en outre avoir un auditeur pour ses récits de manifestations, d'apparitions, de fantômes, et autres histoires de revenants; il connaissait tout cela sur le bout du doigt, et il dévidait sans fin ces histoires d'une voix incolore en leur donnant un tour futile qui lui appartenait en propre.

« J'aime vivre de façon sociable avec mes officiers », avait-il coutume de dire. « Il y a des capitaines qui ouvrent à peine la bouche d'un bout à l'autre d'un voyage, de crainte de perdre un pouce de leur dignité. A quoi ça rime-t-il, cette situation supérieure qu'un homme peut avoir! »

Sa sociabilité était surtout à craindre pendant le quart de six à huit, parce qu'il était de ces gens qui commencent à se réveiller vers le soir et l'officier de quart pouvait difficilement invoquer une excuse pour quitter la dunette. On voyait le capitaine Johns grimper alors tout à coup la descente du carré, et trottinant vers le pauvre Bunter en train d'arpenter la dunette, il lui décochait une proposition spirite du genre de celle-ci :

— Les esprits, de l'un et l'autre sexes, montrent en général beaucoup de raffinement, n'est-ce pas?

A quoi Bunter, levant sa tête aux favoris noirs, marmottait comme réponse :

— Je ne sais pas.

— Ah! c'est que vous ne voulez pas savoir! Vous êtes l'homme le plus obstiné et le plus prévenu que j'aie jamais rencontré, M. Bunter. Je vous ai dit que vous pouviez emprunter n'importe quel livre de ma bibliothèque. Vous n'avez qu'à aller dans ma chambre prendre le volume qui vous plaira.

Et si Bunter protestait qu'il était trop fatigué, lorsqu'il n'était pas de quart, pour trouver le temps de lire, le capitaine Johns se mettait à sourire d'un air désagréable derrière son dos, et déclarait qu'il y a naturellement des gens à qui il faut plus de sommeil qu'à d'autres pour se tenir dispos pour leur ouvrage. Si M. Bunter craignait de ne pas être suffisamment réveillé pendant ses quarts, la nuit, c'était une autre affaire.

— Mais il me semble que vous avez emprunté un roman au lieutenant l'autre jour... un ramassis de mensonges.

Le capitaine Johns poussait un soupir.

— Je crois décidément, M. Bunter, que vous n'avez aucune spiritualité, voilà la chose.

On le voyait parfois apparaître sur le pont au milieu de la nuit, avec sa démarche bancale, l'air grotesque dans son pyjama. En l'apercevant, le pauvre Bunter se tordait les mains à la dérobée, et une sueur froide lui perlait au front. Après être resté quelque temps, d'un air somnolent, près de l'habitacle, à se gratter de façon déplaisante, le capitaine Johns ne manquait pas de reprendre son seul sujet de conversation.

Il discourait, par exemple, sur l'accroissement de moralité qu'on pouvait attendre d'un commerce intime avec les esprits; les esprits, d'après le capitaine Johns, consentiraient à lier commerce avec les vivants, n'eût été l'incrédulité de la grande masse du genre humain. Il ne voudrait, pour sa part, rien avoir à faire avec quelqu'un qui douterait de son existence à lui, capitaine Johns. Pourquoi donc un esprit l'accepterait-il? C'était vraiment trop demander.

Il dévidait tout cela, près de l'habitacle, tout en soufflant et en essayant, les bras croisés, d'atteindre ses omoplates : puis, d'un ton sévère et somnolent, il déclarait :

— L'incrédulité, monsieur, est le malheur de notre temps.

Elle rejetait l'évidence fournie par le professeur Cranks et le journaliste. Elle s'opposait au témoignage des photographies. Car le capitaine Johns croyait vraiment qu'on avait photographié certains esprits. Il avait lu des articles à ce sujet dans les journaux. Et l'idée qu'on avait pu réaliser pareille chose l'avait grandement impressionné, vu son absence d'esprit critique. Bunter me déclara par la suite que rien n'était plus étrange que ce petit homme, nageant dans un pyjama trois fois trop grand pour lui, dansant positivement d'excitation au clair de lune, près de la barre, et montrant le poing à l'océan paisible.

— Des photographies! Des photographies! — répétait-il d'une voix qui grinçait comme un gond rouillé.

L'homme de barre, juste derrière lui, n'était pas sans s'inquiéter de le voir gesticuler ainsi, sans pouvoir comprendre exactement de quoi le capitaine discutait avec le second.

Puis Johns, après s'être un peu calmé, reprenait :

— La plaque sensible ne peut tout de même pas mentir. Non, monsieur.

Rien n'était vraiment plus comique que la conviction de ce ridicule petit bout d'homme, son ton dogmatique. Bunter continuait à arpenter la dunette comme un lent et digne pendule. Il n'articulait pas un mot. Mais le pauvre garçon en avait lourd sur la conscience : et se voir lancer ainsi à la tête ces fantômes imbéciles, en plus des terribles soucis qu'il avait, le rendait à moitié fou. Il se crut à plusieurs reprises au bord de la démence, car il ne pouvait s'empêcher d'entrevoir dans un demi-délire le capitaine Johns saisi par la peau du cou et lancé par-dessus la lisse dans le sillage du navire, — ce qu'un marin jouissant de toutes ses facultés ne ferait pas à l'égard d'un chat ou de tout autre animal. Il croyait le voir dansant sur l'eau, petite tache noire qui disparaissait au loin derrière le navire sur l'océan éclairé par la lune.

Je ne pense pas que, même aux pires moments, Bunter souhaitât réellement noyer le capitaine Johns. Je crois que son imagination désordonnée aspirait simplement à couper court à l'inanité peuplée de fantômes qui caractérisait la conversation du capitaine.

C'était, tout de même, un manque de contrôle, une forme dangereuse. Imaginer ce navire dans l'Océan Indien, par une claire nuit tropicale, sa voilure pleine et immobile, la bordée de quart sur le pont hors de vue : et, sur la dunette inondée par la lune, cet imposant officier noir arpentant le pont à pas dignes et mesurés, gardant un redoutable silence, et suivi de cette silhouette grotesquement minuscule en flanelle rayée, qui parlait d'une voix tour à tour grinçante et bourdonnante, « d'un entretien particulier avec l'au-delà ».

J'en avais la chair de pouler ien que d'y penser. Et parfois, la folie du capitaine Johns prenait l'aspect d'un singulier esprit pratique. Comme ce serait utile si l'on pouvait décider les esprits à prendre un intérêt pratique aux affaires des vivants! Quelle aide ce serait, par exemple, pour la police, dans la recherche des criminels! Le nombre des assassinats, en tout cas, en serait considérablement réduit, déclarait-il avec un air de profonde sagacité. Puis il s'abandonnait à un grotesque découragement.

A quoi bon essayer de communiquer avec des gens sans foi et qui vraisemblablement mépriseraient les renseignements qu'on leur proposerait? Les esprits avaient leurs sentiments. Ils étaient en quelque sorte tout sentiment. Il était surpris toutefois de l'indulgence que les meurtriers rencontraient de la part de leurs victimes. C'était là pourtant une sorte d'apparition qu'aucun coupable n'oserait dédaigner. Peut-être que des meurtriers insoupçonnés, en dépit de leur incrédulité, n'échapperaient pas à la hantise. Ils n'iraient vraisemblablement pas le crier sur les toits, n'est-ce pas?

— Pour moi, — poursuivait-il d'un ton de rancune geignarde, — si jamais quelqu'un m'assassinait, je ne le laisserais pas en repos, je le foudroierais... je le terrifierais.

L'idée que le fantôme de son capitaine pourrait terrifier quelqu'un lui parut si absurde que le second, si peu enclin qu'il fût à la gaîté, ne put s'empêcher d'éclater d'un rire de lassitude. Et ce rire qui répondait seul à un long et grave discours ne fut pas sans froisser le capitaine Johns.

— Que trouvez-vous donc là qui prête à rire, de cet air supérieur, M. Bunter? — grogna-t-il. — Des apparitions surnaturelles en ont terrifié de plus forts que vous. Vous ne me croyez pas assez d'âme pour faire un fantôme?

Je crois que ce fut cette intonation désagréable qui fit que Bunter s'arrêta court et se retourna.

— Je ne serais pas surpris, — reprit avec colère ce maniaque du spiritisme, — que vous fussiez de ces gens qui ne font pas plus de cas d'un homme que si c'était une bête. Vous seriez capable, j'en suis sûr, de dénier la possession d'une âme immortelle à votre propre père.

Là-dessus, Bunter ennuyé au delà du possible, et en outre exaspéré par son propre souci, perdit toute retenue. Marchant soudain sur le capitaine Johns, et se penchant un peu pour le regarder bien en face, il lui dit d'une voix basse et ferme :

— Vous ne savez pas ce dont un homme comme moi est capable.

Le capitaine rejeta la tête en arrière, mais fut trop suffoqué pour pouvoir bouger de place. Bunter se remit à marcher et pendant un bon moment, son pas régulier et le clapotis de l'eau le long du bord troublèrent seuls le silence qui planait sur la mer. Le capitaine Johns toussota d'un air gêné et après s'être rapproché de la descente par mesure de prudence, retrouva assez de courage pour colorer sa retraite d'un acte d'autorité :

— Pesez le cargue point tribord de la grand'voile et brassez carré, M. Bunter. Ne voyez-vous pas que nous sommes presque vent arrière?

Bunter répondit aussitôt : « Oui, oui, capitaine », bien qu'il n'y eût pas la moindre nécessité de brasser et que le vent vînt bien du travers. Tandis qu'il exécutait cet ordre, le capitaine Johns s'arrêta sur les marches de la descente en grommelant entre ses dents : « Ça vous arpente la dunette comme un amiral, et ça ne remarque même pas qu'il faut brasser! », assez haut pour que l'homme de barre pût entendre. Et celui-ci le vit disparaître lentement à reculons. Une fois au pied de la descente, le capitaine Johns resta immobile et pensif :

— C'est un sacré coquin avec tous ses grands airs. Je ne veux plus entendre parler de ces seconds à allure de gentleman.

Le surlendemain au soir, il sommeillait paisiblement sur sa couchette, quand un grand coup de poing au-dessus de sa

tête, — signal convenu pour réclamer sa présence sur le pont, — le fit bondir hors du lit, réveillé en sursaut.

— Que se passe-t-il là-haut? — marmotta-t-il en courant pieds nus. En traversant le carré, il regarda la pendule. C'était le second quart.

— Que diable peut bien me vouloir le second? — pensa-t-il.

En débouchant brusquement de la descente, il trouva la nuit éclairée par la lune et une forte et bonne brise. Il regarda autour de lui d'un air effaré. Personne sur la dunette, si ce n'est l'homme de barre qui lui déclara immédiatement :

— C'est moi, capitaine. J'ai lâché la barre une seconde pour frapper au-dessus de votre tête. Je crains qu'il ne soit arrivé quelque chose au second.

— Où est-il parti? — demanda brusquement le capitaine.

L'homme, visiblement nerveux, répondit :

— Tout ce que je sais, c'est que je l'ai vu dégringoler du haut en bas de l'échelle de bâbord de la dunette.

— Dégringoler du haut en bas de l'échelle de la dunette! et pourquoi faire? Qu'est-ce qui lui est arrivé?

— Je ne sais pas, capitaine. Il marchait à bâbord, et juste au moment où il s'est retourné vers moi pour venir sur l'arrière...

— Tu l'as vu, — interrompit le capitaine.

— Oui. Je le regardais et j'ai entendu aussi la chute, quelque chose de terrible. Comme si le grand mât passait par-dessus le bord. On aurait dit qu'il avait reçu un coup.

Le capitaine Johns manifesta son inquiétude et son trouble.

— Voyons, — fit-il brusquement. — Est-ce que quelqu'un lui a donné un coup? Qu'est-ce que tu as vu?

— Rien, capitaine, ma parole! Il n'y avait rien à voir. Il a tout juste poussé un petit cri, il a étendu les mains en avant, et il a disparu, — patatras! Comme je n'ai plus rien entendu, j'ai lâché la barre une seconde...

— Tu es effrayé! — lui dit le capitaine Johns.

— Pour sûr, capitaine!

Le capitaine Johns le regarda fixement, il eut l'impression que ce navire silencieux qui poursuivait sa route contenait un danger, un mystère. Il hésitait à aller lui-même à la recherche

de son second, parmi les ombres de ce pont si calme, si paisible.

Il se contenta de s'avancer et d'appeler les hommes de quart. Dès que les hommes à moitié endormis se furent rassemblés sur l'arrière, il leur cria avec fureur :

— Que quelques-uns d'entre vous aillent voir au pied de l'échelle de bâbord de la dunette : allez voir si le second n'est pas tombé là.

Des exclamations stupéfaites lui firent immédiatement comprendre qu'ils l'y avaient trouvé. L'un d'eux cria même d'une voix troublée :

— Il est mort!

On étendit M. Bunter sur sa couchette : et une fois la lampe allumée, on vit qu'il avait l'aspect d'un mort, mais visiblement il respirait encore. On avait réveillé le steward et l'on avait fait prendre le quart au lieutenant : et pendant une heure environ le capitaine Johns s'employa silencieusement à essayer de faire revenir à lui son second. M. Bunter à la fin ouvrit les yeux, mais il se montra incapable de parler. Il était hagard et inerte. Le steward lui banda une assez vilaine blessure à la tête, tandis que le capitaine Johns tenait une lampe de réserve. Il leur fallut couper une bonne quantité des cheveux noirs de M. Bunter pour faire un pansement convenable. Cela fait, et après avoir considéré un moment leur patient, ils sortirent tous deux de la chambre.

— Drôle d'affaire, steward! — fit le capitaine une fois dans le couloir.

— Oui, capitaine.

— Un homme sobre qui a sa tête à lui ne tombe pas du haut en bas d'une échelle de dunette comme un sac de pommes de terre. Le navire est aussi d'aplomb qu'un billard.

— Oui, capitaine. Une attaque de je ne sais quoi, ça ne m'étonnerait pas.

— Moi, ça m'étonnerait! Il n'a pas l'air d'un homme sujet à des attaques ou à des étourdissements. Cet homme est dans la fleur de l'âge. Je ne voudrais pas avoir une autre sorte de second, même si j'en connaissais. Vous ne pensez pas qu'il ait de l'alcool en réserve, hein? Il m'a semblé à plusieurs reprises un peu bizarre ces derniers temps. Pas d'appétit non plus, à ce que j'ai remarqué.

— Ma foi, capitaine, s'il lui est arrivé d'avoir une ou deux bouteilles d'alcool dans sa chambre, elles ont dû disparaître depuis longtemps. Je l'ai vu jeter du verre cassé par-dessus le bord après le dernier grain que nous avons eu; mais ce n'était pas grand'chose. En tout cas, capitaine, on ne peut pas dire que M. Bunter soit un homme qui s'adonne à la boisson.

— Non! — concéda le capitaine d'un air songeur. Et le steward, fermant la porte de l'office, essaya de se faufiler dans le couloir avec l'intention de s'offrir encore une heure de sommeil avant qu'il fût temps pour lui de se lever pour son travail.

Le capitaine Johns hocha la tête :

— Il y a là un mystère.

— C'est un effet de la Providence qu'il ne se soit pas cassé la tête comme une coquille de noix sur les bittes d'amarrage du pont. Les hommes m'ont dit qu'il ne les a manqués que d'un pouce.

Et le steward disparut adroitement.

Le capitaine Johns passa le reste de la nuit et toute la journée suivante à faire la navette entre sa chambre et celle de son second.

Dans sa propre chambre il restait les mains ouvertes sur les genoux, les lèvres serrées et les rides transversales de son front profondément marquées. De temps à autre, élevant le bras d'un mouvement, pour ainsi dire, lent et précautionneux, il se grattait légèrement le haut de son crâne chauve. Dans la chambre du second, il demeura de longs moments la main contre les lèvres à regarder cet homme à demi-inconscient.

Pendant trois jours, M. Bunter ne prononça pas une seule parole. Il regardait les gens d'un air naturel, mais ne semblait pas en état de comprendre les questions qu'on lui posait. On lui coupa encore des cheveux, et on lui banda la tête avec des linges propres. On put l'alimenter un peu, et on lui donna tout le confort possible. Au dîner, le troisième jour, à propos de toute cette affaire, le lieutenant fit au capitaine cette remarque :

— Ces plaques de cuivre sur les marches des échelles de la dunette sont terriblement dangereuses!

— Vraiment? — répliqua le capitaine Johns avec aigreur. — Il faut plus qu'une plaque de cuivre pour qu'un homme solide s'en aille dégringoler ainsi comme un bœuf qu'on assomme.

Le lieutenant fut frappé de cette opinion et pensa qu'il y avait du vrai là-dedans.

— Et par un temps superbe, tout parfaitement sec, et le navire marchant aussi d'aplomb qu'un billard, — reprit le capitaine Johns, d'un air bourru.

Comme le capitaine gardait un air assez aigre, le lieutenant ne desserra plus les dents de tout le dîner. Le capitaine Johns avait été froissé de cette innocente remarque, car c'était sur son initiative que l'on avait fixé ces plaques de cuivre sur les marches, au cours du voyage précédent, pour donner meilleur aspect aux échelles de la dunette.

Le quatrième jour, M. Bunter avait l'air décidément mieux : encore très languissant, assurément; mais il entendait et comprenait ce qu'on lui disait, et il put même prononcer quelques mots d'une voix faible.

Le capitaine Johns, en entrant, le considéra attentivement sans manifester beaucoup de sympathie.

— Eh bien! pouvez-vous nous dire comment cet accident est arrivé, M. Bunter?

Bunter remua légèrement sa tête bandée et garda le regard froid de ses yeux bleus fixé sur le visage du capitaine Johns, comme s'il étudiait et appréciait la valeur de chacun de ses traits, le front perplexe, les yeux crédules, l'expression stupide de la bouche tombante. Et il regarda fixement le capitaine Johns avec tant d'insistance que celui-ci commença à se sentir inquiet et jeta par-dessus son épaule un coup d'œil vers la porte.

— Cet accident, — murmura Bunter d'un ton singulier.

— Vous ne voulez pas dire que vous avez eu une crise d'épilepsie? — demanda le capitaine Johns. — Comment appelleriez-vous le fait d'embarquer comme second sur un *clipper* avec une chose pareille?

Bunter ne répondit qu'en lui jetant un regard sinistre. Le capitaine remua légèrement les pieds.

— Eh bien? Qu'est-ce qui vous a fait dégringoler ainsi alors?

Bunter se souleva un peu et regardant le capitaine Johns

droit dans les yeux, lui dit, d'une voix basse, mais distincte.

— Vous aviez... raison!

Il retomba en arrière et ferma les yeux. Le capitaine Johns n'en put rien obtenir de plus; et comme le steward entrait dans la chambre, le capitaine se retira.

Mais ce même soir, subrepticement, le capitaine Johns, ouvrant la porte avec précaution, entra de nouveau dans la chambre du second. Il ne pouvait attendre davantage. L'impatience contenue, l'agitation qu'exprimait toute sa chétive petite personne n'échappèrent pas au second, étendu tout éveillé sur sa couchette avec un air terriblement abattu et parfaitement impassible.

— Vous venez vous repaître de moi, je suppose, — fit Bunter sans bouger.

— Mon Dieu! — s'écria le capitaine Johns en sursautant et en prenant une attitude plus calme.

— Eh bien, repaissez-vous, alors! Vous et vos fantômes, vous avez réussi à venir à bout d'un homme. — Cela aussi fut dit par Bunter à voix basse et sans beaucoup d'expression.

— Voulez-vous dire, — interrogea le capitaine Johns dans un murmure de terreur, — que vous avez eu une expérience surnaturelle cette nuit-là? Vous avez vu une apparition, alors, à bord de mon navire?

On aurait pu voir la répugnance, la honte, le dégoût peints sur le visage du pauvre Bunter, si la majeure partie n'en eût été cachée par de l'ouate et des bandages. Ses sourcils d'ébène, plus sinistres que jamais parmi tout ce linge blanc, se froncèrent tandis qu'il faisait un violent effort pour dire :

« Oui, j'en ai vu une. » Son regard malheureux eût éveillé la compassion de tout autre que le capitaine Johns; mais celui-ci était tout à l'exaltation de son triomphe. Il était aussi un peu effrayé. Il considérait ce railleur incrédule étendu là et ne devina même pas sa profonde et humiliante détresse. Il était, en général, incapable de prendre une part bien vive à l'anxiété de son prochain. Cette fois, en outre, il était particulièrement impatient de savoir ce qui s'était passé. Fixant son regard crédule sur cette tête entourée de bandages, il demanda d'une voix légèrement tremblante :

— Et est-ce qu'il... est-ce qu'il vous a jeté par terre?

— Voyons! vous croyez que je suis un homme à me laisser terrasser par un fantôme? — protesta Bunter en élevant un peu la voix. — Vous ne vous rappelez donc pas ce que vous m'avez dit vous-même, l'autre jour? Des gens plus forts que moi... Ah! Vous pourrez chercher longtemps avant de trouver un second plus solide que moi pour votre navire.

Le capitaine Johns, d'un air ravi, dirigea un doigt solennel vers la couchette de Bunter.

— Vous avez été terrifié! — dit-il, — c'est bien cela. Vous avez été terrifié! Ma foi, l'homme de barre lui-même a été épouvanté, quoiqu'il n'ait rien pu voir. Il a *senti* le surnaturel. Vous êtes bien puni de votre incrédulité, M. Bunter. Vous avez été terrifié.

— Et en supposant que je l'aie été, — déclara Bunter. — Savez-vous ce que j'ai vu? Pouvez-vous concevoir le genre de fantôme qui peut hanter un homme comme moi? Pensez-vous que ce soit une de ces apparitions distinguées pour réceptions d'après-midi qui visitent votre professeur Cranks et ce journaliste dont vous ne cessez de parler? Non. Je ne peux pas vous dire à quoi il ressemblait. Chacun de nous a ses fantômes. Vous ne pourriez concevoir...

Bunter s'arrêta à bout de souffle, et le capitaine Johns déclara d'un ton qui trahissait l'ardeur de son contentement:

— J'ai toujours pensé que vous étiez un homme capable de tout. Bien, bien! Ainsi donc, vous avez été terrifié.

— J'ai reculé, — fit brusquement Bunter, — je ne me rappelle rien d'autre.

— L'homme de barre m'a dit que vous êtes tombé à la renverse comme si vous aviez reçu un coup.

— C'était une sorte de coup intérieur, — expliqua Bunter, quelque chose de trop profond, capitaine, pour que vous puissiez comprendre. Votre existence et la mienne n'ont pas été pareilles, n'êtes-vous pas satisfait de me voir converti?

— Et vous ne pouvez rien me dire de plus? — demanda anxieusement le capitaine Johns.

— Non, je ne le peux pas, je ne le voudrais même pas. Cela ne servirait d'ailleurs à rien. Il faut aller jusqu'au bout de cette expérience, dites que je suis bien puni. Eh bien! J'accepte la punition; mais pour en parler, non!

— Très bien, — reprit le capitaine Johns, — vous n'en parlerez pas. Mais, prenez garde que je peux en tirer mes conclusions.

— Tirez-en ce que vous voudrez : mais prenez garde à ce que vous direz, capitaine. Vous ne me terrifiez pas. Vous, vous n'êtes pas un fantôme.

— Un mot. Est-ce que cela à un rapport avec ce que vous m'avez dit ce soir-là lorsque nous parlions de spiritisme?

Bunter eut un air las et intrigué.

— Qu'est-ce que j'ai dit?

— Vous m'avez dit que je ne pouvais pas savoir ce dont un homme comme vous était capable.

— Oui, oui. En voilà assez!

— Fort bien. Je suis fixé, alors, — reprit le capitaine Johns. — Tout ce que je puis dire c'est que je suis joliment satisfait de ne pas être à votre place, quoique je donnerais je ne sais quoi pour avoir le privilège d'une communication personnelle avec les esprits. Oui, monsieur; mais pas de cette façon.

Le pauvre Bunter murmura d'un ton pitoyable :

— J'ai l'impression d'avoir vieilli de vingt ans.

Le capitaine Johns se retira tranquillement. Il était ravi de voir cet imposant coquin mis plus bas que terre par l'entremise moralisatrice des esprits. Toute cette affaire devint pour lui une source d'orgueil et de satisfaction; et il se mit à éprouver une sorte de sentiment pour son second. Il est vrai de dire qu'au cours d'entretiens ultérieurs, Bunter se montra fort doux et déférent. Il semblait se cramponner à son commandant pour en obtenir une protection spirituelle. Il l'envoyait chercher et lui disait : « Je me sens tellement nerveux. » Et le capitaine Johns demeurait patiemment pendant des heures dans cette petite chambre surchauffée, très fier qu'on fît appel à lui.

Car M. Bunter demeura malade et ne put quitter sa couchette pendant de longs jours. Il devint un spirite convaincu, non pas avec enthousiasme, — on n'aurait pas pu attendre pareille chose de lui, — mais d'une façon lugubre et inébranlable. On ne pouvait pas dire qu'il eût vraiment de l'amitié pour les habitants désincarnés de notre globe, comme le

faisait le capitaine Johns, mais c'était maintenant une ferme, encore que triste recrue du spiritisme.

Un après-midi que le navire était déjà fort au nord dans le golfe du Bengale, le steward frappa à la porte de la chambre du capitaine, et sans l'ouvrir, dit :

— Le second demande si vous avez un moment, capitaine. Il semble être assez mal.

Le capitaine Johns se leva aussitôt de son divan.

— Bon! Dites-lui que je viens!

Serait-il possible qu'une nouvelle manifestation spirite se soit produite, pensa-t-il, et en plein jour, encore! Cet espoir l'enchantait. Ce n'était pas exactement cela à vrai dire. Bunter, pourtant, qu'il vit affalé dans un fauteuil, — il s'était levé depuis quelques jours, mais n'était pas encore monté sur le pont, — le pauvre Bunter avait une communication assez étonnante à lui faire. Ses mains lui couvraient la figure. Il avait les jambes allongées, d'un air d'abandon.

— Qu'y a-t-il de nouveau? — s'écria le capitaine Johns, d'un ton plutôt aimable, car, à vrai dire, cela lui faisait toujours plaisir de voir Bunter « dompté », comme il disait.

— De nouveau! — s'écria entre ses mains le sceptique accablé. — Ah oui! D'assez nouveau, capitaine. Comment nier la terreur, la réalité? Un autre en serait mort sur place. Vous voulez savoir ce que j'ai vu. Tout ce que je puis vous dire, c'est que depuis que je l'ai vu, mes cheveux deviennent blancs.

Bunter retira ses mains de devant son visage et retombèrent comme mortes de chaque côté de son fauteuil. Il avait un air accablé, dans la pénombre de la chambre.

— Que dites-vous? — bégaya le capitaine Johns. — Ils deviennent blancs. Attendez un peu! Je vais allumer la lampe.

Quand la lampe fut allumée, le surprenant phénomène ne fut que trop visible. Comme si la terreur, l'horreur, l'angoisse du surnaturel s'exhalaient par les pores de sa peau, une sorte de brume argentée semblait s'attacher aux joues et à la tête de Bunter, sa barbe tondue, ses cheveux coupés, ne poussaient pas noirs, mais gris, — presque blancs.

Quand M. Bunter, la figure hâve, et flageolant encore sur

ses jambes, vint prendre son poste sur le pont, il était complètement rasé, et sa tête était blanche. L'équipage fut frappé de stupeur. « C'est un autre homme », murmurèrent-ils. On fut généralement et mystérieusement d'accord pour penser que le second avait « vu quelque chose », à l'exception toutefois de l'homme qui tenait la barre au moment de l'événement et qui maintenait que le second avait reçu un coup.

Cette distinction ne faisait guère de différence. D'un autre côté, chacun s'accorda à reconnaître qu'une fois que le second eut repris ses forces, ses mouvements semblèrent même plus lestes qu'auparavant.

Un jour, à Calcutta, on entendit le capitaine Johns, désignant à un visiteur son second à tête blanche debout près de la coupée, déclarer d'un ton d'oracle :

— C'est un homme tout jeune!

Il va sans dire qu'en l'absence de M. Bunter, j'allais rendre visite à Mrs. Bunter régulièrement chaque samedi, juste pour voir si elle n'avait pas besoin de mes services. Ça avait été convenu. Elle n'avait pour vivre que sa délégation, — ce qui lui faisait à peu près une livre par semaine. — Elle avait loué une chambre qui donnait sur une petite place de l'East End.

Et c'était l'abondance auprès de ce à quoi j'avais entendu dire que le ménage avait été réduit pendant quelque temps, lorsque Bunter avait dû quitter le service de l'Atlantique, — il avait embarqué comme second sur toutes sortes de paquebots après avoir perdu à la fois son navire et sa chance, — c'était l'abondance auprès de l'époque où Bunter s'en allait à sept heures du matin chercher un emploi, sans rien d'autre, en fait de petit déjeuner, qu'un verre d'eau chaude et un croûton de pain.

J'en ai froid dans le dos, en me rappelant ce que cette femme de bonne famille avait eu à supporter.

La chère Mrs. Bunter se fit beaucoup de mauvais sang après le départ du *Saphir* pour Calcutta. « Ce doit être affreux pour ce pauvre Winston, me disait-elle » — Winston est le prénom de Bunter, — et j'essayais de la réconforter de mon mieux. Par la suite, elle trouva à donner des leçons à des enfants dans une famille : elle passait la moitié de la journée avec eux, et cette occupation lui faisait du bien.

Dans la toute première lettre qu'elle avait reçue de Calcutta, Bunter lui disait qu'il avait fait une chute contre l'échelle de la dunette, qu'il s'était éraflé la tête, mais que, Dieu merci, il ne s'était rien cassé. C'était tout. Elle reçut naturellement d'autres lettres de lui, mais pendant onze bons mois, cet animal de Bunter ne m'envoya pas la moindre ligne. Je supposais naturellement que tout allait pour le mieux. Qui aurait pu imaginer ce qui se passait?

Un beau jour, l'excellente Mrs. Bunter reçut une lettre d'un homme de loi de la Cité, qui lui annonçait que son oncle était mort — son vieux grigou d'oncle, — un agent de change retiré, une antiquité pétrifiée et sans entrailles, qui avait traîné pendant des années. Il avait près de quatre-vingt-dix ans, si je ne me trompe, et si je rencontrais à cet instant son vénérable fantôme, je tâcherais de le prendre à la gorge et de l'étrangler.

Ce vieil animal n'avait jamais pardonné à sa nièce d'avoir épousé Bunter, et bien des années après, quand des gens tenaient à lui faire savoir qu'elle était à Londres, et qu'elle mourait presque de faim, à quarante ans, il se contentait de dire : « C'est bien fait pour cette petite idiote! » Je pense qu'il avait envie de la voir mourir de faim, et ma foi, le vieux cannibal mourut intestat, sans autre parent que cette petite idiote. Les Bunter étaient désormais des gens riches.

Naturellement, Mrs. Bunter en pleura comme si son cœur allait se rompre. De toute autre femme c'eût été simple hypocrisie. Naturellement aussi, elle voulut câbler la nouvelle à son cher Winston, à Calcutta, mais je lui fis voir, la *Gazette* en mains, que depuis plus d'une semaine le navire était porté comme rentrant à Londres. Aussi restâmes-nous à l'attendre, et nous parlions du cher Winston chaque jour en l'attendant. Il se passa juste cent jours semblables avant qu'un paquebot l'eût rencontré « tout bien à bord » à l'entrée de la Manche.

— Je vais aller au-devant de lui à Dunkerque, — me dit-elle. Le *Saphir* avait un chargement de jute pour Dunkerque. Bien entendu, il me fallut escorter cette chère dame en qualité d' « ingénieux ami ». Elle m'appelle encore aujourd'hui « notre ingénieux ami » : et j'avais remarqué que des gens, qui ne me

connaissaient pas, me regardaient avec beaucoup d'attention, pour découvrir les signes de cette ingéniosité, à ce que je suppose.

Après avoir installé Mrs. Bunter dans un bon hôtel de Dunkerque, je m'en allai aux bassins, — il était tard dans l'après-midi, et quelle ne fut pas ma surprise de voir le navire déjà amarré! Johns ou Bunter, ou tous les deux, avaient dû souquer de toile pour faire la Manche. En tout cas, le navire, était là depuis l'avant-veille et l'équipage avait déjà été débarqué et payé. Je rencontrai deux des mousses qui, leur baluchon sur la brouette d'un Français, se disposaient à rentrer en Angleterre, gais comme des pinsons, et je leur demandai si le second était à bord.

— Il est là sur le quai, qui inspecte les amarres, — me dit l'un de ces gamins au passage, tout en galopant.

Vous ne pouvez imaginer le choc que j'eus en apercevant sa tête blanche. Je pus simplement lui dire que sa femme était là dans un hôtel. Il me quitta aussitôt pour aller prendre son chapeau à bord. Je fus fort surpris de l'aisance de son allure lorsqu'il se précipita pour grimper le passavant.

Alors que le second aux cheveux noirs frappait les gens comme quelqu'un d'allure posée et singulièrement imposante pour un homme dans la force de l'âge, cet officier à cheveux blancs semblait le plus extraordinairement alerte des vieillards. Je ne suppose pas que Bunter fût vraiment plus vif sur ses quilles qu'il ne l'était auparavant. C'était la couleur de ses cheveux qui faisait toute la différence aux yeux des gens.

Il en était de même pour ses yeux. Ces yeux qui vous considéraient avec un regard d'acier, farouches et fascinants au milieu de cette toison noire de boucanier, avaient maintenant une expression innocente et presque enfantine dans leur éclat joyeux sous ses sourcils blancs.

Je l'accompagnai sans retard jusqu'au petit salon où l'attendait Mrs. Bunter. Après qu'elle eut versé un pleur sur le défunt cannibale, serré son cher Winston dans ses bras, et lui avoir dit qu'il devrait laisser repousser sa moustache, l'excellente dame s'allongea sur le canapé et je laissai le champ libre à Bunter.

Il se mit à arpenter la pièce aussitôt, en agitant ses longs

bras. Il s'anima presque frénétiquement et déchira à belles dents le capitaine Johns à maintes reprises, au cours de la soirée.

— Dégringolé? Bien sûr que j'ai dégringolé, en glissant à reculons sur les plaques de cuivre de cet imbécile. Ma parole, j'arpentais cette dunette et je ne savais si j'étais dans l'Océan Indien ou dans la lune. Je devenais fou. La tête me tournait véritablement. J'avais fait ma dernière application de la drogue de notre pharmacien (ceci s'adressait à moi). Toutes les bouteilles que vous m'aviez remises avaient été réduites en miettes quand ces tiroirs ont dégringolé pendant la dernière tempête. J'étais allé chercher des vêtements secs pour me changer quand j'ai entendu crier : « Tout le monde sur le pont », et je n'avais fait qu'un bond sans penser à repousser convenablement ces tiroirs. Idiot! Quand je suis revenu, et que j'ai vu les bouteilles cassées et tout sens dessus dessous, j'ai cru me trouver mal.

» Non, voyez-vous, ce n'est pas bien de tromper les gens, mais ne pas pouvoir continuer à le faire quand on a été obligé de commencer...! Vous savez, depuis que j'avais été évincé des paquebots faisant l'Atlantique par des gens plus jeunes, uniquement à cause de ma tête grisonnante, vous savez quelle chance j'avais de retrouver jamais un navire, et personne à qui se confier. Nous étions un couple isolé, elle et moi, elle a tout quitté pour moi, et la voir manquer de pain... — Il donna un coup de poing à fendre la table de l'hôtelier français — ... j'en serais arrivé à me faire pirate pour elle, obligé que j'étais d'obtenir un emploi par subterfuge en me teignant les cheveux... Aussi, quand vous m'avez procuré cette merveilleuse drogue de votre pharmacien... »

Il s'interrompit.

— A propos, cet homme-là fera une fortune quand il voudra. C'est magnifique, vous pouvez lui dire que l'eau salée même n'y fait rien. Cela dure autant que les cheveux.

— Fort bien, — lui dis-je, — continuez.

Là-dessus il s'en prit de nouveau à Johns avec une fureur qui épouvanta sa femme et me fit rire aux larmes.

— Essayez seulement d'imaginer ce que c'eût été de se voir à la merci de l'individu le plus mesquin qui ait jamais

commandé un navire! Imaginez seulement la vie que m'aurait faite cet animal de Johns. Et je savais qu'après une semaine à peu près, on commencerait à voir mes cheveux blancs. Et l'équipage. Aviez-vous pensé à cela? Se montrer à tout l'équipage comme un imposteur. Quelle vie pour moi jusqu'à Calcutta! Et une fois-là, naturellement, expédié. La délégation suspendue, Annie toute seule ici, sans un sou, mourant de faim, et moi, de l'autre côté de la terre, dito. Vous voyez cela d'ici?

» J'avais bien pensé à me raser deux fois par jour, mais je ne pouvais tout de même pas me raser la tête. Rien à faire, absolument rien à faire. A moins de passer Johns par-dessus le bord : et encore... Vous étonnerez-vous donc, qu'avec tout cela qui bouillonnait dans ma tête, je n'aie pas su où je posais le pied cette nuit-là? Je me suis tout juste senti dégringoler, puis, une chute, et tout a disparu.

» Quand je suis revenu à moi, j'ai eu l'impression que ce coup sur la tête m'avait en quelque sorte raffermi. J'étais tellement dégoûté de tout pendant deux jours, que je n'ai voulu parler à personne. Ils ont pensé que j'avais le cerveau un peu ébranlé. C'est alors que cette idée s'est éveillée en moi pendant que je regardais cet imbécile aux fantômes. Ah, tu aimes les fantômes! pensai-je, eh bien! tu vas avoir quelque chose de l'au-delà.

» Je ne me donnai même pas la peine d'inventer une histoire. Je ne pourrais certes pas inventer un fantôme, même si je le voulais. Je n'étais pas en état de faire un mensonge qui se tînt, si même je l'avais essayé. Je me contentai de le lui laisser entendre. Savez-vous qu'au fond de lui il avait l'idée que j'avais dû assassiner quelqu'un et que...

— Oh! Quel homme abominable! — s'écria Mrs. Bunter du fond du canapé. Il y eut un silence.

— Et ce qu'il a pu m'assommer pendant le voyage de retour, — reprit Bunter d'une voix lasse. — Il m'aime. Il était fier de moi. J'étais converti, j'avais eu une manifestation. Savez-vous ce qu'il voulait? Il voulait que, lui et moi, nous fissions une « séance », comme il dit, et que nous essayions de faire apparaître ce fantôme « celui qui m'avait rendu les cheveux blancs », — le fantôme de ma prétendue victime —

et, comme il disait, s'expliquer avec lui, — le fantôme, — de façon amicale.

— Sinon, Bunter, — me disait-il, — vous aurez peut-être encore une manifestation au moment où vous vous y attendrez le moins, et vous passerez peut-être par-dessus le bord ou quelque chose de ce genre. Vous n'êtes pas vraiment à l'abri, tant que nous n'aurons pas d'une façon ou d'une autre pacifié le monde des esprits.

— Concoit-on un extravagant de cette espèce. Non, dites-moi?

Je ne répondis rien; mais Mrs. Bunter déclara d'un ton très décidé :

— Winston, je ne veux pas que tu remettes jamais les pieds à bord de ce navire.

— Ma chère, — dit-il, — j'ai encore tous mes effets à bord.

— Tu n'as pas besoin de ces effets. N'approche plus de ce navire.

Il demeura immobile, puis, baissant les yeux, esquissant un vague sourire :

— Le navire hanté, — fit-il lentement d'une voix rêveuse.

— Et le dernier pour vous, — ajoutai-je. Nous l'emmenâmes, sans plus attendre, par le train de nuit. Il était très calme; mais, en traversant le détroit, comme nous fumions tous les deux un cigare sur le pont, il se tourna tout à coup vers moi et murmura, les dents serrées :

— Il ne saura jamais à quel point j'ai été à deux doigts de le passer par-dessus le bord! — Il pensait au capitaine Johns. Je ne répondis rien.

Mais le capitaine Johns, à ce que j'appris, fit toute une histoire de la disparition de son second. Il mit sur pied toute la police française, il voulait qu'on draguât le bassin pour retrouver le corps. A la fin, il dut probablement recevoir un mot des armateurs le priant de cesser toute cette agitation et lui disant que tout était en règle. Je suppose qu'il n'a jamais rien dû y comprendre.

Aujourd'hui encore, il essaye parfois (il est retraité maintenant, et sa conversation n'est pas très cohérente), il essaye de vous raconter l'histoire d'un officier noir qu'il a eu jadis,

« un redoutable coquin à allure de gentleman », avec une chevelure noire comme du jais, qui est devenu soudainement blanc à la suite d'une « manifestation de l'au-delà ». Une apparition vengeresse. Il est bien difficile de se reconnaître au milieu de ses allusions aux cheveux noirs et blancs, aux échelles de dunette et à ses sentiments et à ses idées : tout cela n'a ni queue ni tête. Si sa sœur, — elle est encore vigoureuse, — se trouve là, elle coupe court à la chose, de façon péremptoire :

— Ne faites pas attention à ce qu'il dit. Il perd complètement la tête.

JOSEPH CONRAD

(Traduction de G. JEAN-AUBRY.)

ABSENCE[1]

Hublot fermé, chaleur à suffoquer dans la cabine. Et le vacarme infernal sur l'avant, fracas des mâts de charge, treuils, chaînes, gueulements, effondrements dans le ventre des cales, chutes de caisses, roulement des malles. Un marteau de forge s'acharne tout proche.

Ce ne serait rien. Mais le vis-à-vis de nouveau avec soi-même. Au pied du mur. « Contrainte affreuse. Menace atroce. » Aujourd'hui, jour du retour. Elle sait pourtant, elle voit ce qui se passe, elle l'etennd.

Où? Quand? Comment?

Il s'échappe, remonte sur le pont, à tribord, côté mer, cherche appui sur le rebord du bastingage. Encore le cercle — d'eau à présent, d'eau brillante et mouvante — grand cercle de feu aveuglant d'éclairs dansants. Se hisser, puis tête en avant... Facile. « Ayant Havane... »

Chalands de charbonnage, à côté contre la coque. Qu'est-ce qui vient de passer tout près et qui glisse sous la manche des eaux grasses? Un aileron noir. Un autre pas loin... Horreur! Il n'avait pas pensé à... à ces mâchoires en arc. Il recule.

— *Cuidado... Cuidado...*

Les cargadores passent, pliant sous les colis, poussent. Des coudes s'enfoncent dans ses côtes. Des coins de malles l'accrochent. Où aller? Partout la horde blanche et bleue qui flue et reflue.

— Ah! vous voilà!

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 mars, 1er, 15 avril et 1er mai.

Ce sont encore Vaillant et Bouquet. « ... Oui, tout y est. Merci pour tout. »

— De rien... De rien. Et votre argent que vous me laissez?

— Ah! vos cent pesos, Vaillant!

— Mais je pars aussi, voyons. Ne restez pas dans la cohue, avec ce soleil. Allez vous étendre. Vous êtes hagard.

La cabine encore, et cette angoisse qui remonte du ventre à la tête qui éclate. Pourquoi? Mais pourquoi? — Elle est dans d'autres mains. Elle n'est plus elle-même. On la tient. — Si en deux semaines elle en est venue là, dans dix-huit jours où en sera-t-elle? — Mais puisqu'il ne lui a demandé qu'une chance, lui parler, être revu... présent, vivant. Si elle voulait seulement lui accorder cela... (Mais non, c'est une lettre de rupture qui l'attend à la Havane), si elle voulait attendre dix jours, il essaierait. Si elle refuse même cela, c'est qu'elle veut qu'il se...

— Quoi? Entrez.

— 26...? Herr Haudouard. Ein télégramm.

Encore... Il tremble comme une feuille. Dieu fasse qu'elle se soit ravisée, qu'elle permette...

« *Reçu vos télégrammes. Ai répondu Veracruz. Mais si besoin répéterai Havane.* »

Répéterai... Elle ne veut permettre aucun espoir, ne lui laisser aucune chance. Elle *répète* et cette fois, elle s'est hâtée. Au moment choisi. C'est le coup d'assommoir sur la tête du naufragé qui se cramponne. Coup féroce, prudemment masqué au regard des personnes équitables.

Pour lui c'est la décharge qui foudroie. Il tournoie. Tout de suite. Il faut en finir tout de suite. S'il avait pris le revolver... Mais il y a ça, ces tubes qu'il serre depuis une heure au creux de sa poche. Luminal.

Allez, le tout dans le verre. Une seconde d'arrêt devant la glace du lavabo. Le temps de voir le vrai facies, les deux viseurs bleus qui s'ajustent dans deux yeux comme on ne les voit qu'une fois, et les ombres dans les sillons des joues.

Dans le verre! L'eau de la carafe. Ça ne fond pas. La main a déjà trouvé dans la poche la brosse à dents et, du manche,

essaie d'écraser. Ça passera toujours. Comme de l'aspirine. « Bois... avale. » Ah!

« Et maintenant couche-toi — Anne, Anne, pourquoi? — Quel bruit! »

Rien ne vient. Et soudain un sursaut. Vivre! Trop tard. « *Répéterai*... Tiens-toi, ne bouge pas. » La chose est là, la main qui l'étouffe, empêche la nuque de se relever.

Troisième appel. L'assourdissante sirène qui, cette fois, part du dedans, la plus monstrueuse des voix, qui absorbe toutes les voix, tous les bruits, les dernières pensées, le corps et l'âme. La voix du départ — le dernier, le vrai.

Sourd, aveugle, il sent que cela vient. Du fond de lui. « Du fond de toi. » Cela grouille froid dans ses entrailles. Et l'eau, l'eau de la sueur sous ses épaules, sous ses reins. La chose vient. Une grande vague de sommeil qui accourt d'un horizon de nuit, qui appelle, tire, suce, arrache, happe le corps dans son bouillon.

Une immense lame noire qui se dresse. — Maman, maman — S. O. S. — Filiou — qui s'abat, roule — c'est fini — roule et engloutit.

QUATRIÈME PARTIE

I

D'UN MONDE A L'AUTRE

Dans la nuit, à l'arrière du transbordeur boulonnais, contre une barricade de caisses et de malles étiquetées, un dialogue d'ombres :

— Toutes vos affaires sont descendues, le compte y est?

— Je crois.

— Alors, *old chap*, on va se dire adieu. Au quai je vais avoir ma femme. Et vous, peut-être...

— Je ne crois pas.

— Non? Eh bien, c'est peut-être votre chance... A votre

place... Enfin, du cran, hein? Pour le traitement, continuez encore une semaine ou deux. Et ayez confiance. Si elle est celle que vous m'avez dit, vous la reprendrez.

Un silence d'où sort une voix qui se voudrait égale à l'autre en fermeté :

— Merci, mon vieux. Merci quand même.

— Pas de quand même et pas de merci. Je n'ai fait que mon métier. Maintenant tâchez de penser au vôtre. Donnez quelquefois de vos nouvelles. Je ne suis qu'un médecin, mais qui aime bien les gens comme vous. Je ne vous oublierai pas...

Deux mains d'hommes s'étreignent.

— Moi non plus, Vaillant. Ni ce bateau-là.

... Ce bateau où il fut plus près de la mort que de la vie, où, aussitôt hors de danger, pendant deux semaines plus longues que des années, il n'a retrouvé force et volonté de vivre qu'en un dernier espoir de sauver son amour. *Sierra Ventana*, au-dessus d'eux massive et noire, morceau de Mexico, navire d'entre deux mondes qui, sur l'encre des eaux, sabords éteints, prend un air de cercueil flottant. Il lui échappe, lui laissant peut-être... quoi? un autre lui-même qui aurait dû rester en route et que son survivant ne reconnaît pas.

Pas mieux qu'à l'heure où il s'est réveillé — était-ce un soir ou un matin? — pour entrevoir, sous des paupières affreusement lourdes à soulever, la lumière qui brillait dans un étincelant disque de verre. Un hublot, l'un de ceux dont le regard aveugle le suit. Par ce hublot ouvert, une fraîcheur gazeuse et saline entrait, le pénétrait par les narines; et la brise qui faisait battre le rideau, tinter des anneaux de cuivre, ventilait de douceur son front lourd qui brûlait. Sur le verre où riaient des gaietés inconnues, gouttaient, pleurs d'écume et d'embrun, des larmes éphémères, aussitôt bues par le soleil. Vivait-il? A peine effleuré par ces douceurs, éclairé d'un infime souvenir d'être, il avait été repris par une nouvelle vague de sommeil.

Dans les intermissions de cette léthargie, quand le voile se déchirait, son crâne éclatait sous un casque de douleurs qui l'enserrait de la nuque aux tempes. Des nausées le suffoquaient. Cependant lorsqu'il parvenait à rouvrir les yeux, il apercevait, jeu de soie fuyante et gonflée, un bleu câlin et

lactescent, un bleu... ô Paradis! Il entendait son bruissement d'écharpes et ses voix enfantines. Puis d'autres voix, basses et gutturales à son côté. Une fois il avait essayé de bouger la tête, des brûlures horribles avaient bouché sa vue, son ouïe, bloqué ses sens jusqu'au moment où l'asphyxiant sommeil l'avait à nouveau noyé.

Plus tard — un autre jour peut-être — il avait reconnu Vaillant qui lui avait fait signe de ne pas parler. Il était dans une autre cabine, blanche comme une infirmerie. Une fille en blouse, une stewardess, épongeait le sol. Quand elle s'était relevée, cheveux en désordre, visage blême, il avait pensé : « Anne », et à ce nom, de confuses réminiscences s'étaient amorcées. Début d'atroces délires mêlés à l'ignition de sa céphalée comme les flammes à la poix : des figures et des formes blanches apparaissaient, nébuleuses, qui durcissaient en sombres images, s'animaient en expressions ignobles, criminelles. Des champignons blancs éclataient en explosions noires que des mots de radio, les lettres de luminal cinglaient de traits de feu.

Le lendemain Vaillant, accompagné de son collègue et du commandant du bord, lui avait parlé. Il avait vaguement compris et raccordé à ses dernières heures de conscience quelques phrases des explications que, par la suite, Vaillant lui avait répétées :

— Quand je suis venu vous appeler pour déjeuner... les tubes et le verre... J'avais déjà diagnostiqué la crise d'angoisse. Bouquet m'avait montré un brouillon de radio que vous aviez laissé traîner. Ça n'a pas été long. Caféine et saignée. Vous êtes le troisième que je rescape. Vous avez de la chance. Maintenant dormez.

Un tumulte de chargement l'avait, des heures plus tard, réveillé. Il s'était cru encore à Veracruz. « La Havane », avait dit Vaillant qui allait descendre à terre. Son premier souvenir vraiment clair avait été « Trouverez lettre Havane », ses premiers mots lucides pour demander au médecin de passer pour lui à la poste. Vaillant, à la fin de l'après-midi, lui avait apporté un télégramme et deux lettres, et, à sa prière, les lui avait lues. Aux premières lignes il avait, un instant, cru au miracle :

« *Comment peux-tu t'inquiéter, mon chéri? Que vaudrait mon amour et que vaudrais-je s'il se pouvait qu'en quelques mois d'absence il chancelât? Comment pourrais-je te convaincre que la fidélité absolue que je te garde ne dépend pas de rencontres ou de hasards. Dans l'engagement que je prends envers toi il ne peut y avoir de nuances ni de demi-mesures : un regard complice, un consentement quel qu'il soit sont presque aussi graves qu'une trahison de fait. Tu me trouveras comme tu m'as quittée...* »

Ce n'était, hélas, que la lettre manquée trois mois plus tôt à l'escale! La lecture de la seconde qui, elle, était du 5 juillet, avait ramené un semblant de clarté dans la confusion mentale où cette malice du hasard venait de le replonger. Ce n'était point pourtant l'avis de rupture que laissaient prévoir les radios de Veracruz; si amers qu'en fussent les termes, elle donnait à croire qu'il avait été victime, dans son affolement, d'une méprise insensée :

— Voyons, — disait Vaillant, — lisez vous-même : elle vous appelle mon petit Juste, vous embrasse de toute sa tendresse. 5 juillet. Elle vous demande de sentir son immense détresse. Vous avez perdu la tête.

Cependant, devant la brutalité des derniers télégrammes, ceux du 16 qu'Haudouard lui avait demandé de prendre dans sa veste, Vaillant à son tour s'était buté à l'énigme.

La lettre, entre autres doléances, contenait celles-ci : « *Comment, aimant une femme comme tu prétends m'aimer, as-tu pu la laisser seule à Paris, en courant le risque de ne pas la retrouver? Je sais, tu m'as demandé si tu devais partir et je t'y ai moi-même encouragé...* »

(Le radio qu'il venait d'ouvrir disait : « *Regrette ayez cru vous encourageais partir. Si revenez aurez explications 6 août.* »)

« ... *Mais tu savais d'avance qu'il est dans ma nature de jouer pour perdre et de provoquer la chance par goût du malheur; comment accepter sans folie l'idée de ne plus se revoir?* »

— Singulier, — murmurait le médecin. — Mais, vous voyez, il n'y a rien de perdu. Elle ne vous annonce rien de définitif, au contraire.

Haudouard le pressait d'aller jusqu'au bout.

« *J'ai été jusqu'à te promettre, dans l'envoûtement où j'étais,*

de ne plus bouger, de cesser de vivre. Mais un instinct de conservation a réagi en moi contre cette espèce de domestication. Il m'apparaît que tu as établi entre nous des rapports de maître à servante. »

— Bizarre : évidemment tout cela est bizarre — répétait Vaillant, qui, dans l'imbroglio, s'efforçait de trouver les arguments d'urgence propres à calmer l'esprit du malade. — Il ne peut y avoir qu'un malentendu absurde qu'en une heure de présence vous dissiperez. Est-ce une femme de parole? Une nature droite?

— La droiture même.

— Alors? Quand elle vous reverra et vous entendra, toutes ces préventions forgées dans le vide tomberont. Patientez encore, voyons.

— Écrivez pour moi, — suppliait Haudouard. — Dites ce qui est arrivé.

— N'importe quoi, mais pas ça, mon vieux. Ne l'impressionnez pas davantage. Elle vous reproche votre anxiété « pathologique » — assez curieux d'ailleurs, étant donné le traitement qu'elle vous applique. D'une façon comme d'une autre, ce n'est pas cela qui vous la rendra. Elle n'est peut-être pas très équilibrée; elle a pu perdre la tête.

Le bateau allait quitter l'escale. Juste avait demandé du papier et, en s'y prenant à deux ou trois reprises, couvert les feuillets de supplications à peine cohérentes. Vaillant, sur son instance, s'était entremis pour l'aider à rédiger un télégramme où il demandait humblement pardon de l'attitude autoritaire dont elle l'accusait au passé, lui jurait qu'il ne renoncerait à elle qu'avec la vie — puis, promettant d'expédier le tout, lui avait administré piqûre et paroles de réconfort. Haudouard avait de nouveau sombré dans les brouillards du luminal.

Il n'avait pu se remettre debout que dans la deuxième semaine de traversée, si affaibli, la mémoire si voilée qu'il se faisait l'effet de réintégrer un corps flottant. Si violent avait été l'ébranlement, que la réalité de son aventure et jusqu'au sentiment d'avoir à la poursuivre, par moments, lui échappait. Il la raccordait sans pouvoir remonter plus haut, aux lettres de la Havane, aux espoirs qu'elles lui laissaient.

***

« Ayez confiance, vous la reprendrez. » C'était avec cette promesse d'heure en heure répétée que Vaillant l'avait arraché à son hébétude, amené sur le pont, à la salle à manger. « Il faut d'abord vous remettre en forme. » Il l'avait traité en enfant jusqu'au moment où ses forces avaient paru revenir. Alors il avait commencé à lui parler en égal.

— Vous avez fait une vraie maladie. Pas une simple crise. Une maladie grave.

D'aveux en confidences Haudouard avait dû reconnaître que la « maladie » remontait plus loin que son accès d'angoisse de Veracruz et que d'anxiétés en alarmes, les troubles dataient du départ. Le médecin en retraçait la genèse : le sevrage, la cristallisation, l'alternance à grande amplitude de la confiance et des craintes avaient déterminé dans son système « cette rupture d'équilibre qu'est une passion, mon pauvre vieux. Vous avez fait, grâce à l'absence, une passion comme on fait une typhoïde. Il faut y passer une fois », et il laissait entendre que la courbe de sa convalescence le mènerait d'un état infantile à la maturité.

Juste subissait avec répugnance cette analyse et ces aphorismes médicaux. L'amour qui avait été son bonheur et sa santé, ce que sa vie avait eu, même dans la souffrance de meilleur et de plus vrai, ne pouvait être une maladie. L'idée d'en guérir lui paraissait aussi insupportable que d'en parler au passé. Cependant les questions que Vaillant lui posait sur Anne le troublaient.

— Quel genre de femme est-ce? — s'enquérait-il incidemment (en donnant son nom Juste s'était abstenu de mentionner qu'elle était la fille du psychiatre). — Que fait-elle?

Comment définir Anne par des besognes professionnelles? Anne Langle n'était pas René Sandre. En essayant de répondre il s'apercevait cependant que, sous une personnalité comme sous l'autre, elle lui était devenue indéfinissable. Vaillant insistait.

— Femme de lettres... de théâtre?

— Ni l'un ni l'autre. Pourquoi?

— J'avais cru. D'après ce que vous m'avez laissé lire — cette première lettre, assez belle, mais emphatique dans ses scrupules et l'autre où je crois discerner — ne m'en veuillez pas — un curieux mélange de littérature, de mélodrame et de casuistique. Quand une femme vous parle de jouer pour perdre, de goût du malheur...

Ces remarques et d'autres que le médecin lui glissait quand la conversation tournait sur des sujets de psychiatrie (il semblait que le nom de Langle l'y attirât) brûlaient Haudouard. Il se les était faites; il se hâtait de les refouler comme ces portraits noirs qui lui ramenaient ses rêves ou ses réveils nocturnes. Il les rejetait comme autant d'atteintes à l'être qu'il aimait, capables d'affaiblir sa volonté de ramener Anne à elle-même et de la reprendre. C'était ainsi sans doute qu'Anne avait laissé altérer son souvenir et diminuer l'homme qu'il était.

La reprendre, sauver leur amour, cette suprême partie à jouer était devenue son stimulant quotidien, sa raison de se refaire comme disait Vaillant. Dès qu'il était seul sa pensée s'absorbait dans la prévision de leur rencontre. Il cherchait à imaginer le visage qu'elle aurait, son attitude et, souvent à voix haute quand il était seul, par avance il lui parlait. « Nous nous sommes quittés il y a trois mois en plein amour, filiou; il y a des moments où nous nous sommes dit qu'il n'était pas possible à deux êtres de s'appartenir davantage. Nous avions foi l'un en l'autre... Qu'ai-je fait? Qu'est-il arrivé? » Qu'aurait-elle à répondre, quand elle verrait de ses yeux ce qu'il avait souffert?

Il se galvanisait dans cet espoir, malgré le vertige d'impuissance qui le saisissait, chaque midi, devant le tableau de marche du navire, en face des milliers de milles marins dont le point sur la carte montrait l'irréductible obstacle. Il aurait beau se débattre, interpeller dans le vide, se cogner la tête contre les murs, le bateau n'irait pas plus vite : si elle était aux mains d'un homme chaque jour, chaque nuit la livrait davantage. Quand il envisageait ce désastre, l'existence lui apparaissait aussi effroyablement déserte que l'océan où se traînait l'odieux navire. Vivre dans un monde où trois mois d'absence réduisent à néant les sentiments les

plus sûrs d'eux-mêmes, où les plus formels engagements se ramènent à de simples tricheries, lui semblait aussi absurde, aussi impossible que de poursuivre d'une mer à l'autre un voyage dénué de but.

Vaillant devinait bien par où il était le plus atteint.

— Il vous faut l'absolu... — lui avait-il dit l'un des derniers jours. — L'absolu, mon pauvre ami! Il est beau d'y croire mais nécessaire de s'en passer. Le jour où vous y renoncerez vous goûterez tellement mieux les femmes, les voyages et votre liberté.

Triste sagesse qui pénétrait Juste à son insu, et, comme la bruine des côtes nordiques, le réfrigérait. C'était dans les parages de Southampton. Les alcyons tournaient, autour des yachts, sur la mer grise. Boulogne approchait.

***

« Il y a des ports pour revenir, habités d'espoir et d'attente, où le retour n'est point ingrat ».

La nuit couvrait la rade. Nuit lugubre, pareille à celle du départ. Départ manqué, retour manqué. L'eût-il été moins si Anne... Interrogation sournoise qu'un mot de Vaillant avait provoquée :

— Au fond, rien comme d'être attendu pour vous donner envie de repartir. Tenez moi...

Les grues tendaient dans les ténèbres leurs bras écourtés. Les lumières s'alignèrent le long du ponton devant lequel le transbordeur virait pour accoster. Il était là ce quai où elle avait promis d'être la première. D'instinct il la chercha. Peut-être serait-elle venue quand même pour qu'il ne connut pas cette atroce amertume de débarquer seul cu pour échanger plus vite leurs explications. Dans le groupe des porteurs une femme agitait une fourrure. Ce n'était pas elle.

Vaillant répondait mollement du chapeau. Juste sentit la main de ce mari heureux lui serrer le bras. « Vous ne connaissez pas votre chance... » semblait dire cette pression furtive.

Ce n'était, hélas, pas cette chance qu'il avait attendue trois mois.

II

PÉNÉLOPE

Thy soft heart refused to discover
the faults which so many could find
Byron — à Augusta.

Le train passe des campagnes étriquées aux banlieues cendreuses. Il a peu dormi à Boulogne. Dans trente-cinq minutes, une demi-heure il entendra sa voix. il cessera d'être pour elle un absent, moins qu'un mort... Elle est trop droite pour manquer à sa parole, trop fière pour se dérober. Il ne l'a pas prévenue pour qu'à son appel elle vienne sans attitude concertée, sans phrases préméditées. Face à face ils se retrouveront tels qu'ils se sont quittés. A mesure que l'instant décisif approche, sa confiance dans l'issue de l'épreuve renaît.

Gare de l'Est. Il saute en taxi. Ah! que ce boulevard est laid, que ces magasins, ces trottoirs, ces affiches puent la camelote, la canaillerie, la triste blague! Où est le ciel de la Vallée? Pour la première fois, il sent poindre le regret, mais il n'a pas le temps de prendre garde au dénivellement que crée un changement de monde et de climat. Voici le Pont-Neuf, sous ses arbres fanés l'île dormante, la Cité. Le virage habituel : voici sa porte. La porte qu'ils passaient ensemble chaque soir, la place où sa voiture attendait.

Était-ce hier? Il monte, tourne sa clé dans la serrure; l'ombre de l'antichambre, la tiédeur de la chambre aux contrevents mi-clos. Cette chaleur vivante, dès le seuil il la reconnaît. C'est elle et lui. Rien n'a changé. Anne? Mais où est Anne?

Que cela pût faire si mal, non il ne savait pas!

Elle est partout présente et partout disparue. De la glace où vient de passer son visage, du divan qui semble garder sa trace, de la table où sont les lettres qu'elle a rangées.

— Mademoiselle n'est pas venue?

Le boy est là, effaré de cette arrivée inopinée, de la voix étranglée du maître, de sa figure altérée.

— Mademoiselle venue avant-hier. Pas venir avec monsieur aujourd'hui?

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit?

— Mademoiselle pas beaucoup parlé. Regardé dans placards. Rapporté affaires. Emporté photographie.

Il regarde vers la cheminée. La *Furia addormentata* est encore là. Figure de marbre, figure de morte dans cette chambre cimetière.

Mais il est déjà au téléphone. En formant le numéro son doigt tremble, accroche. La sonnerie, dans une seconde sa voix.

On a répondu. Est-ce elle?

— Allô... Anne?

Une voix sèche débite d'un trait une consigne.

— Il n'y a personne. Mademoiselle n'est pas à Paris.

— Où est-elle?

— Elle n'a pas laissé d'adresse.

On raccroche. Il reste sur place. Choc presque aussi brutal qu'à Veracruz.

Ils ont pensé qu'il ne reviendrait pas — ou prêt à tout.

— Quand mademoiselle est venue est-ce qu'elle n'a rien écrit?

— Non, rien écrit. Seulement regardé dans les lettres sur la table. Ouvert une.

« Ouvert une? » Il fouille dans le tas rangé sur le bureau : lettres de journaux, d'amis, d'éditeurs, de revues, toutes cachetées — sauf une, en effet. De Lupé! De quand? Le timbre d'arrivée dit : 2 août. Cela fait trois jours. Mais où est la lettre? Ni dans l'enveloppe, ni à côté.

C'est invraisemblable : pourquoi a-t-elle ouvert et confisqué cette lettre avant-hier, le jour où elle est venue reprendre ses affaires?

Il a dit qu'il ne renoncerait à elle qu'avec la vie. La vision d'Anne fouillant son courrier avant-hier à cette place, l'idée de cette froide et sournoise prévoyance le sidèrent, le glacent, puis brusquement, toute l'énergie reprise en route fauchée d'un coup, il s'effondre, s'abat, sanglotant sur le divan.

— Monsieur... Pauvre monsieur.

— Ce n'est rien, petit, ce n'est rien. Ça passera.

Le téléphone retentit. Le boy y court.

— Monsieur... Monsieur.

Il se précipite.

— Allô... Allô.

Il y a quelqu'un à l'autre bout du fil. La communication n'est pas coupée. Il y a quelqu'un qui écoute, qui épie sa voix.

Qui est-ce? Elle — ou l'autre — ou tous les deux? Que veulent-ils savoir? Le déclic d'un appareil que l'on raccroche doucement.

On sait qu'il est là. Il y aura autre chose. Il attend.

Une heure plus tard, vers onze heures, le téléphone sonne à nouveau. Il affermit son « Allô » de son mieux. Et cette fois une voix parle, inconnue, froide qui attaque sèchement les mots.

— Allô, je voudrais parler à M. Haudouard.

— Moi-même.

Il a envie de crier : « Et vivant ».

— Vous attendez une lettre.

— Je n'attends pas une lettre, mais quelqu'un.

La personne ne se trouble pas. Elle aussi a sa consigne qu'elle exécute sans désemparer comme la servante. Ce n'est pas une amie d'Anne. Il la connaîtrait. Ce n'est pas un ton d' « amie », mais de subalterne importante.

— Vous aurez cette lettre dans la soirée. Elle vous sera apportée personnellement.

C'est tout. Que signifie ce nouvel imbroglio, ces avertissements, cette rocambolesque mise en scène? « Dans la soirée »... Si elle a laissé une lettre pourquoi ne l'a-t-on pas apportée hier? Et pourquoi pas tout de suite? Il faut prendre le temps de l'écrire évidemment. On attendait... quoi?

Le souvenir du luminal lui remonte au cerveau dans une bouffée d'horreur.

— Yack, comment était mademoiselle avant-hier?

— Beaucoup nerveuse. Pas resté longtemps. Avec moi parlé méchant, dit à moi pas rester là. Les yeux très colère aussi.

Sur la cheminée, l'image de la Furie endormie garde les siens clos. Sommeil de marbre.

— Mademoiselle très chic maintenant. Pas comme avant. Beaucoup couleurs sur la figure, beaucoup parfum. Et fleurs très chic, là...

— Ah!

Que de choses en peu de mots! Sur place les révélations vont vite. Il n'est plus ici à Mexico livré aux souvenirs, aux suppositions, aux phrases de lettres.

— Elle est souvent venue ici, mademoiselle?

— Avant oui, beaucoup souvent. Avec maman monsieur quelquefois. Alors faire toujours très bon, très gentil. Puis mois dernier plus revenue. Avant-hier seulement.

Le mois dernier. En un mois... Toutes les misères de ce mois étreignent Haudouard, le prennent à la gorge.

— Mademoiselle faire bien mauvais avec monsieur. Monsieur maigre maintenant. Monsieur été beaucoup malade?

— Non, petit, pas malade... Ha!

C'est trop. Il ne peut plus étouffer ce flot qui l'oppresse. L'enfant effrayé s'agenouille.

— Monsieur pas faire comme ça. Moi peur. Beaucoup peur.

— N'aie pas peur, petit. C'est fini. Ça va finir.

Il voudrait le croire, essayer de se maîtriser. Maintenant, ici, il va pouvoir se défendre, savoir.

Savoir, est-ce un remède?

— Monsieur déjeuner un peu? Moi faire...

— Merci. Je ne veux rien.

Va-t-il encore se laisser aller? Il sait où cela mène.

— Et puis si, au fond. Fais ce que tu voudras.

Deux œufs. Un fruit. Du café. Ça passe. Ah : ces menus du bord où Vaillant choisissait pour lui, ce vin du Rhin qu'il lui versait et qui avait ce goût malade, ce goût de poison qu'il trouve à tout ce qu'il absorbe. « Il vous fera pleurer. Le rhum fait dormir. Saoulez-vous de sommeil et de larmes, mon pauvre vieux. » Il se forçait avec l'idée de « se refaire ». A présent à quoi bon! Elle ne viendra plus.

Il repasse dans la pièce ouverte sur la Seine. La vieille Seine basse entre ses quais étroits et ses arbres poudreux, fleuve à noyés des beaux étés. Et, derrière, la ville encore remuante... C'est là que mijotent tant de belles amours et de jolies combinaisons. Paris! — Paris qu'il s'était repris à aimer. Paris si tendre au printemps!

C'est là pourtant qu'il va falloir recommencer! Ou alors... Sur son bureau les lettres, les cartons, l'Argus. *Juste Haudouard. Monsieur Juste Haudouard.* Disparu, mort à Veracruz, à la

mer. Haudouard. Absent de Paris et pour toujours. Fichez-lui la paix!

Il ouvre quand même. Habitude, grande roue de la machine, tourne un peu.. « Il nous faut absolument votre enquête pour fin septembre. Envoyez-nous d'urgence les documents. » — « La maison compte sur votre nouveau livre pour cet hiver. Sans vouloir vous presser, nous vous faisons remarquer... » — « Pourriez-vous en faveur de notre Association, envisager une conférence vers... »

— Il faut s'y remettre, Haudouard... Tu n'es pas un enfant.

D'où part cette voix? Est-ce encore Vaillant qui parle? Ou l'homme ancien, celui qu'il a laissé ici, il y a trois mois — ou celui qui veut renaître de cette longue maladie? Mais l'être malade ne veut pas l'entendre.

— S'y remettre? Et pour qui, pour quoi? — Pour rien, il n'y a que cela qui compte — ce n'est pas vrai. J'avais une femme. C'était cela qui comptait. J'avais de la force et du courage. J'avais tout ici. Les espoirs de ma vie, une lumière que je ne retrouverai plus. Nous avions... Elle a tout détruit, tout pris. Sauf cette figure de papier qui lui ressemble. A déchirer aussi.

— Sa Méduse? Ta belle image... Juste, c'est le meilleur de ce que tu n'as plus.

***

« Cherche bien, ouvre les tiroirs. Fouille les coins qu'elle ne connaissait pas. Dans ce meuble : il y a ces photos que tu cachais. Tu les détestais, avoue. Elle aussi. Les voici, regarde. »

Il ose à peine les reprendre, ces photographies dédaignées : Celle-ci de leur camping landais, où il la voit si commune; cette autre... Il ne l'avait donc pas déchirée? D'où revient-elle, cette figure de nuit? Teint blême, bouche vulgaire où le fard s'empâte sans vouloir dessiner la lèvre informe, le menton rentré et sournois, des yeux de nocturne, hypocrites et durs, qui ne rayonnent pas...

Anne?... Telle qu'il l'a tirée ici, il y a seize ou dix-huit mois, entre Hudson et Lupe, un jour qu'il voulait faire briller sa beauté sous ce grand rayon de six heures qui dorait et enflammait Lupita.

Il se penche, atterré, tremblant vers le trop réel, trop indiscutable petit repère. Que lit-il dans cette posture engoncée? Le complexe d'infériorité, la honte de soi, une certaine raideur vaniteuse qui va de pair, les futures révoltes. Une ... Il va crier. Non, non, ce n'est pas cette femme qu'il a aimée, ce n'est pas ce visage. Alors qui, quoi?

Il appelle ses souvenirs à l'aide. Ceux qui accourent, libérés d'il ne sait quelle oubliette sont laids, pareils aux minables photographies, tous ceux qu'un an, deux ans il a enfouis, refoulés : Anne devant sa glace le matin regardant ses dents; le vilain rire qui les découvrait quand elle disait « C'est assez farce », les mots de René Sandre...

Non! ces souvenirs mauvais le trompent, ces portraits mentent. Celle-ci c'était celle d'autrefois, celle qu'il n'avait pas encore transformée. Mais l'autre, l'Anne vraie...

Il va et vient, traversé d'éclairs de conscience qui lui montrent dans une lumière brutale une Anne équivoque, un passé trouble et déjà décomposé. Il ouvre sa valise, reprend ses lettres. Là au moins il a des témoignages irrécusables de l'Anne vraie.

« *Que vaudrait mon amour et que vaudrais-je s'il se pouvait qu'en quelques mois d'absence il chancelât?* » Mais quoi? n'est-ce pas elle-même qui, par avance, se jugeait? Il les retrouve à chaque page ces deux êtres qui vont se masquant ou se dénonçant. Anne Langle, René Sandre, l'une sublime, l'autre sournoise. Grands serments et démentis incohérents. A chaque ligne! « *Ce sont les infidèles qui parfois ont l'air le plus innocent.* » La voici, l'innocente aux airs innocents qui se trahit par un lapsus de l'infidèle. L'une propose, l'autre dispose. L'une dit blanc, l'autre agit noir. Étrange besoin d'annoncer ses faux pas par des protestations de vertu, de se tendre à elle-même des panneaux pour y mieux tomber. Dualité, duplicité?

« ... Hantise du contraire, ambivalence du contraste, perverses scrupuleuses... » Ces formules de Vaillant — qui citait Langle précisément — lui reviennent à l'esprit. Mais c'est cela son goût du malheur, son « cas » : cette tendance morbide à faire ce qu'elle craint le plus de penser, à « jouer pour perdre », comme elle écrit à « provoquer la chance ». La chance... l'action ou le malheur qu'elle désire en tremblant, l'acte de désespoir

dont la menace atroce semble l'avoir atrocement tentée.

Inconsciente, malade? Alors il ne devait pas la laisser, exposée à la jalousie, au déséquilibre... Est-il trop tard pour la sauver?

***

— Courrier pour Monsieur.

La lettre que l'on devait apporter? Non, celle-ci vient d'être distribuée. Il a déjà reconnu l'écriture de sa mère. Pauvre femme! Est-ce qu'elle sait? Sans nul doute.

Mon petit, j'ai si peur de la déception cruelle qui t'attend que je ne sais comment t'écrire. J'aurais donné volontiers ma vie pour te l'éviter.

Je ne peux comprendre comment ce cœur si dévoué pour toi, cette jeune fille que j'avais à tous égards jugée si parfaite, a pu subitement changer. Car jusqu'aux dernières semaines du séjour que j'ai fait à Paris, Anne n'a cessé d'être un modèle de prévenance et de tendresse filiale. Dans toutes nos conversations, il n'était question que de son amour pour toi et de vos projets, des vacances que vous passeriez à Houdon, cet été. Ce n'est qu'au début de juillet que j'ai cessé de la voir venir. Les rares fois où j'ai pu l'atteindre au téléphone sa voix m'a paru altérée, fuyante. Au moment où est arrivée l'annonce de ton retour prochain, elle est venue me faire une courte visite, où elle a manifesté à ton égard de telles réticences, des préoccupations si nouvelles et contradictoires avec ton arrivée imminente que j'ai eu le pressentiment d'un changement. « Pourquoi Juste est-il parti? m'a-t-elle répétée plus de dix fois. Pourquoi m'a-t-il abandonnée? Je croyais que j'aurais la force de supporter cette absence. Je ne puis plus. » En vain me suis-je efforcée de lui représenter qu'il était facile de hâter ton retour en te télégraphiant. « Je ne veux pour rien au monde interrompre son voyage », m'a-t-elle répondu.

Enfin, le treize juillet, je crois, comme dans mon inquiétude je lui avais écrit, je l'ai vue arriver dans un état de surexcitation qui la rendait, elle toujours si douce et affectueuse, méconnaissable. Ce n'était ni dans son attitude ni dans sa mise, la même personne. Comment te dire mon affolement et ma peine lorsque je l'ai entendue éclater contre toi en reproches d'une violence inouïe, t'accusant de l'avoir quittée pour rejoindre

une maîtresse, d'avoir fait d'elle une esclave, de lui avoir demandé je ne sais quel envoi à Mexico, de l'avoir réveillée une fois à deux heures du matin. « Je vaux plus que cela et mieux que cela », répétait-elle avec une fièvre que je ne puis te décrire. Par qui était-elle montée ainsi? Je l'ignore. Au moment où j'essayais de lui montrer qu'elle s'abusait, de lui rappeler tes lettres, les dispositions que tu avais prises, ses précédents sentiments, elle m'a quittée avec une précipitation si brutale que j'en suis restée anéantie. « Je vais manquer mon rendez-vous », m'a-t-elle crié de l'escalier. Elle semblait hors d'elle-même, absolument hallucinée.

J'aurais voulu te prévenir, te conjurer de hâter ton retour. Le lendemain je recevais un mot d'elle où s'excusant de son attitude, elle m'annonçait qu'elle n'était plus libre et avait « engagé son existence ». Elle m'assurait de son immense tendresse pour toi en me suppliant de ne rien te télégraphier dans la crainte des extrémités auxquelles ton caractère pourrait te porter.

Depuis je n'ai plus vécu; j'ai tout craint. Dans cette campagne prête pour vous, où je me faisais la plus grande joie de ma vie de vous voir ensemble, ma pauvre tête s'égare. Je t'attends. Mon petit, aie pitié de mon âge. Ta vieille mère te supplie. Sois maître de toi.

P. S. —*Dans son mot Anne me disait qu'il n'y avait que deux personnes au courant, dont votre amie Laure, madame de Breuilh. Peut-être en sauras-tu par elle plus que par moi.*

III

CONTREPOISONS

« Allô... allô... Qui? Haudouard? Juste? Tu es revenu? » Au crescendo d'étonnement qu'il perçut dans la voix de Laure il semblait qu'elle aussi eût douté de son retour. « Nouche, peut-il dire, je voudrais te voir. Tu sais...? » — « Je... Enfin oui, viens. Nous parlerons. Viens tout de suite. »

Il sortit aussitôt, si troublé par ce qu'il venait de lire qu'il en oublia la lettre annoncée pour la soirée. Il s'en souvint dans le taxi. Que pouvait-elle lui apporter à présent? La littérature de circonstance, son immense tendresse à retardement pour

lui apprendre qu'elle avait « engagé son existence ». Elle pouvait donc l'engager tous les trois mois, son existence!

Sa tendresse! Elle l'avait prouvée avec ses radios de Veracruz, après avoir supplié sa mère de ne pas le prévenir... Sans le vouloir, dans son tourment, la pauvre femme avait réouvert les écluses : un tourbillon d'interrogations, de regrets mêlés de dégoûts horrifiés, de nouvelles vélléités homicides emportait une fois de plus la lucidité de l'homme qui commençait à se reprendre et son courage renaissant. Ce fut l'amant en détresse, l'enfant gonflé d'amertume et de larmes ravalées que Laure vit arriver dans son salon, avec une mine de naufragé et des vêtements fripés par le voyage. Les traces laissées par sa tentative étaient encore si apparentes que Nouche laissa échapper une exclamation.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé?

Ce furent ses premiers mots en l'embrassant. Il avoua :

— J'ai essayé... Je me suis raté.

Elle le regarda, eut un mouvement de tristesse.

— Je m'en suis doutée.

— Et elle?

— Elle le craignait. Du moins elle l'a beaucoup dit.

— Ah!

La vue de ce salon soyeux et assoupi dont l'ambiance accentuait son désacclimatement lui rendit toutes proches les confidences exaltées qu'il avait faites à Nouche, trois mois plus tôt, le jour où elle l'avait incité au mariage.

— Une femme pour qui j'aurais donné ma vie, que j'ai aimée plus que tout au monde, comme je n'ai jamais aimé.

Il plongea sa tête entre ses mains. Laure attendit que cet accès fut passé.

— Il ne fallait pas partir, mon petit.

Il leva les yeux sur elle : allait-elle prendre parti contre ce qui avait été sa foi en l'absolu, sa croyance à la fidélité — son mirage?

— Trois mois, Nouche... Même pas trois mois. Elle qui m'avait juré pouvoir attendre, je ne sais, cinq ans, dix ans, qui parlait de ne pouvoir me survivre.

— Elle m'a dit tout cela. Après ton départ. Elle paraissait t'aimer énormément et même souffrir de ton absence; je

l'entends encore me demander — c'était en mai ou juin — « Est-ce que vous croyez que je vais en crever? »

— Elle t'a dit cela?

— Oui! Elle avait des façons un peu communes de s'exprimer. Excessives surtout... Trop excessives pour être vraies, évidemment.

— Je ne comprends rien, je me casse la tête à essayer. Mais toi, Nouche, tout ce temps tu l'as vue.

— Pas tellement. Je l'ai invitée à déjeuner deux ou trois fois. Tiens, à un de ces déjeuners justement elle a fait une grande sortie contre son père, sa façon anachronique de comprendre la vie, de s'enfermer dans le travail, de ne rien entendre aux choses pratiques. Pratiques... Cela m'a fait penser à ce que tu me disais, ici, tu as oublié...? Au début je la trouvais bien — après...

— Après?

Nouche eut la curieuse impression qu'elle allait le froisser, sinon le meurtrir. De fait il n'était pas encore habitué à ne plus la considérer comme sienne, à la laisser attaquer.

— Après, pour être franche, je dois t'avouer qu'elle a commencé à m'assommer. Elle ne parlait plus que de gens, de dîners, comme si la fille d'un type comme Langle avait à se pâmer de manger chez des banquiers. Enfin très petite... Comment signait-elle déjà?

— René Sandre.

— C'est ça. Très petite Sandre, à partir de ce moment-là. Lancée d'ailleurs sur le nom du père mais se démenant — tant que ça pouvait. Grand coup de m'as-tu-vuisme : robes de... chapeaux de... Sans fortune comment arrivait-elle? Enfin, à n'y rien comprendre pour une fille comme ça. Snobisme à part, d'ailleurs, aucun intérêt. La dernière fois que nous sommes sorties ensemble — à un concert Stravinsky — elle n'a pas écouté une minute. Elle tournait la tête à droite et à gauche pour voir si elle était vue. Impossible! Dans cette période à vrai dire, c'était vers le milieu ou la fin de juin...

(La période de grande dépression).

— ... elle ne parlait plus beaucoup de toi.

Laure marqua un temps, car sur le front de Juste accablé les nuages s'amoncelaient.

— C'est d'ailleurs à ce moment-là qu'il a commencé l'offensive.

— Qui ça?

On eût crié « alerte » que les instincts combatifs d'Haudouard ne l'eussent pas redressé davantage.

— Mais lui.

— Qui ça, lui?

— Enfin lui, ton... successeur.

Le regard gris bleu de Nouche parut s'étonner de son ignorance.

— Mais Goehl, mon petit Juste. Tu ne savais pas?

Il crut avoir mal entendu.

— Goehl... Quel Goehl?

— Voyons, Goehl. Il n'y en a qu'un : le musicien. Le maëstro. D'où reviens-tu?

Il revenait de Mexico. Il lui fallut faire effort pour revoir la boîte de nuit, les Odet, le danseur vulturin. L'épithète d'Anne, « le Louis XIV sans perruque », s'accola à cette figure faisandée sortie des mornes lumières d'un soir d'ennui.

— Tu veux dire, Nouche, que Goehl est l'amant d'Anne?

— Le bruit en court.

— Le bruit... Je t'assure, Nouche, que je n'ai pas le cœur à m'amuser de bruits en ce moment.

— Ni moi, mon petit. Je te dis ce que je crois.

Il demeurait interloqué. Il répéta.

— Goehl, le vieux...

— Vieux? Il n'a pas encore célébré la soixantaine.

Il commençait d'éprouver un étrange allégement. Cependant il hocha la tête incrédule.

— Ce n'est pas possible.

Nouche montra quelque impatience.

— Pourquoi pas possible? Il a encore du prestige auprès de certaines femmes. Et surtout des moyens considérables. C'est un homme qui sait se donner beaucoup de mal. Il l'a bombardée de fleurs, de dîners par-ci, de soupers par-là.

Il se souvint, en effet, d'un dîner au Ritz dont elle lui avait écrit quelque chose, et, vaguement, du commentaire. Ce qui se précisait le mieux c'était la soirée chez *Florence* et les jugements d'Anne sur Goehl avant et après.

— Voyons, Nouche. Elle le trouvait périmé, bouffon. Elle m'a répété : « S'il y en a un que tu n'aies pas à craindre, c'est bien celui-là. »

— Raison de plus. A ta place, c'est de celui-là que je me serais méfié. Elle s'est jetée dans la gueule du loup. C'est un vieux malin. Je le vois lui parlant de toi.

Un passage des lettres qu'il avait parcourues l'après-midi surgit à sa mémoire « *Goehl a trouvé une stratégie toute personnelle pour m'intéresser à lui : il feint de s'intéresser beaucoup à toi* », ensuite quelque chose comme... « *être le spectateur de cette chose rare, une grande passion* ».

— Tu penses s'il a usé de la situation : si tu l'aimais, comment avais-tu pu partir? Tu avais dû rejoindre une femme. Est-ce qu'elle ne craignait pas un avenir difficile? Elle, une créature de sa classe! Enfin tout!

« Je vaux plus que cela et mieux que cela. » Il reconstitua la scène avec sa mère, comprit la dépression, l'immense détresse. La fin de la phrase qu'il cherchait se présenta, presque complète : « Tu penses si je me méfierai de ce Méphisto fatigué. »

Et sur le coup, encore qu'il n'eût pas les yeux tout à fait secs, un rire nerveux s'empara de lui. Rire d'ironie sur le bonhomme, sur Anne, sur lui-même, sur l'absurdité de tout. Rire assez désespéré pourtant, malgré la détente qu'il apportait.

— C'est burlesque... simplement burlesque.

L'homme (du moins son bon sens), pour un instant, reprenait le dessus. Il n'avait pas ri depuis plus d'un mois.

— Tu ne peux pas savoir, Nouche, comme cela me soulage que ce soit celui-là.

— Je te comprends assez bien, — dit-elle avec un sourire compatissant.

***

— Viens, — pria-t-elle, — Arnheim va arriver? C'est mon heure.

Il la suivit dans la bibliothèque où sur le divan tranquille, le plateau et la lampe étaient déjà installés. Il vit, à une trace de fatigue sur le doux visage usé, au tic des paupières, qu'il l'avait laissée trop longtemps attendre son réconfort quotidien.

— Installe-toi, — dit-elle. — A toi aussi cela te fera du bien.

Fait étrange, il n'aspirait pas à ce bien, n'éprouvait aucune envie de s'engourdir. La santé est une habitude résistante en dépit des chocs; et le besoin d'aller jusqu'au bout dans la connaissance, de vider jusqu'à la lie la coupe des révélations était une soif plus impérieuse, à ce moment, que le désir de s'étourdir.

— Non, — fit-il. — Pas maintenant. Merci.

A peine la tête sur le coussin, il fit face à l'étonnante nouvelle, cherchant à l'envisager sous tous ses aspects. Pour Goehl! Pour ce Don Juan sur le retour elle avait tout jeté bas, détruit un bonheur unique. Enfin ce n'était pas pour l'homme... En quelques jours elle n'était pas tombée folle à lier d'un monsieur qu'elle trouvait assommant et ridicule et qui l'avait sans succès poursuivie deux ans.

Il se retourna, une objection irréfutable ayant surgi dans son esprit.

— Ce ne peut pas être lui. Elle a écrit : j'ai engagé mon existence.

Laure suivait sa nuée évasivement.

— Il lui a peut-être promis le mariage, je ne sais quoi.

— Enfin il faut une raison.

— Que veux-tu que je te dise? Je ne puis que te répéter ce que vingt ou trente personnes pourront te certifier.

— Mais tu l'as vue, elle, depuis? Qu'est-ce qu'elle t'a dit?

— De lui, rien. Simplement ceci. « Toute ma vie désormais est un livre fermé. » Textuellement. Tu penses, avec Goehl! On les a vus se faire des yeux devant toutes les portes. Non, elle est venue me trouver pour toi, me dire qu'elle avait très peur, qu'elle craignait tout, qu'il fallait que quelqu'un allât au bateau...

On frappa doucement à la porte. Arnheim entra. Haudouard connaissait d'assez longue date ce courriériste, caustique et délicat, qui donnait à Nouche par sa compagnie quotidienne, entre six et neuf, tout ce que le désenchantement de son amie attendait des hommes. En apercevant Juste il eut un mouvement surpris.

— Alors, vous êtes revenu, le voyageur! On vous croyait disparu de ce monde, cher Juste Haudouard. Le bruit fâcheux

courait... Mademoiselle Langle dont on parle beaucoup en ce moment, paraissait très alarmée, à en croire ses nombreux amis.

Il se tourna vers Nouche qui s'écartait pour lui faire place, et, de la malice sous les cils, comme s'il préparait un gros effet :

— Avez-vous appris ses prochains débuts?

Juste se souleva.

— Quels débuts? — demanda Nouche.

— Ses débuts à la scène. Mademoiselle Langle débute avec *Andromède* à la rentrée...

Il tira un journal du soir de la poche de veston.

— Pour un livre fermé! — s'exclama Nouche en prenant la feuille. — C'était donc ça!

Juste retira le regard qu'il avait glissé sur le journal. Même dénaturé par l'encre d'imprimerie, le portrait d'Anne auprès de celui de Goehl était assez flatté pour le brûler encore. .

Il écouta Arnheim, le cœur battant.

— Elle tiendra le grand premier rôle : *Andromède* (sur la scène et dans la coulisse), la jeune ingénue qui tombe amoureuse du génial musicien, tandis qu'un jeune homme disparaît...

« Dans une grande atmosphère de passion. » Tous les souvenirs qui touchaient à *Andromède* affluaient d'un coup.

— Ça s'est décidé le mois dernier. Les répétitions vont commencer. Goehl a eu toutes les peines du monde à l'imposer. Elle manque de voix. Mais on compte sur la *grande* publicité. La fille du Freud français. Ses amours sensationnelles avec le Maëstro. Enfin tout y est. Sauf...

Il cligna discrètement de l'œil vers Haudouard, qui s'était redressé, aveuglé d'une lueur soudaine.

« Il faut le voir me rappeler avec des airs complices que le personnage qui disparaît se nommera Juste... » Le morceau de phrase manquant venait enfin de lui revenir.

Ils furent interrompus par la sonnerie du téléphone. Nouche prit le récepteur avec agacement. « Qu'est-ce qu'on me veut à cette heure-ci? »

— Allô... De Bellevue? Mais vous avez déjà téléphoné! Précisément. D'ailleurs, il est ici. Lui-même, en personne.

Elle tourna les yeux vers Haudouard, prêt à se lever.

— ... Mais très bien, je crois. Remerciez-la de cette sollicitude. Attendez. — On est préoccupé de savoir comment tu te portes. Ils ont la curiosité un peu...

— Macabre —, fit Arnheim.

— Qu'est-ce que tu veux que je réponde?

Haudouard était déjà debout. Il saisit l'appareil.

— Allô... (Il reconnut la voix du matin.) Veuillez transmettre à mademoiselle Langle, — le nommé Juste va bien.

Il se souvint à temps de l'enveloppe trouvée vide, et, la voix hachée :

— Il vous prie de lui renvoyer la lettre ouverte et confisquée...

***

Il n'était pas moins surpris que les autres de la soudaineté de sa réaction. Cependant, sa riposte lâchée, il demeura interloqué devant les révélations d'Arnheim et les dessous qu'elles laissaient entrevoir. Que de cette mélodramatique provocation, Anne eût pu se faire la complice, ce n était pas croyable. Et cependant... Il était trop évident que le rôle d'Andromède avait été pour Goehl l'argument décisif, pour elle le denier de la trahison. Pour une demoiselle romanesque, avide de publicité et qui a moins de dons que de notes de couturiers, quel rôle et quelle aubaine! Le musicien avait su faire jouer le sens pratique de René Sandre sur la chanterelle du goût du malheur. Qu'offrait-il, lui, l'absent, en échange de la belle carrière? Son retour éperdu, la foi aux promesses, les joies de la conjugalité? « Menace atroce, contrainte affreuse à sa vie et sa liberté. » Comment, en fait de débat, de détresse, son irritation contre elle-même ne se serait-elle point tournée en animosité contre lui?

Mais de là à le provoquer sciemment, à le pousser à dessein au coup de folie? Il avait parlé de se jeter par-dessus bord en cas de changement. On connaissait son anxiété, son anxiété « pathologique ».. Précisément! De lui-même il était entré dans le jeu. Il leur avait offert la partie belle : un coup de pouce à donner, un radio bien senti...

Devant cette monstruosité, pour emportée qu'elle fût, l'imagination d'Haudouard reculait. Mais son démon — ou son archange — l'empoignait :

« Va jusqu'au fond des choses. Vois. Les secrets du cœur ne sont pas insondables. Anne Langle troublée, René Sandre tenté — la disparition du nommé Juste, quel succès pour Andromède, quel ragoût à ses transes un peu mornes! — c'était irrésistible, encore qu'un peu scabreux. La conscience claire ménage ses futurs remords et l'opinion. Tu as une mère, des amis. Il faut opérer avec tact et déchirement. On supplie la bonne mère de ne pas t'alarmer et le jour où tu t'embarques allez... plus de précaution. Tu te rates, cela on l'ignore. Ton dernier télégramme permet d'attendre une héroïque obstination. Mademoiselle Langle court chez tes amis, mène grand bruit du malheur. René Sandre enlève les photos compromettantes, visite ton courrier. Le bateau arrive. On appelle au téléphone une, deux, trois fois. Tu es là, encore là. Est-ce ainsi que tu tiens parole? On commence à douter de toi. On t'annonce une lettre de rupture. Les clichés sont prêts pour la grande nouvelle aux journaux. Dix heures du soir... Tu ne vois pas qu'on s'impatiente. A présent qu'est-ce que tu attends? »

Ces pénibles, ces atroces interprétations pouvaient partir de l'abîme de rancœurs et d'amertumes où le pauvre Haudouard se débattait. Cependant la lettre qu'une heure plus tard mademoiselle Langle fit porter chez Laure au reçu du message téléphoné leur donnait un peu plus que de la vraisemblance : elle ne témoignait pas d'une immense tendresse mais d'une violente irritation.

Mon cher Juste,

Décidément l'inévitable ne s'accomplit plus à la Havane — ou je ne sais plus où... Tant pis ou tant mieux! Vous êtes, je le vois, quelqu'un de vulgaire. Vous avez voulu m'alarmer avec votre sinistre besogne. Et vous y avez presque réussi. A présent vous avez l'audace de me réclamer une lettre que je n'ai jamais vue. Il n'y avait rien dans cette enveloppe qu'un vague courrier en retour qui ne m'intéressait pas. Je suis, sachez-le, aussi incapable d'une action indélicate que vous de courage ou d'honneur. Malgré la réserve que je me fais une loi d'observer

en toute circonstance, je dois vous dire que vous ne m'inspirez que dégoût et répulsion. Prenez garde — ceci très sérieusement — à ne jamais me reconnaître. Quelle honte de vous avoir appartenu!

ANNE LANGLE

Les premières lignes donnèrent à Juste un battement de cœur qui alla, s'amplifiant, à mesure qu'il avançait dans sa lecture.

A « tant pis ou tant mieux! Vous êtes, je le vois, quelqu'un de vulgaire », il émit une sourde plainte et sa suffocation fut telle qu'il passa la lettre à Nouche.

— Tant pis ou tant mieux! Elle exagère, — dit celle-ci.

Elle lut pour lui et Arnheim qui écoutait sagacement, à mi-voix. Elle s'interrompit sur « sinistre besogne ».

— Ce n'est pas croyable, — dit-elle. — Vraiment elle a le génie des mots qui l'accusent.

Arnheim, dans sa fumée, laissa monter un léger rire :

— Sinistre besogne... Vous les avez beaucoup déçus.

Juste, renversé, les yeux fermés, était hors d'état de donner son opinion. Il revivait son agonie de Veracruz. Dans son esprit passaient les images confuses de sa nuit d'angoisse, à l'hôtel : le couple de zopilotes, les deux figures complices que, dans l'obscure distance, sa double vue cherchait vainement à discerner. A présent, tout proche, un visage de colère se montrait, une blême harpie aux dents mortes. Dans sa colère noire la furie, la vraie, s'était bien éveillée.

— Une femme, — gémit-il encore, — que j'ai quittée il y a trois mois en plein amour.

Retombé dans les vapeurs de ce délétère amour, il étouffait.

Au passage de l'enveloppe décachetée, Nouche s'exclama.

— Mais elle l'a bien ouverte, elle le reconnaît.

Elle acheva. Les mots de haine, la menace finale ferraillaient comme des lames de théâtre. Quand elle eut fini un silence pesa, indéfinissable — celui qui suit le réveil des mauvais rêves. Du tragique au comique, de l'imaginaire au réel, de la souffrance à l'ironie parfois, devant le saut à faire — toujours à recommencer — l'esprit vacille.

Nouche s'inclina sur le visage clos du « voyageur », posa sa main sur son front.

— Tout n'est pas éternel. Tu oublieras.

Ils le regardaient muet, contracté sur lui-même, comme si dans les profondeurs de son être la vie luttait contre de nouveaux poisons.

Elle crut qu'il fallait lui parler encore.

— Tu repartiras... Tu en aimeras d'autres... C'était une autre femme.

Était-ce le mot qu'il fallait dire?

Il faut longtemps pour réaliser en soi la mort d'un être et plus longtemps encore pour accepter qu'il n'ait été qu'une illusion. Déjà pourtant dans les ténèbres de sa peine, une ombre blanche commençait insensiblement de se reformer : dans sa pose avide et sans vie, un pur profil au front de marbre, aux cheveux tronçonnés en courts serpents. Avait-elle cessé d'être sienne, la Méduse que son amour avait créée? Il la portait en lui, désormais, fidèle à son rêve, ensevelie dans son sommeil désarmé. Il lui restait à découvrir que l'on ne possède que l'imaginaire....

Ses traits parurent se détendre. Les autres se taisaient. Ils crurent entendre un grand soupir soulagé.

MARC CHADOURNE

DE PARIS A BRAZZAVILLE

I

Il est une heure du matin. Après une période de froid très vif, le temps s'est subitement radouci. Le *Caudron Luciole*, conduit à l'extrémité du terrain de Guyancourt, est entouré par les membres de l'Aéro-Club de Paris venus pour faire leurs adieux à Pharabod, leur chef pilote. Le moteur, un cent chevaux Renault, est mis en route par les mécaniciens. Dans la nuit, un éclair de magnésium m'éblouit, et j'aperçois une rangée de photographes, journalistes et amis qui nous mitraillent à bout portant. Nous prenons place dans la carlingue. Un dernier point fixe pour éprouver le moteur et l'on retire les cales. Guidé par la lumière des phares d'autos, l'avion, alourdi par une charge utile égale à son propre poids, roule lentement. Des feux allumés en bordure de piste complètent un balisage de fortune. Bientôt la queue se lève et Pharabod décolle quelques mètres à peine avant la limite extrême qu'il s'était fixée.

Nous prenons de la hauteur et après avoir survolé le terrain et donné un dernier coup d'œil d'adieux, nous piquons plein sud. Cet envol est le premier acte d'un long voyage de tourisme que nous entreprenons en direction de Madagascar.

De nombreux équipages nous ont déjà précédés sur ce parcours périlleux. L'Afrique a été survolée du nord au sud et de l'est à l'ouest par des avions de grand raid montés par

les meilleurs spécialistes du pilotage et de la navigation. Mais aucun amateur en France ne s'est rendu encore dans nos possessions équatoriales avec une avionnette munie d'un équipement rudimentaire. Le constructeur lui-même nous disait au départ : « Mon avion a été construit pour aller de Paris à Deauville ou à Tours et vous voulez en faire un avion de grand raid ». L'expérience valait la peine d'être tentée.

Dès le début, le vol de nuit s'avère difficile. Pas de ligne d'horizon, de la brume partout. Après une heure et demie de vol, voici les lumières d'Orléans. Comme cette ville que j'ai déjà survolée paraît plus importante la nuit que le jour! Mais le temps se bouche à nouveau et nous ne verrons plus le sol jusqu'au matin. Lentement, dans la crasse, nous prenions de l'altitude. Le panache blanc qui couronnait le pot d'échappement était ma seule distraction pendant que Pharabod se livrait à la science délicate du pilotage sans visibilité, en lisant attentivement ses appareils de bord.

Ma joie fut grande quand le *Luciole* émergea enfin au-dessus de la couche des nuages. Beau spectacle. Lumineuse clarté après une obscurité épaisse, mais émouvante solitude! Sur nos têtes la multitude des étoiles et sous nos ailes une masse grisâtre : la mer de nuages! Le moteur tournait avec régularité, et à cette altitude nous pouvions franchir aisément le Massif Central. A mesure que la nuit avançait, le froid devenait plus vif. Le vent nous était nettement contraire et retardait notre marche.

A quatre heures, le ciel à l'est prit une teinte plus pâle, tandis qu'à l'ouest l'horizon restait noir. L'aurore s'annonçait; elle allait m'offrir le plus beau spectacle auquel on puisse assister : la naissance du jour au-dessus des nuages! Penché sur la carlingue, je contemplais: des nuances fines et délicates modifiaient peu à peu le gris sombre. L'horizon s'éclairait d'une lueur faible, encore imprécise. Un léger moutonnement blanc se dessinait qui allait se propageant rapidement à tous les nuages, sauf à ceux de l'ouest encore sombres. Peu à peu tout s'éclairait. Pauvres peintres épuisés en laborieux efforts pour faire chanter vos couleurs, si vous aviez vu ces nuances

exquises que j'essaie en vain de décrire, ces teintes rose pâle, rose vif, presque rouge et le coloris toujours plus ardent des mauves, des jaunes, des violets qui s'étalaient successivement sur la nappe nuageuse au cours de la majestueuse et lente ascension du soleil! Enfin, à sept heures du matin, c'était le règne établi de cette blancheur éclatante bien connue de tous ceux qui ont volé de jour au-dessus des nuages.

Mais la beauté de ce spectacle ne pouvait nous faire oublier les risques d'un temps bouché jusqu'aux Pyrénées. Les prévisions météorologiques données à Paris étaient inquiétantes. Seule, l'aggravation du mauvais temps prévue pour les jours suivants nous avait décidés à partir. A deux mille mètres, le froid était intense : moins vingt degrés. Au sol, un plafond presque nul. Le mauvais temps n'est pas une difficulté insurmontable quand le moteur marche bien. Le nôtre avait tourné avec une belle régularité toute la nuit. Soudain comme on apercevait au loin les grands glaciers du Canigou la pression d'huile se mit à baisser de manière inquiétante. Voilà le manomètre à zéro. Il nous reste donc tout au plus cinq minutes de vol avant la panne complète. Pharabod réduisit son moteur et commença aussitôt une descente en spirales dans un trou que nous eûmes la chance de rencontrer. A travers des lambeaux de nuages j'apercevais une terre bien inhospitalière. Ce n'étaient que crêtes escarpées et gorges profondes. Allions-nous terminer déjà notre voyage par une catastrophe? Arrivés en rase-mottes dans une vallée étroite nous ne trouvâmes aucun terrain où poser l'avion. Heureusement l'aiguille du manomètre d'huile accusa quelques soubresauts. Le moteur se lubréfiait donc encore, mais mal. Aveuglés par la pluie, nous nous dirigeâmes vers l'ouest à la recherche du canal du Midi. Le temps était de plus en plus mauvais, la visibilité détestable, il y avait à peine cinquante mètres de plafond et nous étions atrocement secoués par des rafales de vent. La lutte entre la frêle avionnette et les éléments déchaînés était inégale. Pourtant nous atteignîmes Castelnaudary. Sûrs maintenant de ne pas buter contre une montagne, nous allions tâcher de gagner Perpignan. On ne voyait pas à trois cents mètres devant soi et cependant

nous volions à moins de trente mètres du sol. J'aperçus derrière un paquet de brume Carcassonne et ses pittoresques fortifications. Dans les champs, personne. Sur les routes, peu de monde. Ce n'était vraiment pas un temps pour des piétons! A neuf heures, le ciel s'éclaircit, devant nous brillait la Méditerranée et l'avion se posa après huit heures d'un vol mouvementé sur le terrain de Perpignan.

Il était grand temps. Le moteur n'avait presque plus d'huile. Panne étrange! Le Renault avait triplé sa consommation d'huile sans en perdre une goutte. Un mécanicien, appelé d'urgence, arriva de Toulouse dans la nuit. Il ne put s'expliquer la cause de notre panne.

Après un examen de deux heures, il nous conseilla de poursuivre le voyage. Forts de cet avis, nous reprîmes notre vol vers Alicante avec confiance. Le soleil brillait. Favorisés par une éclaircie, nous franchîmes facilement le Perthus. Sur la côte espagnole, le temps était au beau. Il nous permit d'apercevoir l'oasis de Barcelone ceinturée de jardins verdoyants, et de nous poser facilement à midi et demi sur le terrain de l'Aéropostale à Alicante. Le temps de faire le plein d'essence, d'acheter quelques sandwichs et nous repartons vers le sud.

En survolant le massif montagneux de la Sierra Nevada, nous apercevions, seule trace de vie au milieu des rochers sauvages, de vieilles tours démantelées, aujourd'hui nids d'aigles et jadis repaires d'une féodalité pauvre, fière et belliqueuse. Sur la mer, le temps était si clair que la visibilité semblait infinie. Tout au loin, la côte s'arrêtait sur un rocher noir séparé d'une ligne sombre par un mince filet d'argent. C'était Gibraltar, l'extrême pointe occidentale de l'Europe veillant sur la terre africaine. Nous survolâmes le détroit à deux mille mètres, au coucher du soleil. L'air était d'un calme absolu. Une lumière douce et harmonieuse éclairait le Maroc. Tanger semblait un jouet. La mer qui avait été toute la journée bleu foncé devenait plus pâle. C'était l'Atlantique Sud. Nous avions donc laissé derrière nous l'Europe. Nous abordions un monde nouveau et peut-être plein d'aven-

tures. Serré dans mon étroite carlingue, je n'aurais pas donné ma place pour un empire.

De a côte marocaine pourtant longue, je n'ai vu que Tanger. Le soleil se couchait. Le Maroc s'estompait déjà. Notre second vol de nuit commençait. Les gaz du pot d'échappement s'éclairaient à nouveau. A mesure qu'ils blanchissaient, l'obscurité s'épaississait autour de nous. Nous suivîmes une mince ligne blanche qui s'allongeait vers le sud. C'était le brisant des vagues contre la côte. Sans lui, aucune nuance ne distinguerait la terre de la mer. Une lumière brillait au loin par intermittences : le phare de Rabat.

Je ne vis de la capitale marocaine qu'un scintillement de lumière. On eût dit un morceau de ciel! Puis à nouveau l'obscurité complète. Le temps à présent se gâtait. Nous rencontrions de gros grains qui nous forçaient à voler bas sur l'eau. Mon admiration grandit pour les pilotes de l'Aéropostale qui survolent chaque semaine cette côte, de jour comme de nuit. Chevaliers modernes, ils ont remplacé le culte de leur dame par celui du courrier! Les grands raids frappent davantage l'imagination. Mais le vrai courage est celui qui s'affirme quotidiennement. Il est le plus souvent ignoré.

A neuf heures et demie, nous survolions Casablanca. Enfin voici un terrain bien éclairé. Dans le faisceau de lumière du phare on y voyait comme en plein jour. A terre, nous fûmes reçus devant les hangars par une équipe de jeunes gens passionnés d'aviation, les membres du plus actif Aéro-Club du Maroc. Apprenant qu'une avionnette allait se poser de nuit à Casa, ils attendaient notre arrivée depuis deux heures. Pas un n'avait dîné. Après un rapide repas nous comptions repartir aussitôt. Mais le chef de l'aéroport vint nous le déconseiller. La météorologie annonçait du très mauvais temps sur la côte.

Il nous fallut attendre. Nos hôtes nous firent prendre patience en nous présentant leurs nombreux appareils de voyage, d'école et de sport.

A minuit nous somnolions sur des sièges d'avions dans la salle des pilotes et à trois heures trente du matin, le temps

s'étant un peu amélioré, nous quittions ce mobilier inconfortable mais très aéronautique pour reprendre le départ. De gros grains nous firent souvent perdre la côte de vue. A chaque nouvelle dépression l'avion s'enfonçait davantage. La nuit était si noire qu'on ne voyait pas la mer que nous frôlions cependant de près. Au jour le calme revint.

Le pays que nous survolions était déjà désertique. Dans ces dunes de sable, la grande paix française ne se fait plus sentir. C'est la région dissidente. Les Maures, en effet, ont pris la mauvaise habitude de capturer les aviateurs qui, involontairement, se posent sur leurs sables. Il faut ensuite marchander pendant de longs mois les rançons.

L'accident de Reine et Serre est encore présent à toutes les mémoires. Rendus libres après trois mois épouvantables, peinant le jour comme des forçats et bercés la nuit par la hantise d'une mort atroce, ils eurent le courage dès leur libération de reprendre leur service sur la ligne.

A dix heures et demie nous atterrissions à Cap Juby, petit fortin espagnol à l'entrée du Rio de Oro. Ce pays est avec une partie de la Tripolitaine la seule région d'Afrique qui ne soit pas encore pacifiée. Au cap Juby nous fûmes reçus par un colonel espagnol fort aimable qui nous offrit à déjeuner. Prisonnier dans son fort, il savoure les primeurs et les fruits qui lui viennent des Canaries, et paraît très heureux de l'inactivité complète que lui impose la politique de son gouvernement. Avant notre départ, les Européens du fort firent approcher un chameau du *Luciole* pour prendre une photographie. Cet animal habitué à jouer ce rôle d'antithèse ne manifesta aucun étonnement! Juby était-il autrefois le relais d'importantes caravanes? Je l'ignore. Mais aujourd'hui il voit passer plus d'avions que de chameaux... Il m'a semblé qu'elle ne finirait jamais, cette après-midi passée à survoler la côte aride et déserte du Rio de Oro. Pas une touffe d'herbe, pas un être vivant. Un vaste plateau tabulaire de regg surplombe la mer. Il se termine par de hautes falaises, aux pieds desquelles viennent se briser les vagues.

De quoi vivent-ils donc, ces terribles Maures? Pendant des milliers de kilomètres, c'est le même spectacle désolé. Mais

soudain, voici, au ras des flots, comme une floraison rose, des fleurs mouvantes, qui ondulaient, se déplaçant tantôt sur le bleu de l'eau, tantôt sur l'or vif des sables; exquise symphonie de couleurs. Enfin de la vie!

C'étaient des centaines de flamants roses à la recherche de leur aquatique nourriture.

A sept heures nous atteignîmes le cap Blanc, où Port-Étienne se distingue à peine. A l'atterrissage nous voyons venir à nous un châssis Ford carrossé d'une boîte de conserves et piloté par un homme vigoureux. Quoique le moteur fût anémique et l'allure fort ralentie, pour l'arrêt, le conducteur dut sauter à terre et freiner par son poids. Nous fîmes ainsi connaissance de la voiture de tourisme de M. Collet, chef de l'aéroport. Le fort était sous les armes, dans les blockhaus les sentinelles veillaient. Les fils de fer barbelés étaient garnis de grenades. Un rezzou important venait d'être signalé dans la région. « C'est ainsi toute l'année », me dit Collet. Un rezzou se disloque, un autre se reforme. Notre hôte, vieux pilote de la ligne Toulouse-Dakar, s'est spécialisé dans le dépannage et le sauvetage au Rio de Oro. Je me suis fait raconter par ses camarades ses exploits, et le fameux épisode du cargo échoué sur la côte et exposé à une prochaine attaque des Maures. Collet avait vaillamment repêché l'équipage en si dangereuse posture. Ce héros modeste a trouvé moyen de nous fêter en ajoutant en notre honneur à ses provisions assez restreintes une merveilleuse omelette au rhum, suprême raffinement en ce pays perdu.

Le lendemain, nous devions partir de bonne heure, mais la presqu'île de Port-Étienne était recouverte d'un épais brouillard. Il nous fallut attendre qu'il se dissipât un peu. La condensation avait été telle pendant la nuit que notre avion ruisselait comme s'il avait été arrosé à grands seaux d'eau. Vers huit heures le soleil apparut. On mit en route le moteur et le *Luciole* décolla. Je commençai à croire que l'Afrique n'était qu'un vaste désert. La Mauritanie est aussi désolée que le Rio de Oro. A midi nous survolions le Sénégal.

Voici enfin, après deux mille cinq cents kilomètres de sables,

les premières touffes d'herbe. Nous avions l'intention de nous poser à Saint-Louis pour faire le plein d'essence et repartir aussitôt vers le Soudan. Le chef de l'aéroport de Saint-Louis nous attendait sur le terrain. Il nous apprit que son mécanicien était parti à la chasse, emportant les clefs du hangar à essence. Il fallut chercher le ravitaillement en ville. Ce contretemps allait être gros de conséquences. Saint-Louis est à sept kilomètres du champ d'aviation. Le taxi qui nous emmena était poussif. Il s'arrêtait tous les trois cents mètres.

A trois heures seulement nous reprenions notre vol avec l'espoir d'atteindre Kayes au Soudan. Laissant de côté les larges méandres du Sénégal, nous prîmes au court à travers la brousse. Des troupeaux de buffles domestiques affolés par le bruit du moteur chargeaient dans la savane. Après deux cents kilomètres le fleuve reparut. Sur les bancs de sable de gros caïmans se prélassaient au soleil. Bientôt plus qu'une heure de jour devant nous. Où se poser? Un terrain de secours n'était pas loin. On en trouve environ tous les quarante kilomètres le long du Sénégal. Le guide Michelin les indique tous avec les ressources qu'offre le village le plus voisin. Nous choisîmes Bakel, un centre important. Le terrain était en aval du village; aucun signe distinctif ne le limitait. Pharabod fit un passage en rase-mottes pour le reconnaître, puis se posa en bordure du terrain, sur un sol dur et cahoteux.

C'en était assez pour casser une ferrure du train d'atterrissage.

En quelques instants nous fûmes entourés d'une multitude de noirs gesticulant, criant, étonnés et ravis mais sentant diablement mauvais.

Des policiers vinrent heureusement élargir le cercle humain qui allait nous étouffer. Quelle chaleur accablante! Bakel passe à juste titre pour être un des endroits les plus chauds d'Afrique. Le thermomètre varie dans la journée entre quarante et cinquante degrés à l'ombre.

Et je n'avais pas encore eu le temps de me défaire d'un équipement prévu pour moins vingt degrés. L'avant-veille, nous étions sur les Pyrénées! Seul l'avion peut offrir de si

violents contrastes. Derrière les policiers arriva un Européen, l'adjoint du commandant de cercle.

Il nous souhaita la bienvenue et nous conduisit à sa résidence.

Précédés des tirailleurs qui portaient nos sacs, nous étions suivis d'une bruyante et nombreuse escorte. Dans le village la chaleur était étouffante. Elle montait de la terre, s'exhalait des murs. De grands feux allumés dans les cases indigènes la rendaient plus suffocante encore.

Nous prenions vraiment contact avec l'Afrique. L'obscurité était complète quand nous arrivâmes à la Résidence, maison fortifiée entourée de remparts surplombant le fleuve. Je n'en vis pas les détails, car les nuits africaines sans lune sont très noires. Le fonctionnaire qui nous accompagnait nous présenta à sa femme. Pendant notre séjour à Bakel cet aimable ménage nous prodigua toutes les attentions les plus délicates. Il nous fallut deux jours pour démonter le train d'atterrissage, faire réparer par un forgeron noir la ferrure cassée et replacer le tout.

Le 8 mars au matin nous poursuivions notre voyage. En passant les collines qui forment la ligne de partage des eaux survolant entre le bassin du Sénégal et celui du Niger, l'avion entra dans une zone où les perturbations atmosphériques sont très fréquentes. Soudain il s'effondrait lourdement dans une dépression formée par la rencontre de deux courants contraires. Nous glissions tantôt sur une aile, tantôt sur l'autre. L'estomac le mieux aguerri résiste difficilement à ce genre d'exercice quand il se prolonge toute une matinée! A midi et demi nous arrivions à Bamako. Le terrain d'aviation de l'escadrille militaire est superbe. Il s'étend sur douze cents mètres entre la ville et le Niger. Le capitaine Demery nous reçut à l'atterrissage. Ses officiers habitués à voler sur de robustes et puissants avions de guerre n'en remarquaient que mieux la fragilité de notre petit *Luciole*. Avec l'aide des mécaniciens militaires, Pharabod employa l'après-midi à faire une révision minutieuse du moteur.

Le lendemain le capitaine vint nous chercher à l'hôtel à quatre heures du matin. Il semblait inquiet de nous voir

partir sur un si frêle esquif pour survoler la grande forêt de la Côte d'Ivoire. J'ai su depuis que son inquiétude avait grandi encore en voyant l'avion décoller difficilement au bout de huit cents mètres et se traîner ensuite le long des collines qui entourent Bamako. Il n'avait pas tout à fait tort. Pendant deux heures nous avons été obligés de voler très bas au-dessus des baobabs. Malgré le faible que j'ai toujours eu pour le rase-mottes, j'aurais préféré les voir de plus haut ! A mesure que nous avancions vers le sud la végétation augmentait. Cette haute savane est la région des grandes chasses, à l'éléphant, au buffle, à la panthère. A Bouaké nous rejoignîmes le chemin de fer de la Côte d'Ivoire. Devant nous une ligne sombre, uniforme : la Forêt. Peu à peu tout disparut : routes, villages, cours d'eau, le rail lui-même. Ces signes visibles de la civilisation venaient d'être engloutis au sein de la grande forêt vierge. Des yeux, je contemplais cet amas fantastique de végétation éternellement verte. Mais d'une oreille attentive, j'écoutais le ronron de notre unique moteur. De cette solitude immense monta vers nous une compagne invisible : l'inquiétude. Quel serait en effet notre sort à la moindre défaillance du moteur? A supposer que le contact avec la cime des arbres ne soit pas trop violent, comment descendre le long des troncs qui ont de cinquante à soixante mètres de hauteur. Nous avions à bord trente mètres de cordes. Une fois à terre, où aller? Dans l'enchevêtrement des lianes et des branches il est impossible de faire plus de huit à dix kilomètres par jour, et au prix de quelles difficultés! La moindre défaillance est mortelle. L'homme perdu en forêt, s'il s'endort, est dévoré par les insectes. Les maniants, grosses fourmis à la tête triangulaire, sont les plus voraces. Les exemples de ces morts tragiques sont nombreux.

Des aviateurs même, Roux, Caillot et Dodement, ont péri de la sorte dans la forêt congolaise. Auprès des débris de leur appareil on n'a retrouvé que des squelettes. Aussi fût-ce avec soulagement que je vis, au début de l'après-midi, briller au loin un mince filet d'argent. Nous approchions de la mer.

On apercevait maintenant les toits rouges d'Abidjan. Le terrain d'aviation est à mi-chemin entre Abidjan et Bingerville. La forêt le serre de trois côtés. Le quatrième est assez

dégagé et facilite le décollage vers le sud. Un fonctionnaire d'Abidjan nous emmena en ville. Nouveau saisissement. La forêt, qui m'avait tant impressionné tout à l'heure, m'écrasait maintenant. Mon œil avait de la peine à se mettre à l'échelle de cette végétation. Les indigènes qui nous croisaient avaient à courte distance l'air de pygmées.

Nous suivions une route pittoresque le long des lagunes. Le ciel était blanc, la terre rouge; l'eau des lagunes avait la couleur des grands arbres qu'elle reflétait, et les indigènes ruisselants de sueur étaient d'un noir cuivré. Auprès de ces couleurs violentes notre guide paraissait bien pâle. C'était sans doute une victime du climat meurtrier de cette côte : l'insalubrité y est la rançon d'une prodigieuse richesse. Le soir nous fûmes reçus à dîner par M. Ray, administrateur maire de la ville. A sa table, je fis la connaissance des mangues, des avocats, des papaïes, mais surtout d'une glace à la noix de coco qui me laissa un excellent souvenir. Le lendemain, de grand matin, comme nous allions partir, le moteur eut sa première défaillance. Le compte-tours accusait une sérieuse baisse de puissance. Un dégroupage des cylindres s'imposait. Je profitai de ce séjour forcé pour aller à Bingerville saluer le gouverneur qui remplaçait M. Reste en congé. Dans Bingerville, capitale administrative de la Côte d'Ivoire, les fonctionnaires s'installèrent pour fuir Grand-Bassam, ses moustiques et ses fièvres. Aujourd'hui elle va disparaître. Le gouverneur et ses bureaux vont se transporter à Abidjan, tête de ligne du chemin de fer et futur grand port de la colonie.

Au bout de quarante-huit heures le moteur était remonté. Pharabod fit un essai en vol tout à fait concluant. Le soir comme nous allions quitter l'avion, un bruit étrange de gouttelettes qui tombaient une à une au fond de la carlingue attira notre attention. Oh! malheur! c'était une fuite d'essence au réservoir avant. La garde indigène qui espérait voir s'envoler l'appareil le lendemain pour être relevée semblait aussi contrariée que nous de ce nouveau contretemps. Souder un réservoir d'aluminium est chose très délicate. On le porta au directeur de l'école professionnelle. Malgré tous ses efforts et son habileté, il ne parvint pas à boucher la fuite qui s'aggra-

vait à mesure que la soudure s'allongeait. Nous décidâmes de partir tout de même le lendemain.

Au décollage le réservoir d'essence s'éventra complètement. Il se vida heureusement dans une tine d'essence que j'avais eu la précaution de placer entre mes jambes. Le temps était au beau. Grand-Bassam dormait encore dans sa chaleur humide. Nous volions au-dessus de la mer. Une plage étroite séparait la forêt de l'Océan. Un petit avion comme le nôtre s'y poserait facilement en cas de panne, si elle n'était semée tout au long de grosses billes de bois apportées par le flot. Les villes anglaises de la Gold Coast grouillaient de monde. Je croyais d'abord être la cause de cette affluence sur les places et dans les rues : outrecuidance excessive, nous étions simplement un dimanche.

A quatre heures le *Luciole* était au-dessus de Cotonou au Dahomey. Une grande animation y régnait. Le terrain d'aviation s'étend au bord de la mer sur huit cents mètres de long. Un vaste cercle blanchi à la chaux l'indique de très loin. Mais ces apparences sont trompeuses. Nous allions bien vite déchanter. L'avion toucha à peine le sol qu'il s'enlisa aussitôt dans un sable extrêmement meuble et faillit partir sur le nez. Impossible de gagner la lisière du terrain au moteur. Un commissaire de police vint nous chercher avec une vingtaine de tirailleurs.

Ils furent obligés de dégager les roues qui disparaissaient dans le sable. Ce n'était guère encourageant pour le lendemain. Un décollage dans ces conditions était impossible! Nous consacrâmes les dernières heures du jour à faire les pleins d'essence et d'huile.

Un homme à la barbe abondante et à l'air mécontent arriva sur ces entrefaites. Il nous fit d'amers reproches sur notre inexactitude.

Avisé la veille par le gouverneur de la Côte d'Ivoire de notre arrivée prochaine, il nous avait attendus plusieurs heures sur le terrain.

Aussi ne se gênait-il pas aujourd'hui pour manifester sa mauvaise humeur.

Cela fait, il disparut dans la nuit. Abandonnés à nous-mêmes, nous fûmes recueillis par une maison de commerce

anglaise. Cet accueil dans une ville française, future capitale du Dahomey, peut sembler paradoxal.

Mais la gentillesse et la cordialité de nos hôtes étrangers nous consola bien vite. Ces Anglais seuls à nous recevoir à Cotonou furent encore seuls le lendemain à assister à notre départ. Ils nous aidèrent avec un piquet de tirailleurs à pousser l'avion qui s'enlisait désespérément dans le sable. Plein gaz, il avançait à la vitesse d'un homme au pas. Que faire? Inquiets nous arpentions en tous sens le terrain pour y trouver une bande moins sablonneuse et moins molle. Après trois heures d'essais infructueux, Pharabod essaya de décoller seul en pilotant du poste avant. La charge se trouvait ainsi rapprochée du centre de gravité et la queue allégée. Poussé avec énergie par blancs et noirs, l'avion décolla enfin! C'était un premier point d'acquis. Restait le décollage à deux. Avec beaucoup de difficultés, je m'assis sur les genoux de mon compagnon en lui laissant le plus de place possible pour piloter. Le malheureux tenait le manche à balai, la main passée sous mes jambes.

Entre le réservoir d'essence et les bagages, seul j'étais déjà à l'étroit à la place avant! Les tirailleurs poussaient avec force, l'avion s'ébranla. Il roula, roula longtemps, à deux reprises il essaya de décoller mais retomba lourdement. A la troisième fois je crus que nous allions capoter, mais une légère brise souffla de la mer; et la terre se déroba enfin sous nos ailes. L'avion s'élevait lentement; heureux, nous riions d'avoir pu quitter ce maudit terrain.

Bien vite les rires se changèrent en grimaces. Des crampes s'emparèrent de nos jambes immobiles. Les gaz du pot d'échappement noircissaient ma chemise et me brûlaient l'épaule. Impossible de regagner la place arrière en vol. Il nous fallut prendre patience. Au bout de cent kilomètres Pharabod se posa avec beaucoup d'habileté à Lagos en Nigéria. Le terrain, de dimensions moins importantes que celui de Cotonou, était aussi une plage de sable, mais les Anglais, gens pratiques, y avaient aménagé dans le sens du vent dominant un chemin de cendres et de terre battue sur lequel l'avion roula aisément.

Je me rendis au port d'Apapa, pensant y trouver un Européen. Mais à tous les postes de commandement je ne vis que des indigènes, très corrects d'ailleurs et s'exprimant en bon

anglais. Ils m'apprirent que l'harbour-master habitait à Lagos de l'autre côté de la lagune. Je lui téléphonai et il m'envoya aussitôt chercher en canot automobile. Ce marin me reçut aimablement et m'offrit à déjeuner. Au début de l'après-midi, le représentant de Shell me conduisit au terrain où il avait fait porter de l'essence. De Lagos à Apapa il y a par la route quatorze kilomètres. L'auto traversa toute la ville et son immense quartier indigène. Le plein d'essence une fois terminé il était trop tard pour atteindre le Cameroun avant la nuit. L'harbour-master vint nous rejoindre. On lui fit survoler la ville, ce qui le mit au comble de la joie.

Vers la fin de l'après-midi ce brave homme nous conduisit chez son chef hiérarchique dont il reçut une verte mercuriale, pour donner si tard sur l'avion et son équipage des renseignements que le gouverneur demandait d'heure en heure depuis midi. Le soir, l'agent de Shell nous invita aimablement à dîner. En rentrant la nuit à l'hôtel, je reçus la visite du chef des services maritimes du port, haut fonctionnaire de la ville, envoyé par le gouverneur pour nous empêcher de partir le lendemain. Cet homme, avec la plus grande politesse, me récita la liste des nombreuses formalités administratives, médicales et douanières auxquelles on allait nous soumettre et qui devaient nous retenir plusieurs jours à Lagos. Consterné, j'écoutais cette longue énumération! Puis avec un gracieux sourire il me dit textuellement : « But as we are gentlemen and sportmen, nothing will be done and you can go to morrow morning. »

Il eut même soin d'ajouter : « Vous aurez raison une fois parti, d'écrire au gouverneur pour le remercier de l'accueil que vous avez reçu à Lagos. La chose pourra vous servir, si vous y revenez un jour. » Je n'eus que plus tard l'explication de cette étrange mise en scène. Un avion anglais avait été, l'an passé, au Dahomey pour y faire de la poste et du transport. Ce que voyant, le gouverneur de cette colonie lui interdit de séjourner au Dahomey. Les Anglais mécontents avaient décidé de prendre une revanche à la première occasion. Leur riposte fut comme on le voit aussi originale que sportive!

Le lendemain l'agent consulaire français nous conduisit au terrain. L'avion décolla facilement. Nous survolâmes dans

la journée, l'immense delta du Niger, région à peu près désertique où la forêt formée surtout de palétuviers baigne dans l'eau sur une grande étendue. A part quelques petites villes de pêcheurs et une importante flottille de pirogues, immobiles dans une crique, nous ne vîmes aucune trace de civilisation sur un parcours de mille kilomètres. Vers quatre heures une montagne énorme se dressa devant nous. Son sommet, dont l'altitude égale presque celle du mont Blanc, était caché par les nuages. C'était le mont Cameroun. Nous survolâmes ses pentes à deux mille mètres, altitude à laquelle s'arrête la forêt pour faire place à de vastes étendues vertes qui rappellent les planèzes du Massif Central. Sur le versant sud, une petite ville anglaise : Bouéa, passe dans la région pour être un paradis. Il y fait une fraîcheur exquise dans un site pittoresque. La ville m'a-t-on dit n'est qu'un parterre de roses. Les fonctionnaires anglais vont y faire des cures de repos et de bon air.

Derrière le mont Cameroun nous aperçûmes Douala, dont les toits rouges disparaissaient dans la verdure. La ville est sur un large estuaire, excellent port naturel. Tout autour à perte de vue on ne voit que cirques et marigots qui disparaissent dans la forêt. Le terrain d'aviation est à sept kilomètres de la ville. Ses dimensions et sa situation n'ont rien d'aéronautique. Dans sa longueur, il n'a pas six cents mètres et dans sa largeur il est si étroit que nous fûmes obligés de faire une glissade le long des arbres pour nous poser dans le vent.

L'avion s'arrêta de justesse, mauvais présage, au bord d'un cimetière indigène décoré de tessons de bouteilles. Ce cimetière allait être le lendemain celui de notre avion.

II

Nous avions l'intention de passer la nuit à Douala et d'en repartir aussitôt vers le sud. Après dîner l'administrateur maire nous fit faire le tour traditionnel de la ville. Douala se visite aussi bien la nuit que le jour, grâce à une somptueuse électrification. Toutes les habitations, jolies villas coloniales, sont cachées dans la verdure. On se croirait dans une luxuriante ville d'eau.

Levés de grand matin pour prendre le départ, une tornade nous arrête. Par les fenêtres de l'hôtel vous voyons avec chagrin tomber sur la ville de véritables trombes d'eau qui allaient détremper le terrain d'aviation. Une heure après, l'atmosphère était d'un calme absolu; pas le moindre souffle pour aider l'envol. Dans ces régions où le baromètre descend souvent d'une manière inquiétante l'air est très peu porteur. Par deux fois l'avion traversa le champ sans pouvoir quitter le sol. Fallait-il renoncer au départ et s'avouer vaincus? Un rapide coup d'œil échangé, et le *Luciole* reprenait sa course. Le dé était jeté. Nous allions cette fois-ci utiliser tout le terrain, ce qui augmenterait la vitesse de l'avion mais ne lui permettrait plus de s'arrêter en cas d'échec. Les six cents mètres furent franchis rapidement. Pharabod avec une énergie désespérée tenta en vain de décoller. Le choc fut brutal. Dans un fracas terrible le *Luciole* s'écrasa au milieu d'un champ de macabots dissimulés par l'herbe. D'un bond nous étions sur pieds, contemplant d'un œil attristé toute l'étendue du désastre. Dans ce dur contact avec le sol, le Caudron avait cassé son train d'atterrissage, ses deux plans inférieurs, ses mâts de cabane; tordu son hélice et faussé son bâti-moteur. Un pilote, qui avait été, l'an passé, victime d'un accident analogue dans la région équatoriale ne put retenir ses larmes devant le spectacle de son avion brisé. Pharabod lui ne se décourage point. Il veut réparer. Et sans perdre de temps le voilà qui sort ses outils et commence à démonter les parties de l'appareil restées intactes. Je cours en ville, télégraphier à Paris, que l'on m'envoie le plus tôt possible les pièces de rechange nécessaires.

Lamentable cortège, celui de l'avion démonté, traversant sur un camion toute la ville de Douala! J'espérais garer ses débris aux superbes ateliers des chemins de fer du Cameroun. Mais la mauvaise humeur d'un fonctionnaire, directeur des travaux publics, me fit attendre six jours l'autorisation qui donnera un gîte au pauvre *Luciole*. Autorisation que je n'aurais d'ailleurs pas obtenue, si le gouverneur n'avait bien voulu donner des ordres formels.

Le climat humide de Douala est sans doute la cause de

l'irascibilité de ses habitants. C'est sur l'estuaire du Wouri que les précipitations atmosphériques sont les plus nombreuses au monde. Le mont Cameroun est un pôle d'attraction pour toutes les tornades de la région qui viennent éclater sur ses pentes.

Quinze jours après notre accident, arrivèrent à Douala les pièces de rechange de l'avion, venues par l'Aéropostale à Dakar et apportées au Cameroun par un paquebot. Pharabod se mit aussitôt au travail avec un excellent mécanicien d'aviation qui séjournait par hasard sur la côte. Maniant avec autant de maladresse la scie à découper le contre-plaqué que la clé anglaise, je fus avantageusement remplacé par un manœuvre indigène et me trouvais libre pour une nouvelle excursion.

La région montagneuse du nord, dont tout le monde me vantait la beauté, m'attirait beaucoup. A l'écart des grandes voies de communication elle est encore peu connue.

Au début d'avril, je pris le train à Bonaberi, de l'autre côté du Wouri. La voie traverse d'abord la forêt, puis peu à peu les rampes deviennent plus fortes, la température décroît. Par les fenêtres du wagon j'apercevais au loin de hautes montagnes. A chaque station le train était entouré par les broussards venus de leurs plantations pour chercher le courrier de France. Rien ne pouvait les distraire de la seule joie de leur quinzaine, ni les cris des femmes vendant des régimes de bananes, ni le marchandage des gamins cherchant à écouler des noix de kola, et le convoi repartait laissant, dans une mer multicolore et mouvante, des casques blancs penchés sur les nouvelles de la lointaine métropole. La forêt devenait maintenant plus clairsemée. Le soir nous arrivions à N'Kongsomba, riante petite ville à l'ombre du Malingouba, haut sommet dont le cratère éteint retient les eaux noires d'un lac. Tous les voyageurs humaient avec plaisir l'air frais du pays. Je me croyais venu, par un beau soir d'été, dans un village d'Auvergne reconstruit récemment. Les habitants de N'Kongsomba se ressentent de la douceur du climat. Ils sont tous gais et de bonne humeur. La nuit passée au gîte d'étape, je partis le lendemain en compagnie d'un administrateur qui

allait rejoindre un poste isolé. Il semblait ravi de la longue solitude qui l'attendait. La vie de brousse a pour tous les jeunes coloniaux un irrésistible attrait. Par des virages en entrelacs l'auto gravissait la montagne. Mon compagnon me montrait au passage les plantations de café et les vestiges des anciens postes allemands. A Bafang il abandonna la route de Dshang et je le quittai à regret. A mesure que j'avançais, le sol était de plus en plus tourmenté. La route longeait de profonds ravins. Une chèvre qui ne se rangea pas assez vite fut précipitée par la voiture au fond d'un gouffre. Je la vis rebondir sur les parois de la montagne et disparaître dans un torrent. Ce spectacle n'avait rien de rassurant. La route était étroite et glissante; mon conducteur, comme tous les indigènes, ne connaissait qu'une méthode : celle du pied à fond sur l'accélérateur. Une grosse tornade nous surprit dans un col. Fouettée par la pluie, l'auto avançait avec peine. Le tonnerre dans ces pays de montagnes a une résonance admirable. L'orage y prend des proportions grandioses. Assis dans un bain de siège, j'arrivai enfin à Dshang sise à seize cents mètres d'altitude. Je fus reçu par un aimable ingénieur agronome, pilote de réserve. Au cours des veillées, nous repassions ensemble les joyeux souvenirs de l'école de pilotage d'Istres. Dshang est un parterre de fleurs; les roses y viennent à foison, et les légumes de nos climats poussent à l'ombre des plantes équatoriales. La pépinière du centre agronomique contient une multitude d'espèces venues des cinq parties du monde. Ce pays si riche n'est colonisé que depuis le début du siècle. Les habitants, malgré les efforts de l'administration et des missionnaires, y vivent dans un état de sauvagerie presque complet. On rencontre dans les champs de longues files de femmes vêtues de simples cordelettes et grattant la terre de leurs mains. Ces pauvres créatures sont avec les chèvres la principale richesse des familles. Une femme est vendue à son mari, puis se monnaie tout au cours de son existence. Les grands chefs prêtent les membres de leur harem aux ouvriers agricoles qui travaillent pour eux, tout en gardant la propriété des rejetons. Ces coutumes soulèvent, au même degré que les mœurs policières des grandes villes européennes, la vertueuse indignation des féministes de la Société des

Nations. J'assistai à quelques palabres au cours desquelles l'administrateur s'applique à juger selon une tradition compliquée par l'usage et le faux serment. Mon hôte m'offrit avec un de ses amis une excursion en montagne pour le dimanche. J'acceptai avec joie. Une auto nous mena dans la nuit à la ferme de Jutitsane. Le fermier, rude Auvergnat, vit avec sa jeune femme et son bébé dans ce pays perdu, loin de tout ravitaillement. Ses troupeaux paissent dans la montagne. Ils alimentent en viande, en lait et en fromage la région forestière du sud. Aussitôt arrivés, nous échangions la voiture contre de petits chevaux et, guidés par le fermier, nous commencions l'ascension de la chaîne des Bamboutos, la plus haute de la région. Le sommet, à deux mille sept cents mètres, fut atteint avant que la brume n'eût recouvert les gorges qu'il domine. La crête des Bamboutos forme la frontière entre le Cameroun et la Nigéria. Autour de nous le spectacle était grandiose. Ce n'étaient partout que larges croupes ouvrant vers le ciel des cratères éteints. A dix kilomètres à l'ouest coulait au fond d'un gouffre immense la Cross River, à trois cents mètres seulement au-dessus du niveau de la mer. Penchés sur ce paysage dantesque, nous apercevions les toits de chaume de minuscules petits villages. A cinquante lieues de l'équateur, j'étais pourtant vêtu comme dans le Jura pendant l'hiver.

Après un pique-nique qui nous laissa tout le temps de contempler ce magnifique panorama nous prenions le chemin du retour. Le cheval d'un de mes compagnons glisse au bord d'un ravin et disparaît avec son cavalier.... Tout se termina heureusement par une simple baignade dans le torrent.

A notre arrivée la fermière de Jutitsane étala sur la table l'imposante et traditionnelle collection d'apéritifs coloniaux. Je crus pouvoir lui demander sans la froisser un grand bol de lait dont je fis mon régal.

Pendant ces agréables pérégrinations, la réparation du Caudron avançait à Douala. A mon retour je vis les prodiges de construction réalisés par Pharabod et Colinet, son mécanicien. Ils avaient fait des longerons avec des marchepieds de wagons, taillé des nervures dans des feuilles de contreplaqué

et reconstitué entièrement les deux plans inférieurs. L'hélice elle-même avait été redressée par leurs soins. De Paris nous arrivaient des conseils de prudence et des invitations au retour. C'était folie, me disait-on, de continuer un raid sur un avion réparé tant bien que mal... Mais les essais en vol couronnèrent les efforts de Pharabod et le 3 mai nous poursuivions notre voyage vers la grande forêt du Congo.

A TRAVERS L'AFRIQUE ÉQUATORIALE

Après plusieurs essais infructueux, nous parvenions enfin à décoller de ce maudit terrain de Douala, qui va, à juste titre, être déclassé par le ministère des Colonies. L'avion prit péniblement de l'altitude et passa de justesse la cime des grands arbres. Des lambeaux de brume s'étiraient sur la forêt. L'hélice semblait les déchirer. Rapides visions, de larges criques aux noms pittoresques se succédaient sous nos plans. Ce sont des voies de passage très fréquentées qui font communiquer le Wouri avec la Sanagha. Bientôt nous survolions la demeure solitaire du colonel Briaud qui nous avait organisé tant de belles chasses au cours de notre séjour au Cameroun. Notre excellent ami était là, comme il l'avait promis, entouré de ses noirs qui agitaient leurs pagnes pour nous souhaiter bon voyage. A midi nous passions l'équateur.

Dans un avenir prochain, quand de grands multimoteurs amèneront d'Europe de nombreux voyageurs, les pilotes se livreront sans doute à des plaisanteries acrobatiques avant d'entrer dans l'hémisphère sud. Cette ligne imaginaire est pourtant une barrière bien haute. Changer d'hémisphère c'est dire adieu à tout un passé. C'est regarder vers l'avenir. Quel sera le nôtre? Verrons-nous le ciel de Madagascar? Paris nous fêtera-t-il à notre retour? Ou bien finirons-nous notre voyage dans une forêt épaisse ou dans des sables brûlants?

La vue de Libreville mit un terme à ces méditations. Un grand paquebot avait jeté l'ancre devant la côte. Sur le terrain d'aviation situé dans une longue plaine au nord de la ville

des autos nous attendaient. A terre, une section de tirailleurs, avec une compétence qui m'étonna, souleva l'avion et le poussa en chantant à l'extrémité du pré. Ils connaissaient bien la manœuvre. L'avant-veille, Libreville avait reçu la visite de Maryse Hiltz, retour de Madagascar, et de Goulette qui ramenait en France le gouverneur Alfassa.

Conduits au palais du gouvernement, nous fûmes accueillis paternellement par M. Marchesson, qui nous combla d'attentions prévenantes et délicates. Le soir, le gouverneur réunit à sa table quelques personnalités de la ville, hauts fonctionnaires de l'administration et de l'armée. Laissant de côté les longues et habituelles discussions sur la crise économique, ils évoquèrent la vie joyeuse que l'on menait, il y a quelques années, à Libreville, entretenue par une prospérité de contes de fées.

Des exploitants forestiers avaient découvert l'okoumé et ses propriétés de déroulement. L'industrie du contreplaqué qui naquit en Allemagne se développa rapidement dans toute l'Europe. Le Gabon fut envahi par une foule d'aventuriers et d'honnêtes gens. Nulle oreille ne s'émut des gémissements de la forêt. Des arbres, plusieurs fois centenaires, saignaient sous la cognée des bûcherons et grinçaient au contact de la scie. Cette exploitation désordonnée ruina bientôt l'industrie du contreplaqué. On peut voir encore aujourd'hui, dans les entrepôts du Havre et de Hambourg, des stocks d'okoumés inutilisables. Au Gabon les entreprises firent faillite les unes après les autres. Les chefs laissèrent, pendant des mois, leur personnel impayé. Beaucoup de jeunes gens partis plein d'enthousiasme à la conquête de la forêt vierge connurent une misère atroce. Certains ne revirent jamais la France. Le frère d'Alain Gerbault, le grand navigateur solitaire, mourut ainsi dans un dénûment complet. Les arbres s'étaient vengés.

Malgré mes protestations, M. Marchesson nous accompagna le lendemain à quatre heures du matin sur le terrain. Arrivé dans la plaine, je reconnus dans la lumière des phares les aimables hôtes du gouverneur avec lesquels nous avions dîné la veille. Souvent un simple geste vaut un long discours. En ce matin de l'Ascension, cette démarche nous émut et nous fut un précieux réconfort.

A la première lueur de l'aurore, le *Luciole* s'envola, après avoir roulé longtemps dans un sable un peu mou. Devant nous les arbres dressaient une haute muraille. Allions-nous pouvoir la franchir? Elle se rapprochait rapidement. Ah! ces décollages en forêt avec un avion très chargé et un moteur trop faible devenaient un cauchemar. Ils se jouaient chaque jour à pile ou face. Cette fois-ci encore le sort nous fut favorable. L'avion frôla les branches et les feuilles s'agitèrent à notre passage. Quelques instants encore et nous étions sur la mer.

L'étape de la journée était de douze cents kilomètres; nous voulions coucher à Brazzaville. Aussi, pour gagner du temps, laissant la mer, nous prîmes au court en coupant la bosse que fait le Gabon sur la côte. Bientôt la forêt s'étalait à perte de vue autour de nous. A nouveau je subissais son emprise. Fantôme léger et rapide, notre ombre glissait sur le dôme impénétrable des bois endormis. Peu à peu, comme une marée montante, la brume se répandit sur la forêt. Certains flocons vagues, translucides, venaient embuer nos pare-brises et déposer sur nos ailes une rosée matinale. La terre avait maintenant disparu. Attentifs au ronron du moteur, nous volions dans une solitude céleste sur la mer éclatante des nuages, éclairée par le pâle soleil équatorial. Vers la fin de la matinée, la terre et l'océan sortirent ensemble des nuées.

Nous avions rejoint la côte. Loango respirait difficilement au fond de son estuaire ensablé et paraissait dormir, tandis qu'au loin Pointe-Noire allongeait sur la mer son wharf naissant.

Donnant foi aux renseignements recueillis à Paris, nous cherchions en vain le terrain d'aviation au nord de Pointe-Noire alors qu'il était au sud. L'administrateur-maire de la ville nous accueillit aimablement et nous emmena déjeuner, pendant qu'un motocycliste partait prévenir la compagnie d'essence. A deux heures l'essence n'était toujours pas là. Une fois de plus nous apprenions à nos dépens qu'il ne faut pas enfreindre la grande loi du repos dominical. Heureusement deux missionnaires étaient là pour nous absoudre. Ils s'offrirent même à nous ravitailler, voyant notre impatience grandir avec notre inquiétude. Un grave problème se posait en

effet. Aurions-nous encore le temps de franchir avant la nuit les quatre cent cinquante kilomètres qui séparent Brazzaville de Pointe-Noire? Consulté, l'administrateur m'assura qu'il y avait encore quatre heures de jour. C'était largement assez.

L'avion franchit au départ la chaîne montagneuse du Mayombe. L'altitude élevée de ses larges croupes arrondies retarde l'achèvement du chemin de fer Congo-Océan. Le rail que nous comptions suivre est jalonné environ tous les trente kilomètres de terrains de secours. Mais devant nous, sur l'horizon courait un grand nuage noir dont l'extrémité traînait sur le sol. La tornade se rapprochait rapidement. Nous ne pouvions l'affronter. L'avion aurait été immédiatement retourné et plaqué au sol par la violence du vent.

Tieffry, le grand as belge, qui avait tant de fois nargué la mort dans le ciel des Flandres pendant la guerre, périt au Congo, il y a quelques années, en essayant de vaincre les éléments déchaînés.

Nous refusant à fuir l'orage, nous essayâmes de le contourner en faisant un long détour vers le nord. Pendant ce temps le soleil descendait derrière les montagnes. La nuit allait nous surprendre. Les longs et doux crépuscules de nos climats tempérés sont inconnus en Afrique. Le relief du sol s'estompa peu à peu, l'obscurité montait de toutes parts. En lisant les bouts de papier, que Pharabod griffonnait en hâte, j'appris qu'il voulait à tout prix atteindre le Congo pour essayer de gagner Brazzaville en remontant le fleuve. C'était en effet notre dernière chance de salut. La terre avait maintenant disparu, il faisait nuit noire. A tâtons, je vérifiai la ceinture et les attaches de mon parachute. Le long des parois de la carlingue ma main frôla le pied de mon compagnon. Il la saisit aussitôt et la serra vigoureusement. Tout notre espoir reposait sur le moteur. Les minutes se succédaient une à une et paraissaient des heures. Je pensais à la merveilleuse aventure de l'aviateur Le Brix sautant la nuit en parachute sur la forêt birmane. Penchés sur la carlingue, nous scrutions les ténèbres. Enfin à sept heures, j'aperçus un large ruban d'argent. C'était le fleuve. Il allait nous servir de guide jusqu'au Stanley-Pool.

Déjà au loin scintillaient quelques lumières et bientôt nous étions au-dessus de Brazzaville après une heure de vol de nuit. Des grands feux de paille nous indiquèrent aussitôt l'emplacement du champ d'aviation. Je ne compris que plus tard la signification de l'étoile qu'ils dessinaient sur le sol. Dans ces pays où la végétation pousse très vite, il est préférable d'entretenir seulement deux bandes en T dans le sens des vents dominants. D'autres feux placés à des endroits particulièrement dangereux signifiaient, m'a-t-on dit le lendemain : casse-cou. Comme nous allions tourner au-dessus du terrain pour essayer de lire ce livre de flammes, le moteur, fatigué par le long effort de la journée, nous abandonna subitement. Fantôme silencieux, l'avion glissa dans la nuit. Pharabod se posa au juger dans l'alignement de deux feux. Un bruit étrange accompagna l'atterrissage. C'était comme le frou-frou d'un immense balai. Freiné dans sa course, le *Luciole* s'arrêta devant un brasier que des tirailleurs terrorisés quittèrent à toutes jambes. La lumière rouge des flammes éclaira l'appareil. Il disparaissait dans de grandes herbes qui avaient plus de trois mètres de haut. Pas une toile du Caudron n'avait été déchirée. La Providence, une fois de plus, s'était montrée clémente.

Au bout de quelques minutes arrivèrent des voitures. « Vous nous avez fait bien peur, me dit une voix dans la nuit, nous pensions ramasser des morceaux. » Je remerciai le capitaine Girard de son balisage de fortune, sans lequel nous nous serions misérablement écrasés sur les rochers qui bordent les rapides du Congo. Des jeunes gens vinrent nous féliciter au nom du gouverneur du Moyen Congo, du gouverneur général et du général supérieur. Une excellente case avec salle de bains et électricité avait été préparée par les soins de M. Antonetti. Après une toilette rapide, un très aimable homme, M. Regnault, président du cercle, nous emmena dîner.

L'accueil spontané de Brazzaville nous paya de nos peines. Ailleurs des gens nous avaient dit : « Ne croyez pas que le développement de l'aviation soit attendu par les coloniaux. Nous admirons, certes, vos exploits sportifs. Mais quelle cause nouvelle d'ennuis ce serait pour les fonctionnaires et

es commerçants si la France se trouvait à quelques jours de ses colonies. Notre tranquillité repose sur la distance qui nous sépare de la métropole, aussi ne ferons-nous aucun effort pour créer des lignes commerciales. »

A Brazzaville au contraire, la population, en suivant l'exemple qui lui est donné d'en haut, accueille avec enthousiasme les trop rares équipages qui viennent lui rendre visite. Quelle belle récompense que de s'entendre dire : « La joie que nous procure votre venue est grande! Avec votre avion, c'est un peu de France qui nous arrive. Nous sommes si loin de Paris! Quand reviendrez-vous nous voir? Entraînez donc à votre suite d'autres aviateurs. »

Sur toutes les questions de progrès, sur tous les vastes projets d'avenir, les Français du Congo s'enflamment ainsi, sous l'impulsion de leur chef, M. Antonetti. Le gouverneur général, chez lequel nous dînions le lendemain, est un partisan convaincu du rôle que doit prendre l'avion en Afrique. Tout vibrant d'optimisme, il me traçait sur la carte les grandes voies impériales indispensables à la liaison des différentes parties de nos possessions africaines. M. de Saint-Félix, gouverneur du Moyen-Congo, qui nous reçut aussi à sa table semblait moins intéressé par les questions africaines. Il avait la nostalgie des pays d'Extrême-Orient, où la civilisation est beaucoup plus avancée que dans la région congolaise. Je ne pus que lui souhaiter un prompt retour au royaume des Khmers.

Une autre personnalité attachante de Brazzaville est le général Braive, commandant supérieur des forces en Afrique équatoriale. Sa jeunesse donne à toutes ses qualités militaires un brio particulier. Nouvel adepte de l'aviation, il s'y adonne avec passion. Pour visiter les postes les plus éloignés de son commandement il effectue de véritables raids. Il me montra sur la carte l'itinéraire d'une grande tournée qu'il fera l'hiver prochain au Tibesti, dans une des régions les plus montagneuses et les moins connues du Sahara. Dès aujourd'hui, il y fait porter de l'essence à dos de chameaux pour le ravitaillement de ses avions. Avec des ailes, il verra en quinze jours le pays qu'un chameau lui ferait parcourir en douze mois.

Aux réceptions officielles succédèrent les petits dîners chez les officiers et les célibataires de la ville. Parmi eux se trouvait un jeune sculpteur de grand talent, boursier de la colonie, M. Leroy. Boute-en-train de toutes les fêtes, il apportait à Brazzaville la gaîté du quartier latin. Venu un matin nous retrouver pour voler, il dessina sur la carlingue du *Luciole* une délicieuse négresse portant un parapluie sur la tête.

Nous ne pouvions partir sans aller rendre visite aux Belges dans leur grande agglomération de Kinshassa-Léopoldville si réputée sur toute la côte. D'un coup d'ailes nous arrivâmes sur le terrain de la Sabena, où nous fîmes la connaissance des pilotes, des avions et des installations de cette compagnie à laquelle revient l'honneur d'avoir exploité la première une ligne commerciale aérienne en Afrique. A l'arrivée de chaque bateau des avions s'envolent, vers Stanleyville et Élisabethville, pour porter le courrier aux deux extrémités du Congo. Les différents parcours de la poste se font tous au-dessus de la forêt, ce qui augmente le danger des vols et nécessite un entretien quotidien des terrains pour lutter contre la végétation.

Aujourd'hui il appartient à la France de créer une ligne aérienne à travers le Sahara et l'Afrique centrale pour atteindre Madagascar. De beaux aérodromes ont été aménagés depuis Alger jusqu'à la frontière congolaise. Un matériel de choix attend son utilisation chez les constructeurs et toute une jeunesse enthousiaste brûle de se signaler dans le ciel africain. Les Anglais ont déjà réalisé, depuis plus d'un an, la liaison Londres-Le Cap par l'Égypte. Les Belges nous ont donné l'exemple au Congo. Qu'attend donc la France pour mettre Brazzaville à huit jours de Paris?

ROLAND DE MOUSTIER

DE CHAMBERLAIN A ASQUITH

Taine a parlé en termes élogieux de la biographie anglaise qui a connu en effet une prospérité solide au cours du XIXe siècle. Deux volumes, parfois davantage, rarement moins, bourrés de lettres, de papiers intimes, de documents iconographiques, d'une belle présentation, tel était l'aspect traditionnel, digne des bibliothèques des grands clubs, sous lequel elle se présentait. Elle répondait aux besoins d'une société aristocratique qui avait conservé avec le goût du réel et de l'action, celui des valeurs morales et de la hiérarchie sociale.

Mais Lytton Strachey, qui vient de mourir prématurément[1], considérait que cette forme de biographie était morte avec l'âge victorien et il entreprit de la remplacer par une autre dont il donna d'admirables et piquants modèles. Il fallait, d'après lui, descendre le héros du socle sur lequel l'avait paresseusement ou complaisamment fixé sa génération; rendre la chair, la substance, le mouvement à son inerte et trompeuse effigie. Avec une extraordinaire dextérité, il versait dans les lèvres de ce cadavre un élixir qui le restituait dans sa réalité familière. Son rôle historique perdait son mystère, sa majesté, sa fatalité, s'expliquait par des raisons ingénieuses, parfois irrévérencieuses, toujours plausibles. A côté de pareilles résurrections, on conçoit que les meilleures réussites du vieux genre aient paru tout d'abord démodées et poussiéreuses. M. Louis Gillet, dans un de ses articles pleins de sucs et de pétillements, les traitait de « besognes pieuses et commémoratives entreprises par l'amitié et le zèle des familles ». Il les

1. Voir l'étude sur Lytton Strachey de M. Jacques Dombasle dans la *Revue de Paris* du 15 janvier 1933.

comparait, avec leurs deux in-octavo rituels, aux chevaux de corbillard qui sont l'accompagnement obligé des enterrements.

Cependant, tout en accommodant la vieille recette au goût du jour, les biographes anglais l'ont, dans l'ensemble, conservée. C'est que la biographie à la Lytton Strachey est, en somme, limitée dans ses effets. Elle aboutit à sacrifier l'histoire au plaisir de recréer l'individu. Elle n'est que l'interprétation personnelle d'une réalité insaisissable dans son essence et elle ressemble quelque peu à une forme insidieuse du roman historique. Elle n'a pas remplacé la biographie traditionnelle qui avait un objet plus vaste : étudier un personnage en fonction de son œuvre, de son pays, de son temps. Cette biographie avait enfin l'avantage de mettre sous les yeux du lecteur, avec cette impartialité qui est une vertu anglaise, des éléments exacts d'information qui permettaient au lecteur de se faire sa propre opinion. Un président d'assises, en Angleterre, ne s'adresse pas autrement à son jury.

Au cours des derniers mois, ont paru trois œuvres considérables qui ont rendu de son ancien lustre au genre décrié. Ce sont, dans l'ordre chronologique, le premier volume de la vie de Chamberlain par L. J. Garvin, qui doit en avoir trois[1]; le dernier volume de la monumentale collection de la correspondance et du journal intime de la reine Victoria, allant de l'année 1896 à sa mort en 1901[2]; enfin la vie en deux volumes de Lord Oxford et Asquith par son fils Cyril Asquith et son fidèle collaborateur, J. A. Spender[3].

Sans nous émouvoir des spirituels sarcasmes de Lytton Strachey et de Louis Gillet, nous allons parcourir ces ouvrages et essayer d'y glaner quelques indications intéressantes sur le demi-siècle d'histoire d'Angleterre et d'Europe qui défile devant nous. Peut-être aussi aurons-nous l'occasion de constater que, tout compte fait, la physionomie de leurs héros ne manque ni de vie ni de relief.

1. Édité par Macmillan et C°, Londres.

2. Choisie et commentée par G. Earle Buckle, éditée par John Murray, Londres. Les premiers volumes ont été en partie traduits par M. Jacques Bardoux.

3. Édité par Hutchinson, Londres.

***

La silhouette de Joseph Chamberlain hante encore les souvenirs de ceux qui avaient l'âge d'en faire aux environs de 1900. Gentleman au nez pointu, à la redingote impeccable, portant orchidée à la boutonnière et projetant à travers un inébranlable monocle un regard de conquérant, c'est l'exécutant de l'impérialisme dont Kipling est le prophète et le chantre. C'est lui qui a humilié la France à Fachoda et a arraché leur patrie aux pauvres Boers. De quelles exécrations n'était-il pas l'objet chez nous! Pourtant, moins de cinq ans après le traité de Verreniging qui mettait fin à la longue et pénible guerre Sud-Africaine, l'Entente cordiale venait au monde.

Ce premier volume de la biographie de L. J. Garvin, bien que ne dépassant pas l'année 1885, suffit pour bouleverser cette conception simpliste d'un dandy croquemitaine.

Ainsi qu'il arrive d'ordinaire en régime électoral, la réussite de Chamberlain eut un caractère représentatif. Ce fut une classe entière qui triompha avec lui, celle des artisans puritains auxquels Cromwell dut une si grande part de son triomphe. Enrichis au XVIIIe siècle, ils devinrent au XIXe des princes marchands ou industriels, sans abandonner la sévérité de leurs traditions religieuses et politiques. Les Chamberlain étaient d'honorables et importants cordonniers. Lors de la naissance de Joseph, en 1836, ils se trouvaient établis depuis plus d'un siècle dans la même rue de la cité de Londres. Austères, piétistes, défiants des grandeurs humaines, ils étaient passés au feu des persécutions; un d'entre eux avait péri sur le bûcher. Mais le pessimisme de Calvin se mêlait en eux à l'optimisme des temps nouveaux, et depuis longtemps leur commerce prospérait. Le père de Joseph épousa la fille d'un marchand de fromages de Whitechapel, dans la race duquel courait mystérieusement une veine d'humour et de fantaisie. Madame Chamberlain, femme d'esprit et tendre mère de famille, transmit cet héritage troublant à ses neuf enfants et surtout à celui dont l'histoire devait retenir le nom. Gravité et pétulance allaient ainsi former dans le caractère de Joseph un de ces contrastes d'où naissent volontiers les grands hommes.

Tout petit, il songeait, paraît-il, à réformer l'humanité et ce futur buveur de sang fonda, parmi ses camarades, une société pour la préservation de la paix. Ce fut un bon élève, doué pour les sciences exactes et les langues, capable d'ordre, d'attention et d'effort soutenu. Mais en même temps il se montrait le boute-en-train de la famille. A seize ans, il entra dans la fabrique de chaussures de son père, et, en 1854, alla à Birmingham rejoindre un oncle qui venait d'acheter un brevet américain pour la fabrication des vis et des boulons. Ce fut là le commencement de sa merveilleuse réussite.

Actif, lucide, ingénieux, soigneux dans sa mise, remarquable organisateur, dévoué à son personnel autant qu'à ses propres affaires, ce fut un industriel et un patron hors ligne. En quelques années, il réussit à conquérir pour son usine la première place en Europe et Birmingham lui dut pour une bonne part son essor métallurgique. De grands malheurs domestiques — il fut veuf deux fois et perdit un enfant — ne firent que concentrer, qu'épurer chez lui sa fureur de travail devenue un moyen d'oublier. En même temps il se cultivait, lisait énormément, apprenait à parler dans une société d'éloquence. Devenu riche et l'un des premiers citoyens de sa ville d'adoption, il se trouva naturellement porté à appliquer aux affaires municipales ses dons et son expérience d'administrateur.

Ce fut ainsi, par étapes, en vertu d'un développement solide, régulier, que Chamberlain s'éleva à ces fortes conceptions impériales aujourd'hui inséparables de sa renommée mondiale. Devenu conseiller municipal, puis maire, ayant abandonné sa place dans ses usines pour se consacrer au bonheur de Birmingham, il professa d'abord le radicalisme le plus avancé, inspiré par ses origines religieuses et sociales, et d'ailleurs à la mesure de son horizon encore urbain. Développement de l'éducation populaire soustraite à l'influence aristocratique et réactionnaire de l'Église anglicane, extension du droit de vote, accession à la propriété pour l'ouvrier des villes et des campagnes, telles furent les directions principales prises par son inlassable activité, attelée maintenant aux intérêts de ses électeurs comme elle l'avait été jusque-là à ceux du personnel de ses usines. Poussé par le démon de l'outrance et du défi, dont il ne put jamais tout à fait étouffer la voix, il lui échappait

parfois de véritables déclarations de guerre contre les nobles et les riches qui le faisaient considérer comme un dangereux démagogue, peut-être même un républicain. Dans l'Angleterre des années 1860 à 1870, le libéralisme politique était encore en grande partie le monopole d'une magnifique aristocratie méfiante des révolutions continentales, hostile à toute atteinte brutale aux droits acquis, à tout changement social trop brusque. Si lentement que ce fût, pourtant, elle s'acheminait vers la démagogie d'un glissement fatal, car le vieux royaume, cœur encore jeune d'un empire fabuleux, regorgeait de trop de richesses pour ne pas être voué, dans un avenir plus ou moins éloigné, aux pillages électoraux. Chamberlain, que ne retenait aucune des attaches sentimentales tissées par l'école publique, l'église, l'université, l'aristocratie, fut, en ces temps lointains, une manière de Lloyd George, mais un Lloyd George auquel l'époque imposait plus de tenue. Il avait aussi plus de sincérité.

Il n'entra qu'en 1876 à la Chambre des Communes, comme député de Birmingham. Dès 1880, lorsque les libéraux arrivèrent au pouvoir avec Gladstone, il reçut de ce dernier le portefeuille du commerce et forma, avec Sir Charles Dilke, l'aile radicale du gouvernement. Même dans ces fonctions relativement modestes, il trouva moyen de se faire remarquer du pays entier par la générosité des mesures qu'il proposa pour améliorer la sécurité et le bien-être des équipages des navires marchands. D'ailleurs, il exposait volontiers en public un programme de réformes sociales très hardi et annonçait déjà à la fortune acquise qu'elle aurait « à payer rançon ».

Mais, en même temps, mis en présence dans les conseils de cabinet avec les difficultés internationales présentées par l'achèvement et la défense de l'Empire, il commençait, par une réaction instinctive contre l'étranger, l'évolution classique du démocrate. Son horizon brusquement s'élargissait : l'Égypte, alors centre des difficultés européennes, escale nécessaire de la route des Indes; l'Afrique du Sud où commençait la première guerre du Transvaal; l'Inde elle-même, amorphe et mystérieuse; l'Australie, tournée vers le Pacifique, chacun de ces noms prestigieux devenait pour lui une réalité concrète chargée de problèmes et de luttes. Son instinct

de chef d'entreprise, audacieux et conquérant, se réveillait en lui, sans s'effrayer de l'immense théâtre où il devrait s'exercer. Sans doute les solutions qu'il préconise alors, non seulement en matière impériale, mais encore pour résoudre cette question d'Irlande qui pesait si lourdement sur la politique anglaise, peuvent encore se concilier avec l'orthodoxie radicale. Il partage d'ailleurs avec le reste du ministère libéral de Gladstone la responsabilité de la mort de Gordon à Karthoum, en 1885. Mais déjà il indique très nettement qu'il ne convient pas de céder, lorsque l'honneur et les intérêts essentiels de la patrie sont en jeu. Il veut tenir la France hors d'Égypte; il prévoit que l'Afrique du Sud sera un jour tout entière britannique; il se refuse à envisager la possibilité de la séparation de l'Irlande.

Les volumes suivants nous montreront sans doute comment, arrivé au point décisif où l'homme d'État doit choisir entre l'idéologie du parti et l'appel de la patrie, Chamberlain écouta cet appel avec un courage qui ira jusqu'à lui faire sacrifier ses vieilles convictions libre-échangistes à la grandeur de l'Empire achevé par ses soins.

***

Dès les premières pages du dernier volume de la correspondance et du journal de la Reine, nous sommes transportés aux années dangereuses où Chamberlain accomplit, comme ministre des Colonies du gouvernement conservateur du marquis de Salisbury, le grand œuvre de sa vie : l'annexion des républiques indépendantes de l'Afrique du Sud. Ce recueil s'ouvre en effet à la date du 1er janvier 1896 par une note de Chamberlain à la reine relative au raid sur le territoire boer entrepris par le Dr Jameson, qui provoqua le fameux télégramme d'encouragement du Kaiser au président Kruger. Il n'est plus question pour la Reine de redouter, comme onze ans auparavant, les incartades du terrible député radical de Birmingham. Il est à présent le plus respectueux de ses sujets, le meilleur soutien des conservateurs. Il n'a, à vrai dire, rien perdu de son ardeur de réformateur social et, l'année suivante, il va contribuer de toute son influence, qui est grande, au vote des derniers développements, très géné-

reux, de la loi sur les accidents du travail. (Le chariot de la République française commencera, la même année, à s'engager dans cette voie.) Mais, à l'heure présente, c'est vers l'Afrique du Sud surtout qu'il tourne son frémissement impassible. Peu à peu, et à son corps défendant, il faut le dire, il engagera contre les Boers la lutte inévitable et sombre qu'il mènera à bonne fin en 1902, sous le règne du roi Édouard et le gouvernement de M. Balfour. Il va maintenant régulièrement dîner à Windsor et donne à sa souveraine des conseils qu'elle note ponctuellement, soupèse et trouve généralement bons.

Les cinq années que Victoria avait encore à vivre comptent parmi les plus mouvementées, les plus lourdes de conséquences de sa longue et resplendissante carrière. Aux deuils de famille, aux disparitions de vieux amis qui viennent attrister la grand'mère de l'Europe, âgée maintenant de soixante-seize ans, viennent s'ajouter les angoisses nationales les plus graves qu'ait éprouvées son cœur de reine depuis les jours lointains de la guerre de Crimée et de la révolte des Cipayes.

Pour nous, que plus de trente années et des événements inouïs séparent de cette époque, il n'est pas sans intérêt de jeter un coup d'œil sur les principaux événements qui la marquèrent. Car, du point de vue français aussi, elle fut critique.

A l'extérieur de l'Angleterre, et en suivant l'ordre chronologique, nous relevons, après le raid Jameson, la visite des souverains russes aux cours d'Europe et à Paris; les massacres arméniens; la découverte des mines d'or du Klondyke; l'opposition capricieuse du gouvernement allemand aux efforts de l'Angleterre et de la France pour empêcher la question d'Orient — sous sa forme grecque et crétoise — d'allumer un nouvel incendie; l'installation de l'Allemagne à Kiao-Tchéou et de la Russie à Port-Arthur; la reconquête du Soudan par le Sirdar Kitchener et sa rencontre dramatique avec Marchand à Fachoda; la guerre hispano-américaine au sujet de Cuba; la première conférence de la paix convoquée sur la généreuse initiative du tsar et accompagnée des grossiers sarcasmes de l'ineffable Kaiser; l'assassinat à Genève de l'impératrice d'Autriche; la mort de Bismarck; la naissance de l'affaire Dreyfus; la mort de Félix Faure; le début, le 29 octobre 1899, de la guerre Sud-Africaine; les terribles

revers qui marquèrent pour l'Angleterre la fin de cette année et le début de 1900; l'Exposition universelle de Paris; le premier budget naval dirigé par l'Allemagne contre la suprématie anglaise sur la mer... N'est-il point passionnant, à présent que nous tenons l'aboutissement de tant de chaînes, de remonter jusqu'à leur point de départ?

En ce qui concerne l'histoire intérieure de l'Angleterre, ces mêmes années 1896 à 1901, malgré les humiliations de la guerre et l'hostilité d'une partie de l'Europe, marquèrent l'apogée d'un grand règne et du rêve impérial. En juin 1897, le monde anglo-saxon célèbre le soixantième anniversaire de l'avènement de la Reine et celle-ci mourra avant que ne se soit précisé aucun signe de décadence. L'Allemagne elle-même, bien que les incartades de son risible et sinistre empereur désolent sa grand'mère, n'inspire pas à celle-ci d'inquiétudes sérieuses. Elle demeure à ses vieux yeux l'asile de la sagesse, la patrie de ses ancêtres, de sa fille, l'impératrice douairière, et surtout du cher Albert.

Fait peut-être unique à ce degré dans l'histoire, sa popularité et son autorité n'auront cessé de grandir, bien que d'une courbe parfois irrégulière, au cours de ses soixante ans de règne. Ce n'est pas seulement de toutes les cours qu'elle est devenue la grand'mère, mais de tous ses sujets. Elle, qui ne régna que grâce à une série d'événements imprévus et qui, lorsqu'elle s'assit sur le trône, à dix-sept ans, n'était qu'une fraîche enfant aux yeux bleus, au sourire ingénu, devait fournir à l'histoire le plus bel exemple de ce que peut accomplir le principe monarchique même aux temps modernes, quand on le laisse agir.

C'était, en 1896, une petite femme aux bras courts, à la main dodue, aux yeux globuleux, toute ronde et pourtant très imposante sous ses respectables coiffes de dentelles et ses robes noires de veuve inconsolable. Il y avait en elle deux êtres distincts, mais bien appareillés et qui ne se gênaient point : la souveraine et la mère, ou plutôt la grand'mère. La souveraine avait réussi, grâce à des qualités qui doivent être bonnes, car ce furent à peu près celles que posséda aussi Louis XIV : régularité infatigable, ordre méticuleux, conscience toujours présente de ses devoirs et de ses responsa-

bilités mais aussi de ses privilèges. Heureusement pour ses sujets, elle ne possédait pas de ces dons brillants qui spécialisent l'activité; ou, si elle en avait, elle avait réussi à les étouffer. Elle était née, ou était devenue, moyenne. Par là elle se trouvait toujours à l'unisson de l'intérêt général. On s'est plu à opposer les grandes qualités du Prince consort à la médiocrité de sa femme. Victoria lui était certainement inférieure pour la vivacité, l'envergure et la culture de l'esprit. Mais lorsqu'elle régna seule, sortie de l'ombre où elle était volontairement demeurée pendant sa vie conjugale, ses ministres et ses sujets se sentirent mieux compris et plus à l'aise, sans que le pouvoir royal eût à subir, et bien au contraire, le moindre fléchissement.

Son énorme correspondance, privée ou officielle, très exactement classée et enregistrée, ainsi que le journal, succinct mais suffisamment explicite, qu'elle rédigeait le plus souvent de sa propre main, et jusqu'à huit jours avant sa mort, nous permettent de bien comprendre la conception qu'elle se faisait de son rôle et sa façon de le tenir.

L'Angleterre de son temps représentait un équilibre complexe, mais solide encore, de forces politiques, religieuses, sociales, qui, après s'être affrontées au cours des siècles, avaient fini par se fondre dans un vaste compromis. Depuis environ deux siècles, ses conflits intérieurs — l'Irlande mise à part — ne s'étaient plus réglés par la violence et elle ne traînait guère de ces cadavres spirituels qu'il faut incessamment retuer. Elle était à la fois aristocratique et démocratique, insulaire et impériale, libérale et intolérante, religieuse et libre-penseuse, et la liste de ses contrastes pourrait s'allonger encore. C'était une très vieille maison où chaque génération avait apporté des changements sans jamais démolir, et le souverain, appelé à faire régner la bonne harmonie entre tant d'ailes et de bâtiments, devait avoir le sens exact de ces labyrinthes. Victoria avait ce sens et lui dut son succès. Elle sut fédérer, faire converger vers elle à des fins nationales toutes les classes et toutes les castes. Lorsqu'elle devint reine, le sentiment monarchique anglais comportait beaucoup moins de confiance et d'amour que le même sentiment en France à la fin de l'ancien régime. Le Roi représentait la défense de la légalité constitutionnelle,

la permanence de l'État, la stabilité des institutions contre les luttes et les intrigues des partis au sein du Parlement. Il était le chef de l'aristocratie et de l'Église mais aussi leur modérateur. Ce rôle de contrepoids se conciliait avec le loyalisme, mais peu avec les effusions sentimentales. Les prédécesseurs hanovriens de la nouvelle souveraine n'avaient du reste guère attiré l'imagination ou le cœur de leurs sujets. Au contraire, Victoria, dès qu'elle parut, avec sa faiblesse, son charme, sa candeur, émut ce qu'il y avait de chevaleresque dans la nation britannique. Une note nouvelle de dévouement et d'affection se fit entendre dans les protestations de la fidélité nationale. L'Angleterre découvrit la douceur des rapports personnels entre le monarque et la nation et, bien que le sentiment chez elle soit toujours surveillé par l'humour, elle n'en conserva pas moins à Victoria, tout le long de son règne, malgré quelques nuages passagers, un attachement que le temps ne fit que développer et fortifier. Après avoir été la petite reine qu'il fallait entourer de tendresse, elle fut la mère, puis la grand'mère, de chacun et de tous, car elle excellait à donner au plus humble de ses sujets l'impression qu'il avait sa place dans son cœur innombrable.

Les preuves abondent, au cours de ses dernières années, telles que ses papiers nous les font parcourir, de l'importance et de la variété de son action nationale. Où qu'elle se trouvât, elle se tenait toujours exactement au courant des affaires et n'hésite pas à gourmander même le formidable Salisbury lorsqu'elle se juge insuffisamment informée de ce qui se passe. Elle s'occupe elle-même de toutes les grandes nominations, qu'il s'agisse de l'archevêque de Canterbury ou du général en chef; interdit de changer les noms des régiments sans son autorisation; charge un de ses familiers d'une mission confidentielle auprès de la presse pendant la guerre; déclare au duc d'York (Georges V) qui hésite à partir pour la Nouvelle-Zélande que tel est son désir et que son désir « fait la loi ». Elle va jusqu'à donner ses instructions particulières au vice-roi des Indes. Mais c'est comme de juste, en matière de politique étrangère, que son influence se fait sentir d'une façon particulièrement précieuse. Non seulement elle a le droit, et en use, de s'adresser à tous les souverains, en chef de famille aimé et

respecté, mais encore elle apporte à ses ministres le trésor incomparable d'une expérience de souveraine s'étendant sur plus d'un demi-siècle et sur le monde entier.

Les petites choses ne lui échappent pas non plus. Elle a un coup d'œil de bonne ménagère, de mère attentive pour découvrir toutes sortes de petits abus qui échappent aux regards et aux moyens d'action des ministres ou de leurs services. C'est ainsi qu'elle obtient des bureaux du ministère de la Guerre, non sans luttes, que les chefs de musique pourront accéder au rang d'officier. Elle prend les avis du duc de Norfolk, chef laïque officieux des catholiques romains, sur la question des vocations religieuses forcées, autour desquelles certains organes non conformistes faisaient du bruit. Elle s'occupe activement de la réforme des ambulances, envoie des douceurs à ses troupes, calcule de combien il faut élever la solde du commandant en chef pour lui permettre de vivre conformément à son rang. Cette intervention personnelle qui passe au travers des cloisons étanches et des règlements en humanisant le jeu des institutions, est efficace parce qu'elle est discrète et évite de s'imposer. La Reine ne parle jamais de briser les résistances; il est vrai que c'est inutile, tant ses rapports avec tout le monde sont empreints de confiance, d'estime, de vénération.

Rien ne nous fait mieux mesurer la profondeur et la force des liens d'affection, et même d'adoration existant entre elle et son peuple que le jubilé de 1897. De cette masse d'hommages et de témoignages de toutes sortes qui lui furent alors adressés du monde entier, nous ne citerons que deux spécimens, également éloquents dans leur diversité. Le premier émane de Lord Rosebery qui, tout au long de sa merveilleuse carrière, conserva pour sa souveraine un attachement chevaleresque et profond :

Ce que cette journée doit représenter pour Votre Majesté, — *écrivait-il le soir du 22 juin*, — de joie et de tristesse, de fierté et de douleur, de présent et de passé, je ne puis que le conjecturer. Pour nous, elle a été la manifestation splendide de la gratitude d'une nation, le symbole de la fidélité profonde, passionnée, inébranlable qui a entouré le trône de Votre Majesté et, grandissant d'année en année, à mesure que s'écoulait la vie de Votre Majesté, a fini par pénétrer jusqu'aux parties et jusqu'aux cœurs les plus éloignés de l'Empire. Si Votre Majesté avait

pu entendre aujourd'hui la vaste multitude de ses sujets chanter *God save the Queen* avant le passage de sa voiture, Votre Majesté n'aurait pu s'empêcher de se sentir émue et heureuse. Aucune autre capitale au monde n'a jamais vu se manifester pareil enthousiasme, pareil dévouement à son Souverain.

Le second, écrit à la vérité quelques mois plus tôt, est une lettre, précieusement conservée, écrite par une petite fille de Dumfries en Écosse, Caroline Smith :

Chère Reine. Je vous écris pour vous dire combien je suis heureuse que vous ayez régné si longtemps et j'espère que vous vivrez encore bien des années. Je ne crois pas que vous soyez jamais venue à Dumfries qui est l'endroit d'où je vous écris. C'est ma patrie et j'ai neuf ans. Il y a près de trois ans que je suis infirme et douze mois que je ne puis quitter mon lit; veuillez donc excuser mon écriture. J'ai été très intéressée par l'histoire de vos poupées, car j'en ai beaucoup moi-même. Avec l'assurance de ma grande affection et de mes meilleurs souhaits, je vous prie de me croire, chère Reine, votre amie qui vous aime.

Aux hauteurs où la portait cette situation d'idole nationale, la Reine eût risqué de perdre par trop de l'humanité chère à Lytton Strachey, si elle n'eût été rattachée par des liens multiples et vigoureux, à la réalité familière et familiale. Mère de neuf enfants, dont huit eurent de la postérité, son cœur d'aïeule était tenu en aussi bon ordre que ses dossiers de souveraine. Elle adorait ses enfants avec une simplicité plus encore allemande que britannique, donnait et conservait à tous les siens des petits noms d'amitié sans se laisser intimider par les couronnes, ni décourager par les cheveux blancs. La mort en 1896 du prince Henry de Battenberg, son gendre, qui vivait auprès d'elle, lui arrache dans son journal, non des cris de douleur, — elle est trop pénétrée de la tenue imposée par son rang, sa génération, sa patrie, — mais des gémissements qui ne sont pas moins émouvants. Les deuils de famille chez elle font vraiment souffrir la chair. Au point de sa carrière où elle est maintenant arrivée, elle voit également s'en aller les derniers fidèles, amis ou serviteurs, qui pouvaient lui parler de son époux bien-aimé et représentaient les habitudes nécessaires à la débilité des vieillards. Et, ainsi qu'il siedà une dame d'un rang suprême, elle distingue peu entre les grands personnages et les petites gens. Des pages ou des paragraphes

entiers de son journal sont ainsi consacrés au chagrin que lui cause la disparition de la vieille bonne de ses enfants, ou de la chère « vieille madame Symon qui tenait une boutique à Balmoral ». Quand disparaît à son tour Annie Macdonald, depuis quarante ans à son service, elle écrit : « Il m'est impossible de me rendre compte de la réalité de la perte que je fais dans la personne de cette excellente et fidèle femme de chambre qui était aussi une véritable amie. »

Cette puissance d'attachement à l'égard de ses proches s'accompagnait d'une grande bienveillance à l'égard des étrangers. Même aux pires moments de la tension franco-anglaise, elle ne cessa de faire preuve de courtoisie et de sympathie à l'égard des Français qu'elle avait l'occasion d'approcher. La nouvelle de l'incendie du Bazar de la Charité ou de la seconde condamnation du capitaine Dreyfus, — qu'elle croit innocent, — provoque en elle une intense émotion. Lorsque se produit le malheureux incident de Fachoda, elle plaint « le pauvre capitaine Marchand » et demande au marquis de Salisbury de le tirer de sa fâcheuse position, sans qu'il en puisse rien coûter à son amour-propre ni à celui de son pays. Elle s'étend sur le plaisir que lui font éprouver à Cimiez les visites de Sarah Bernhardt, les manifestations de sympathie de la population niçoise, ses entrevues avec Félix Faure, dont les belles manières font sur elle une certaine impression et qu'elle appelle *a great old gentleman*.

Mais elle est, d'autre part, trop avisée et trop avertie pour verser dans la sensiblerie, pour se laisser gouverner par les dangereuses impulsions du cœur. Son bon sens se manifeste avec une force particulière dans l'histoire de ses rapports avec son terrible petit-fils, Willie. Dès 1896, à la suite du télégramme à Kruger, son opinion sur lui est faite et ne varie plus guère. Quel que soit son désir de rester en bons termes avec sa chère Allemagne, il lui arrive de s'épancher dans le sein fidèle de Salisbury au sujet du dangereux loufoque qui la gouverne. Atteint de la folie de la persécution et passant sans raison de la flagornerie à la brutalité, il finira par mettre le feu à l'Europe. Ses insultes à la France, dans les lettres débridées qu'il adresse à sa grand'mère à l'occasion de l'affaire Dreyfus, ne font qu'augmenter la méfiance de cette dernière. Elle note

dans son journal qu'il s'exprime d'une façon outrageante et impertinente. Elle se voit enfin obligée d'écrire à Nicky, c'est-à-dire au Tsar, pour le mettre en garde contre les menées perfides et absurdes par lesquelles Willie s'efforce d'empoisonner les relations entre l'Allemagne et la Russie. Nous saisissons là dans son premier jaillissement la source de l'Entente cordiale. Et si, après avoir lu ces documents, des Allemands rêvent encore aujourd'hui de ramener leur Empereur sur le trône, c'est que vraiment ils ne sont pas dégoûtés.

***

Nous savons à présent que le vertigineux équilibre atteint par l'Empire au moment de la mort de la Reine était en réalité un point culminant auquel allait succéder une période plus instable. Ce fut, comme de juste, un libéral qui engagea son pays sur cette pente avec l'assurance d'un homme agissant suivant ses principes et les règles du jeu. Chamberlain dépassait les bornes parlementaires par ce qu'il y avait en lui d'émotif et de divinatoire. Son imagination était, comme celle des créateurs, à la mesure de son énergie. Asquith, au contraire, mit sa gloire à rester fidèle à son Assemblée et à son parti.

Sa carrière a, elle aussi, une valeur représentative. Elle symbolise l'accession au pouvoir de la bonne bourgeoisie par la voie la plus traditionnelle et la plus sûre qui, partant d'Oxford ou de Cambridge, aboutissait à la Chambre des Communes à travers le Palais. Né en 1852 d'une honorable famille du Yorkshire, Henry Asquith perdit de bonne heure son père et dut être élevé à Londres aux frais d'un oncle. Sa mère qui fut, paraît-il, remarquable par l'esprit et le caractère, s'occupa de son mieux de ses trois enfants; toutefois les difficultés de la première jeunesse contribuèrent probablement à développer chez son cadet, le futur premier ministre, la gravité, les habitudes studieuses, l'esprit religieux qui représentaient le patrimoine moral de la famille.

Ce fut à Oxford un étudiant modèle, classé dans la catégorie de ceux qui travaillent pour réussir dans une profession libérale. Doué d'une merveilleuse mémoire qu'il augmentait encore par sa méthode et sa ténacité, il réalisa dans sa perfection le type du « scholar » tel que la France de l'ancien Régime

le connaissait et tel que l'Angleterre, grâce à sa richesse, a pu le conserver, avec des difficultés grandissantes, jusqu'à aujourd'hui. Il avait des classiques une connaissance vraisemblablement plus intime que bien de nos agrégés actuels; il s'était honorablement acquitté de ses devoirs sportifs; il avait brillé comme orateur dans les débats universitaires et ses manières avaient pris, au contact de ses camarades de l'aristocratie, l'aisance et l'urbanité qui conviennent aux fortes ambitions.

Les circonstances aidèrent à la rapidité de son ascension politique. Après avoir assidûment pratiqué au barreau pendant une dizaine d'années, il entra au Parlement en 1886 pour une circonscription écossaise qui lui resta fidèle jusqu'aux élections de 1924. Dès 1892, Gladstone, sentant en lui un libéral de grande race, le fit ministre de l'Intérieur. A partir de ce moment, il franchit sans difficulté les étapes du pouvoir. Lorsque son parti eut la majorité en 1906, il devint Chancelier de l'Echiquier et, en 1908, premier ministre, après la retraite de Campbell-Bannerman. Détail pittoresque : c'est dans le salon d'un hôtel de Biarritz qu'il baisa, en cette qualité, la main d'Édouard VII. Il demeura à la tête du gouvernement de 1908 à la fin de 1917, époque à laquelle sous la pression d'une opinion publique énervée par la longueur de la guerre, il dut passer la main à Lloyd George, le plus perfide de ses vieux amis. Revenu dans les rangs du parti libéral dont il partagea l'impopularité grandissante au profit tantôt des travaillistes, tantôt des conservateurs, il accepta du Roi en 1924 le titre de comte Oxford et Asquith, prit sa retraite à la Chambre des Lords et mourut en 1928.

Mieux encore, peut-être, que Gladstone, Asquith représente le type du libéral accompli. Merveilleusement adapté au milieu parlementaire par son origine, sa formation, le caractère de son talent, il réussit à adapter exactement sa politique aux tendances électorales de son temps, sans pourtant tomber dans la démagogie. Orateur à la fois disert et nourri, toujours maître de lui-même, il était aussi estimé que redouté de ses adversaires.

On ne peut guère le blâmer d'avoir entamé ou poursuivi les mesures dites démocratiques contre les Lords et la fortune

immobilière, pour le développement des Trade-Unions, la distribution de plus en plus large des retraites ouvrières, la dissémination de la croyance en la toute-puissance providentielle de l'État. L'Angleterre semblait alors, aux yeux des électeurs, disposer d'un capital illimité et, pour un parlementaire comme Asquith, l'électeur doit toujours avoir le dernier mot. En tout cas, il ne fut jamais persécuteur et son instinct le portait plutôt vers le rôle d'arbitre que vers celui de chef de parti. Enfin il ne perdit jamais de vue les grands intérêts nationaux, celui de la défense nationale en particulier que l'attitude de l'Allemagne mettait de plus en plus en danger. Il se heurta toutefois aux impasses préparées aux gouvernants qui, si lucides qu'ils soient, s'en tiennent au dogme de l'infaillibilité du peuple. Il vit venir la guerre sans oser l'annoncer à une opinion publique rétive; il prépara des alliances éventuelles sans oser leur donner toute leur vertu préventive; enfin lorsque, sous les coups de cette guerre, le capital dont il croyait pouvoir disposer en faveur de ses largesses démocratiques s'amenuisa, le libéralisme fut balayé par la ruée ardente d'un travaillisme en appétit. C'est ainsi que le plus pacifique et le plus complet des libéraux conduisit à la fois le deuil de la paix et de ses principes.

Ce ne fut pas sa seule épreuve. Il souffrit aussi dans sa vie privée qui fut un modèle de simple dignité et de stoïque vertu. Ayant fait en 1887 un mariage d'amour, il eut la douleur de perdre sa femme quatre ans plus tard. Il fit, il est vrai, un second mariage très heureux, en 1894. Toutefois sa seconde femme, miss Tennant, grande vedette de la société londonienne et qu'une audacieuse autobiographie a rendue célèbre, bouleversa quelque peu l'austérité de son existence. Il y avait toutefois en lui un fond refoulé d'humour qui dut trouver une certaine saveur à cette déviation aux règles de toute sa vie. Mais le père en lui fut douloureusement frappé par la mort de deux enfants. L'un, Raymond, fils du premier lit, qui donnait, paraît-il, les plus belles espérances, tomba pendant la guerre au champ d'honneur.

On lui a, du côté français, reproché son attitude trop parlementaire qui donna à l'Allemagne, tant au cours de sa préparation lointaine de la guerre qu'à l'heure des décisions défini-

tives, la conviction que l'Angleterre resterait neutre. On peut cependant, à la lumière des faits bien groupés par MM. Cyril Asquith et J. M. Spender, présenter une convaincante défense de la conduite du premier ministre, tout au moins au moment où la crise se déclara. Il convient d'abord de rendre hommage à ses efforts acharnés pour empêcher la guerre. Lorsque le 1er août, après l'échec de sa tentative de médiation, il apprit que Berlin invoquait la mobilisation russe pour continuer ses propres préparatifs, il se précipita en pleine nuit chez le Roi, l'arracha à son lit et, à 1 h. 30 du matin, lui fit envoyer au tsar un message suprême. Mais il était trop tard. (Il est à noter que, le lendemain, lorsqu'il reçut le prince de Lichnowsky, celui-ci, fondant en larmes, reconnut combien son gouvernement avait été coupable en ne s'opposant pas aux provocations autrichiennes.)

La position d'Asquith était extrêmement difficile. D'une part aucune obligation impérative ne le liait à la France. Il semblait même douteux qu'il fût tenu de faire respecter par la force la neutralité de la Belgique contre un des garants de cette neutralité. Enfin la masse du peuple britannique était plus ou moins hostile à une intervention armée sur le continent. Pour entraîner l'opinion à accepter une guerre que le premier ministre estimait dorénavant inévitable, il fallait une preuve irrésistible que le devoir et la nécessité la rendaient telle. L'opposition à laquelle Asquith avait à faire face était si forte, qu'à la première indication de la possibilité d'une intervention, quatre de ses ministres, et non des moindres, lui remirent leur démission. Asquith arriva à la grande décision en trois étapes. Les deux premières, qu'aucun Anglais ne pouvait blâmer, furent la demande adressée le 31 juillet aux gouvernements allemand et français de s'engager à ne pas envahir la Belgique — déclaration à laquelle seul le second répondit d'une façon catégorique; puis la décision prise en conseil des ministres, le 2 août, de ne pas permettre l'entrée du Pas de Calais à la flotte allemande. La troisième — qui fut décisive — fut l'ultimatum adressé le 4 août à l'Allemagne après son invasion de la Belgique. En dédaignant d'y répondre, l'Allemagne scellait elle-même sa destinée et ce mauvais souvenir la poursuit encore aujourd'hui.

Une fois la guerre déclenchée, Asquith s'attela à sa gigantesque besogne avec une inébranlable ténacité. Toutefois, même à cette terrible époque où de vitales nécessités écrasaient constamment la pauvre réalité parlementaire, il continua à agir beaucoup plus par diplomatie, persuasion, connaissance des hommes, judicieux emploi du bon sens, que par ces élans soudains qui relèvent les courages les plus abattus et bouleversent la logique des événements. Ce fut toujours un admirable Président du Conseil plutôt qu'un entraîneur d'hommes. C'est ce qui explique que, vers la fin de 1917, alors que dominait un sentiment général de lassitude, lorsque Lloyd George s'offrit avec sa pétulante énergie, sa cabriolante faconde, pour mener la guerre à bonne fin, il n'eut pas de peine à se faire acclamer.

***

On le voit, si peu stracheyennes que soient les biographies dont nous venons de parler, les questions qu'elles soulèvent, et dont nous n'avons pu indiquer qu'une bien faible partie, sont imposantes par le nombre et par l'intérêt. Les grands ordres humains, comme l'Empire britannique, sont-ils condamnés à l'instabilité? L'éminence d'un homme d'État se mesure-t-elle à la façon dont il sait, le moment venu, quitter son parti pour passer sur le plan national? Le rôle du souverain n'est-il pas nécessaire dans la société moderne, même la plus démocratitique, et ce symbole vivant, fédérateur de l'unité de la patrie, ne correspond-il pas à un besoin profond de notre nature? Ce souverain doit-il, de préférence, posséder les qualités moyennes qui distinguèrent les meilleurs des souverains français? Et que reste-t-il de la personnalité d'un être lorsqu'il est absorbé dans l'adoration de millions de sujets comme le fut la reine Victoria? La mentalité du parfait parlementaire, du légiste convaincu, comme le fut Asquith, n'est-elle pas antiphysique, monstrueuse, comparable à celle du scolastique enfermé dans la cage de ses syllogismes? Que de réponses à faire qui n'épuiseraient pas les possibilités du sujet!

MAURICE LANOIRE

LA COMTESSE DE NOAILLES

« As-tu connu la renommée? — demande le Passant, au début d'*Exactitudes*. — Y trouvais-tu orgueil et satisfaction? » Et l'Ombre répond : « Les humains ont célébré mon nom... Ainsi me fut révélée la noblesse des cœurs. Mais, en même temps, mon triomphe inspirait l'envie et nourrissait l'injure... La gloire de l'homme n'illumine qu'un terrain circonscrit et elle y est combattue... Plus je fus entouré de succès qui ne s'adaptaient pas à mes secrètes ambitions, plus j'ai connu le poids de la solitude et de la méditation... La femme et l'homme les plus obscurs qui, dans la saison de l'amour, s'enveloppent de louanges et de caresses, ... connaissent une gloire supérieure à celle du citoyen que la foule couronne de roses. »

Et comme le Passant l'interroge sur l'Amour, l'Ombre répond : « Quelle que fût la diversité de mes travaux, je n'ai pas eu d'autre mobile caché, d'autre but clandestin que l'amour. Je n'ai agi que sous l'impulsion de ses volontés opiniâtres ou trompeuses. Il m'a égaré par la musique, les paysages, les climats, par la poésie qui se mêle au mystérieux tressaillement de la moelle des os. L'amour est un mal, il est aussi le seul bien que les humains puissent connaître. » — Elle dit encore : « J'ai vu descendre dans les ténèbres les êtres que j'aimais. Je leur ai survécu misérablement, en me vouant à ma propre haine et comme un malfaiteur languissant. » — Et enfin : « J'eus quelques joies. Surtout j'ai souffert... La mort est un bien absolu... Passant, ne te rends pas coupable de la continuité de la vie. » — Ainsi, voici trois ans, la comtesse de

Noailles composait en phrases profondes et pures tout ce qu'on peut dire d'elle-même, et préparait les inscriptions de son tombeau.

***

L'an dernier, dans *Le Livre de ma vie*, elle a rassemblé les images de ses années d'adolescence. Elle était née à Paris, boulevard de Latour-Maubourg, mais son enfance véritable s'est passée dans l'hôtel de l'avenue Hoche. Entre l'Étoile et le Parc Monceau, l'ancienne avenue de la Reine Hortense était alors l'endroit le plus élégant de Paris. La paix n'en était troublée que de loin en loin par un équipage emballé, qui battait les trottoirs, descendu du Bois à plein galop. Près de l'hôtel Brancovan, la chapelle des Passionnistes anglais, qui étaient catholiques, était avec celle du Saint-Sacrement, la petite paroisse des fidèles élégants. L'autre côté leur offrait tour à tour le Tattersall et le couvent du Roule. Ce sont sans doute les cloches du Roule qui charmaient le réveil d'Anna Brancovan. « Chaque matin, à l'heure où le branlebas de la voiture du laitier pénétrait dans notre sommeil enfantin et le dérangeait, la poésie des cloches émanait d'une invisible église enfouie dans la grisaille des constructions et me consolait du lever du jour. »

Nous voyons cette enfant dans l'avenue claire, le portail blond et verni de l'hôtel, la voûte sonore au fond de laquelle apparaissent les écuries couleur de brique, les escaliers où les verts et les bleus des tapis d'Orient surchargent la moquette rouge, le grand salon en peluche turquoise, avec les surfaces désertes des deux pianos, à l'ombre d'un palmier. « J'ai été élevée, dit madame de Noailles, parmi des académiciens, des diplomates, des écrivains. » Elle entendait expliquer par son père la politique du Second Empire. On parlait de la guerre. Le nom de Bismarck traversait la conversation comme celui d'un fléau. « Rêveuse, je me sentais responsable de ne pouvoir réparer la catastrophe. »

L'été se passait au bord du lac de Genève, dans la villa d'Amphion. « Petite fille, j'ai goûté des moments de paradis à Amphion, dans l'allée des platanes étendant sur le lac une

voûte de vertes feuilles; dans l'allée des rosiers, où chaque arbuste, arrondi et gonflé de roses, laissait choir ses pétales lassés sur une bordure de sombres héliotropes; je respirais avec prédilection le parfum de vanille qu'exhalent ces fleurs exiguës, grésillant et se réduisant au soleil, comme un charbon violet. Oui, ce fut là le Paradis... » Elle savait d'ailleurs que ce bonheur trop complet était un bonheur d'attente.

Il y avait dans cette jeune âme tous les éléments qui pouvaient lui faire une grande et douloureuse destinée. A la base, une puissance de souffrir, allant jusqu'à l'intolérable. *Ich mochte sterben*, le mot de Tristan, fut une des paroles de son enfance. « Il faut que les enfants ne puissent pas mourir pour que cet attrait m'ait laissée vivante », écrit-elle après le départ d'une gouvernante et l'arrivée d'une autre. Un sentiment de la pitié exaltée jusqu'à la souffrance. « La pitié fut dès l'aurore de ma vie, dit-elle, mon sentiment dominant... Il suffisait que notre gouvernante dît, à l'heure de goûter, alors qu'un pot de crème à la vanille m'était présenté, — et rien ne me paraissait plus délicieux — que les enfants pauvres en étaient privés, pour que je reposasse sur mon assiette la petite cuiller... » — Aimant, elle voulait être aimée, C'est un sentiment qui chez elle prendra mille formes, de la passion à la coquetterie. Racontant un voyage en Turquie, elle ajoute : « A qui voulais-je plaire? Au Bosphore. » — La nature était pour elle un vivant amour. « Enfant, j'en eus faim et soif, je ne voulais rien qu'elle. Loin d'elle je mourais, et le chalet, les routes, le lac, les collines de Savoie me causaient quand j'étais parmi eux, un enivrement et, quand j'en étais éloignée, une détresse, dont dépendaient ma santé, ma secrète humeur... » Elle eut de bonne heure conscience de sa mission et peut-être de son génie. Enfant, elle aurait voulu tout avoir pour tout donner. Elle avait horreur de ces « jours » où sa mère la menait parfois. « Je compris que j'étais venue au monde pour une tâche ample et rude, qui n'autorise pas les stériles loisirs... Le puissant et opiniâtre travail qui agissait en moi pour maintenir et développer le germe individuel, parallèlement à une amitié humaine si prodigue qu'elle eût pu m'anéantir en faveur d'autrui, composa le drame confus de mes plus jeunes années. » — Ajoutez enfin dès ce temps, un goût très vif du succès, au

sens le plus élevé du mot, « un attrait puissant, invincible pour ce qui réussit, n'est pas stérile, porte des fruits ».

***

Un hymne à la nature et à la vie remplit ses premiers poèmes. Les vers jaillis d'un cœur trop plein ne se répandaient pas comme une onde, mais semblaient s'élever, s'élargir, se dissoudre. On n'avait pas entendu, depuis Lamartine peut-être, ce son de violon, ces notes tenues, ce rythme qui respire, cette mélodie qui se perd à l'infini :

Comme une fleur ouverte où logent des abeilles
Ma vie a répandu des parfums et des chants,
Et mon cœur matineux est comme une corbeille
Qui vous offre du lierre et des rameaux penchants.

Ce *largo appassionnato* est le temps même de cette musique, et son ample déroulement convient à ses thèmes éternels : la nature, l'amour et la mort. Il n'y a point de sujet à chacun de ces poèmes. Telle est la puissance de ce mètre inspiré, que la prosodie y paraît parfois plus importante que le mot et l'idée. Ces mots sont choisis avec le plus rare bonheur. Mais on dirait qu'ils viennent remplir les alvéoles du vers, lequel existe avant eux, et qu'ils sont faits pour lui, et non lui par eux. Qu'importent ici la phrase et la pensée! Ce ne sont que les vases où se verse l'ambroisie, la liqueur au goût de rose et d'encens, le philtre qui est toute l'âme de ces vers. On chercherait en vain à les analyser. Qu'y trouve-t-on? Une exaltation lyrique, une plainte, un hymne, et la terreur du jour où tout cela doit finir :

Je vous tiens toute vive entre mes bras, Nature!
Ah! faut-il que mes yeux s'emplissent d'ombre un jour
Et que j'aille au pays sans vent et sans verdure
Que ne visitent pas la lumière et l'amour.

— Eh! quoi, direz-vous, toujours ce soleil, ce jardin aux allées étroites, cette maison au toit d'ardoise, ces fruits mûrs. — Non, ce n'est pas tout à fait cela, mais le drame inépuisable d'une âme qui tour à tour chatoie dans ce décor, ou s'apaise et se confond avec lui. Tantôt elle est un cœur tumultueux, touché d'héroïsme et de passion :

Loin des simples travaux et des soucis amers,
J'aspire hardiment la chaude violence
Qui souffle avec le bruit et l'odeur de la mer;
Je suis l'air matinal d'où s'enfuit le silence;

L'aurore qui renaît dans l'éblouissement;
La nature, le bois, les houles de la rue
M'emplissent de leurs cris et de leurs mouvements;
Je suis comme une voile où la brise se rue...

Tantôt au contraire elle est un cœur indifférent et doux, sur lequel, comme sur une feuille, coule l'eau de la nuit; elle est libre de crainte et d'amertume, lasse comme un jardin après la pluie, calme comme un étang à l'aube, sans souffrir, sans penser :

Je ne saurai plus rien des choses de ce monde,
Des peines de ma vie et de ma nation,
J'écouterai chanter dans mon âme profonde
L'harmonieuse paix des germinations.

Elle n'est que trop connue, cette alternance d'abattement et d'élan, cette cyclothymie, comme la nomment les médecins, et l'on sait trop de quel prix, tour à tour emportés et brisés, les poètes paient l'inspiration. *Le cœur innombrable*, le premier livre de madame de Noailles, est tout rempli de ce contraste. La nature propose à cette âme successivement passionnée et défaite, l'un et l'autre exemple. Tantôt elle lui enseigne la candeur et la simplicité, et à ressembler au pampre et à la groseille, jouissance aimable de l'été. Tantôt, pour l'accoutumer à cet autre bonheur que le risque accompagne, elle lui montre le bois qui lutte dans le vent, et les flots que l'ouragan dévide. La mort même a ces deux aspects : tantôt c'est l'extase de disparaître un soir, inassouvie, quand le désir est plus large que le cœur; tantôt c'est l'espoir de se mêler au mystère qui nourrit les plantes et de renaître, regard, dans le lin, et cœur, dans les fruits.

Comment échapper à cette éternelle inquiétude, sinon en se confondant avec l'universelle nature? Seul l'universel peut tuer, ou combler, celle qui endure, tout en s'aimant, l'inapaisement d'être soi. Tout le reste est illusion. La danseuse Bittô, qui, le cœur tremblant comme un buisson de feuilles, a noué ses bras

au cou du chevrier, connaît la déception du rude et lourd baiser.

Amoureuse de jour vivant et de clarté,
Vous avez cru pouvoir apaiser sur sa bouche,
Diseuse de mensonge et de frivolités,
Votre désir de l'air, des fleurs, de l'eau farouche;

Sentant que votre cœur, si lourd et si dolent,
Pesait à votre sein comme un nid aux ramures,
Vous avez cru qu'aux mains du berger violent
Il pourrait s'effeuiller comme une rose mûre...

Quelle volupté aurait pu la délasser de son tourment inconnu? Il lui venait de la terre, des vignes et des feuilles; l'amant qu'elle voulait, c'était l'Été.

Ce premier volume étincelle de jeunesse. Jamais le soleil, qui joue, le vent sucré, les prés chauds et roussis, le rêve sensuel du jour, n'ont été chantés avec des mots plus précis, plus dorés et plus moites. La mort même n'apparaît que comme un repos, et toute mêlée à la nature, le sommeil au bout d'une journée d'enfant. Tout change avec *l'Ombre des Jours*. L'angoisse de vieillir et de mourir apparaît brusquement, comme un spectre, à la première page du livre, et l'âme épouvantée répond par un cri : « Pourtant un jour tu t'en iras de moi, Jeunesse...

La bouche pleine d'ombre et les yeux pleins de cris,
Je te rappellerai d'une clameur si forte
Que pour ne plus m'entendre appeler de la sorte
La mort entre ses mains prendra mon cœur meurtri...

Mais à quoi bon rappeler des vers qui sont sur toutes les bouches? Cette pièce liminaire contient quelques-unes des strophes les plus éloquentes de toute la poésie française. Dans tout le livre, les thèmes de la mort, de la vieillesse, de l'hiver reparaissent. Mais en prêtant l'oreille nous y entendons encore un autre son. C'en est fait du premier emportement : le cœur bondit encore, mais se fatigue de ses bonds. Surtout la musique du vers est différente; au large chant du premier volume a succédé un timbre plus fin et moins éclatant, une mélodie plus serrée et plus tendre, qu'on dirait jouée par le hautbois.

Un infini plaisir de vivre
S'élance de la forêt ivre,
Des blés roses comme du cuivre...

Tels sont les deux éléments du volume; ils sont étrangement accordés; les frénésies et le premier tumulte de la jeunesse sont passés. Le chant, plus délicat, est déjà un peu lassé; de petits vers murmurent, comme la vague meurt par un soir tranquille. Et à travers cet apaisement, apparaît la face du cadavre et le néant exécrable. C'est un moment pathétique entre tous. Cette heure où l'idée de la mort se forme est aussi celle où la personnalité prend figure. On dirait qu'elle n'existe qu'en se sentant périssable. Le livre suivant, les *Éblouissements*, en 1907, est déjà un divertissement, cherché à travers la beauté de l'univers.

***

Entre temps, avaient paru plusieurs romans, dont le premier, *la Nouvelle Espérance*, en 1903. Il est trop aisé de reconnaître, au début du livre cette jeune femme qui se promène avec sa belle-sœur, un jour d'hiver, au bout de l'avenue Henri-Martin. Sabine de Fontenay a le visage pâle, les cheveux d'un noir lourd, et des yeux obscurs, ardents et glissants, dont la nacre à l'entour des prunelles a la couleur des lunes bleues. « Il lui semblait que ce qui s'éprouvait faiblement n'était rien, et, quoiqu'elle ne se sentît ni malheureuse, ni désirante d'autre chose, sa vie monotone et mince lui apparaissait seulement comme un moment lucide du sommeil. » — Le livre sera l'histoire de son réveil.

Elle vient de connaître la souffrance et le deuil. Il lui souvient d'un être qu'elle a été, si différent, si fou, si pauvre, mais qui riait et pleurait à en devenir malade de félicité. En devenant réfléchie et grave, elle a sans doute retrouvé sa vraie nature. Un hiver passe où nous la voyons vivre auprès de son mari. C'est un homme sérieux et droit, qui s'occupe de science et de politique, et qui aime sa femme sans bien comprendre ses lubies. « Elle obligeait Henri à rester avec elle au bord de la fenêtre, le soir sous la lune; et la tête collée à l'épaule de son mari, dans la pose de l'alanguissement et du soupir, elle

essayait qu'il fût comme elle, rempli de mélancolie indécise. » Comme elle lui demandait si la beauté du soir ne lui donnait pas envie de pleurer, il répondait gentiment qu'elle était folle et qu'elle allait prendre froid. Elle boudait quelques jours, puis revenait, sentimentale, dans la pièce où Henri travaillait, lui donnait une fleur de son corsage, et faisait des projets où ils étaient seuls tous deux, en bateau près d'Elseneur, en Italie sous les oliviers, en France dans une maison qui eût un balcon de roses. Son mari lui répondait qu'elle voulait trop de choses à la fois et que ce n'était pas pratique. Puis il l'embrassait. Ils disputaient à qui aimait davantage. « Est-ce que vous savez comme je vous donne tout mon passé? disait-elle. Je viens à vous du fond de mon enfance, pourquoi ne me voulez-vous pas, mon chéri? — Je ne te veux pas, Sabine? Je crois que tu deviens folle; c'est moi qui t'aime. — Alors, reprenait-elle avec une logique profonde, pourquoi travailles-tu tout le temps, et pourquoi n'es-tu jamais triste? » Mais Henri n'avait pas l'éducation et la culture de la tristesse.

Cette aspiration à la vie la plus passionnée, cette ardeur à ne connaître que les paroxysmes, Sabine les a reçues de sa mère, avec la violence du sang italien. Enfant, elle a vécu « en dévote de l'ardeur, n'apercevant en ses études que les places brûlantes de l'histoire, les minutes passionnées des visages ». Sur les cartes de géographie, elle imagine des villes voluptueuses. Quand elle disait : « Cela est vrai », elle semblait dire : « J'ai soif ». Chez elle « la flamme montait des profondeurs du sang, gagnait le cerveau, faisait sur la pensée, sur la raison, danser son rouge incendie. Nulle réserve et nul jugement en cet esprit que la première vague emplissait ». Dans le temps de sa ferveur, elle voulut s'imposer des pénitences de carmélite; mais en même temps, elle se permettait les plus vives audaces de conscience et accordait à son être libéré, le bénéfice de la fatalité antique. Puis elle perdit la foi, à quinze ans, après voir lu une phrase de Spinoza.

La soif que le mariage n'a pas calmée, et qu'une première expérience déçoit cruellement, elle trouve enfin à l'apaiser. Elle rencontre Pierre Sorbier, déjà marié et qui a des enfants : un homme singulier, rude, qui travaille affreusement, qui fait des livres et des cours, et qui est chimiste, philosophe,

mathématicien, sculpteur, et qui, bientôt, la désire avec colère. Mais quoi! Pierre est rappelé dans les Vosges par sa femme malade. Un soir Sabine prend dans une armoire un flacon de morphine. Elle écrit une dernière fois à son amant : « Mon ami, vous m'avez entendue rire et jouer et m'exalter, parce que j'ai aimé toutes les choses du monde d'une passion exténuante, mais ma raison demeurait hagarde, effrayée. » Peut-être cette phrase est-elle la clé du livre. C'est un grand malheur que, dans une âme de Ménade, la raison reste claire. Il n'est pas prouvé qu'elle donne de bons conseils, et le désaccord entre la fureur dionysiaque et la clarté de l'esprit, dans un même être, est pathétique. C'est peut-être la clairvoyance de Sabine, plus que sa passion, qui est la cause de sa mort. Ce n'est pas le torrent qui dévaste; c'est l'obstacle au torrent qui le rend dévastateur.

Sabine écrit encore : « Je suis née ivre, et j'ai vécu toujours altérée de véhémence et de douleur. Quand je vous ai connu, j'ai goûté un tuant et merveilleux bonheur. Je vivais entre vos deux mains avec une ardeur, une faiblesse, une fatigue et une force inconcevables... Vous avez fait ce que vous deviez faire : les hommes ont de la conscience. Les femmes, mon ami, n'ont pas de conscience... Si vous étiez là, je ne pourrais pas mourir, parce que, en voyant votre regard et en m'approchant de vous, je meurs en vous, ce qui est un anéantissement et une volupté terribles. »

A minuit elle se tue.

***

A ce moment, les traits essentiels du talent de madame de Noailles sont déjà arrêtés. L'avenir n'y ajoutera guère que de la souffrance, qui rendra elle-même le ton plus âpre et plus tendre. La beauté de ses derniers vers est toute dépouillée. Le son lui-même n'est plus cet ample et sonore coup de cloche, dont le bourdonnement s'en va vibrer au loin. C'est un timbre mat, sans écho, voilé et funèbre.

Comme il arrive aux lyriques, la comtesse de Noailles paraissait, quand on la rencontrait, toute différente de son œuvre. Sans doute ce corps frêle et que l'esprit consumait,

ces yeux admirables et d'un feu voilé, cette inspiration qui semblait l'aiguillonner sans cesse, comme un dieu terrasse une Pythie, tout cela décelait assez la poésie vivante. Mais il s'y ajoutait la vivacité la plus spirituelle, la fantaisie la plus caustique, un don du portrait et du mot, un art de mettre en scène en contant, une repartie soudaine, un sens aigu du comique, tout cela mêlé aux éclairs du génie déchaîné. N'avoir pas entendu cette improvisation prodigieuse, qui durait parfois une soirée entière, mêlée de jugements, d'histoires, de théories qui grandissaient à la façon de Babel, de mots en étincelles et tout à coup de passages sublimes, c'est ignorer la musique de l'esprit.

Elle a tant parlé de la mort que devant sa tombe mille passages reviennent en mémoire. Je n'en citerai qu'un, qui sera ici comme son adieu à elle-même. C'est celui où elle parle magnifiquement de la juste égalité entre les vivants, et de la juste inégalité entre les morts. Cette inégalité « s'empare du cadavre, lui restitue sa part augmentée, ce total qui ne lèse plus aucun vivant; l'inégalité sensée et généreuse vénère en ces morts augustes la somme du mérite physique et spirituel par quoi un seul homme vaut un millier d'hommes ». L'univers est fait de peu de monde.

HENRY BIDOU

LA BATAILLE DES MONNAIES

Les guerres prenaient autrefois le nom des conquérants qui les déchaînaient, ou des régions qui en étaient le théâtre. Il était réservé à notre temps de connaître de nouvelles batailles, et de les désigner par les engins nouveaux qu'emploient les belligérants : la guerre des tarifs douaniers, la bataille des monnaies, plus récente encore, sont le témoignage de cette folie de concurrence haineuse et destructive, qui fait que tout est bon aux nations pour se battre, même ce qui devrait être un instrument de travail. Mais la paix ne règne que dans les discours; elle n'a conquis encore ni le cœur, ni l'intelligence des hommes.

On ne saurait narrer en quelques pages les épisodes des gigantesques convulsions qui ébranlent les États-Unis, et par contre-coup l'Europe. Les événements se succèdent, et souvent se contredisent, avec une telle rapidité, que, seule, l'information quotidienne peut essayer de les suivre, et encore s'essouffle-t-elle à cette course. Mais au-dessous de ce chaos apparent, il existe deux ou trois forces que l'on peut dire élémentaires si on se réfère à leur relative simplicité; en les rapprochant et en les précisant, on éclaire peut-être davantage la bataille des monnaies qu'en se perdant dans le labyrinthe des faits, qui n'en sont que les manifestations.

Le problème de la dévaluation des monnaies ne se pose pas d'une façon abstraite. Il résulte de deux données propres aux États-Unis : la vulnérabilité du système bancaire américain, et l'énormité des dettes intérieures. La question de l'or est

donc initialement réfractée par ces deux prismes déformants, avant d'apparaître sur le domaine international, où elle est à son tour réfléchie, polarisée, ou décomposée par des éléments de politique pure.

***

A la fin de 1930, pour une pièce d'or de 1 $ déposée aux États-Unis, il existait 1 $ 36 en billets de banque et 12 $ 92 sous forme de dépôts en banque. Le total des monnaies fiduciaires ou scripturales était donc de 14 $ 28 pour 1 $ d'or. — A la même époque, pour 1 franc-or, la France avait 1 fr. 42 en billet et les dépôts en banque s'élevaient à 2 fr. 7; le total des monnaies-crédit était de 4 fr. 12 pour 1 franc.

On peut dire que dans ce rapprochement se résument les caractéristiques essentielles de l'activité économique américaine et de l'activité française : d'un côté, une audace effrénée, servie par un développement du système bancaire qui a incontestablement permis en son temps une fusée de bien-être et un pullulement d'entreprises; de l'autre côté, un système bancaire remarquablement solide, mais qui n'a pas provoqué le foisonnement économique que l'on admirait outre-Atlantique. La contrepartie exacte de cette différence, c'est que le système américain a une vulnérabilité propre mesurée par l'indice 14, et qu'il est à la merci d'une régression des dépôts bancaires; tandis que le système français, avec son indice de vulnérabilité égal à 4, est quasi inébranlable, sauf le cas d'une panique dépassant toutes limites.

Pendant les années 1931 et 1932, les dépôts en banques ont baissé aux États-Unis de 53 milliards de dollars à 42 milliards environ. La volatilisation de ces 11 milliards de pouvoir d'achat a inévitablement condamné le pays à des réalisations d'actif, et à un rétrécissement général d'affaires, particulièrement difficiles à supporter. La conséquence d'un arrêt dans le développement des dépôts, puis d'une régression, fut le blocage rapide du système. Le 15 février 1933, le moratoire bancaire était proclamé dans l'État de Michigan; quelques jours après, il gagnait tout le territoire, et le premier acte du Président Roosevelt devait être de faire fermer tous les

guichets, et de suspendre toute activité bancaire, aux États-Unis. En même temps l'embargo fut mis sur l'or.

A l'étonnement de ceux qui confondent toutes les notions, pour les ramener uniquement à l'inflation et à la déflation, le dollar ne bougea pas sur le marché des changes, malgré l'autorisation d'émettre des quantités importantes et nouvelles de papier-monnaie. C'est qu'en effet les mesures prises par les États-Unis, quoique d'apparence révolutionnaire, étaient au fond parfaitement raisonnables et opportunes. L'*Emergency Banking Bill* s'efforça de mobiliser les actifs bancaires, de façon à permettre la réouverture des établissements sains, c'est-à-dire de ceux qui ne pouvaient pas faire face aux retraits de dépôts, non pas parce qu'ils ne disposaient plus d'un actif suffisant, mais parce qu'ils ne trouvaient pas à le faire escompter. En d'autres termes, le système bancaire américain tendait à mettre à la disposition des banques des monnaies fiduciaires en quantité suffisante pour remplacer les monnaies scripturales dont le pays n'acceptait plus de se servir. Malgré l'opinion commune, cette opération n'a rien d'inflationniste, et l'événement l'a prouvé.

Les banques furent progressivement réouvertes. On proclama, le 6 avril, la levée de l'embargo sur l'or. Le Gouvernement américain prépara et appliqua des mesures extraordinairement sévères de réduction dans les dépenses publiques. Tous les efforts nationaux tendaient vers la stabilité monétaire.

Une tourmente nouvelle allait tout détruire, vers le milieu d'avril. Le 13, on annonçait qu'une dévaluation d'un tiers était envisagée pour le dollar. Le 19, l'embargo sur l'or était rétabli, et les États-Unis proclamaient qu'ils abandonnaient l'étalon-or. Le dollar fit une légère plongée, perdant le pair de 25 fr. 52 pour atteindre 24 fr. 60, puis restait aux environs de 23, et glissait au début de mai jusqu'à 21 francs.

Entre le milieu de mars et le milieu d'avril que s'était-il passé pour renverser aussi complètement la politique américaine? D'une part, les troubles intérieurs devenaient intolérables par suite de l'impossibilité où se trouvaient certains débiteurs d'acquitter leurs dettes. D'autre part, M. MacDonald allait débarquer aux États-Unis.

***

L'endettement américain dépasse toute mesure, ainsi que l'indique le tableau suivant :

Dettes intérieures fédérales....	20,5	milliards de $.
Dettes des États et des Villes..	17,5	—
Dettes agraires.....	12	—
Hypothèques urbaines.....	19	—
Dettes des Sociétés.....	165	—
	234	milliards de $.

La plupart de ces dettes ont été contractées sous le régime des prix élevés qui ont régné pendant la dernière décade. Grossies d'intérêts réguliers, elles sont devenues, littéralement parlant, intolérables pour les débiteurs.

On ne saurait nier, en effet, le paradoxe par lequel en période de baisse régulière des prix, le seul procédé d'enrichissement serait l'inaction et la thésaurisation. Un homme avait 1 000 $ en 1928 et pouvait acheter un hectare ou 10 actions d'une Société; à condition qu'il n'ait pas touché à ses disponibilités, il peut acheter aujourd'hui 10 hectares ou l'usine tout entière. Cependant, celui qui a travaillé depuis 1928, et qui chaque fois a transformé en matières ou en produits les fonds qu'il empruntait, a vu sa situation empirer d'autant plus qu'il déployait plus d'activité.

De pareilles conséquences ne peuvent s'éterniser. Les faillites de débiteurs ne sont elles-mêmes qu'un remède partiel; il serait en tout cas étrange que seul un manquement total pût intervenir, tandis qu'on ne se résoudrait pas à envisager un rajustement régulier, partiel, et contractuel.

Il est inutile de se fermer les yeux. On ne résout pas une difficulté en l'ignorant. Il faut de toute évidence que les prix montent de façon à permettre aux débiteurs de se libérer, ou que les créanciers acceptent une amputation. Il est malheureusement aussi certain que les créanciers dans le monde entier font preuve d'un aveuglement, que le pharisaïsme d'une morale mal appliquée ne suffit ni à justifier, ni à embellir.

Les fermiers se soulèvent. Le parti démocrate est débordé par les passions qui l'ont porté au pouvoir. La dévaluation du dollar paraît le seul remède convenable, et d'autant plus

que l'abandon de l'étalon-or par l'Angleterre semble avoir été favorable à l'économie britannique. Le pays tout entier est hypnotisé par cet objectif mirifique : la hausse des prix. Puisqu'on n'a pas pu, paraît-il, l'obtenir directement, qu'on casse la monnaie, et que d'un dollar on en fasse deux. C'est à cet instant que les délégués anglais et français débarquent à New-York. Les interlocuteurs causeront sous l'ombrage des rameaux d'olivier dont chacun est porteur. Mais le tumulte est à son comble, et la guerre monétaire est déclarée.

***

On attribue la valeur d'une panacée à ce que l'on n'a jamais essayé. Dans l'allégresse de la dévaluation, les États-Unis pensent que la prospérité est sur le point de renaître, et les bienfaits les plus contradictoires sont espérés. L'optimisme américain se mêle au réalisme du banquier pour les escompter aussitôt, et transformer en réalités immédiates les nouvelles possibilités qui apparaissent à l'horizon.

Les prix intérieurs américains ont immédiatement monté; le marché des matières premières a connu l'agitation des plus beaux jours; la Bourse des valeurs a aussitôt enregistré un bond en avant. Cependant, chose curieuse, le dollar résiste d'une façon inattendue et, abandonné à lui-même par les autorités qui déclarent vouloir le laisser fixer à son « cours normal », il ne s'éloigne guère de sa valeur-or. Nous attendons en vain que quelqu'un puisse expliquer ce qu'est le cours normal d'une monnaie, en dehors de sa définition en or. La « longueur normale » du mètre ne nous paraît pas susceptible davantage de variations saisonnières.

Les États-Unis abandonnent l'étalon-or alors que leur stock de métal précieux est aussi élevé que jamais, que l'encaisse des banques s'accroît régulièrement, et que la balance générale des comptes est très largement positive[1]. Laissé à lui-même, le dollar, supposé monnaie indéfiniment

1. Du 20 avril au 27 avril, la monnaie en circulation a baissé de 6 068 millions à 6 milliards; le stock d'or a augmenté de 3 392,5 à 3 396; les dépôts bancaires, dans le groupe de banques le plus important, a passé de 5 042 à 5 372 millions de dollars.

inconvertible, pourrait vraisemblablement dépasser le pair ancien de l'or, plutôt que de glisser au-dessous. L'incertitude qui règne sur le marché des changes, malgré les déclarations formelles d'un Gouvernement annonçant la dévaluation du dollar, montre à quel point l'opération en cours est arbitraire.

Il va de soi que l'objectif essentiel des États-Unis étant d'obtenir la hausse des prix, on peut toujours briser la monnaie, quelque solide qu'elle soit, jusqu'à ce que le but soit atteint. Comme on le disait avec humour : « On arrive toujours à trouver des chômeurs dans un pays, il suffit d'y mettre le prix »; de même, on peut toujours détruire un système monétaire, à condition d'y mettre de la persévérance et du temps.

Le craquement du dollar n'a aucun rapport ni avec celui du franc français, ni avec celui de la livre sterling. Ces deux dernières monnaies ont baissé, malgré les efforts résolus de leurs banques d'émission, parce que la politique générale inspirait aux porteurs de francs et aux porteurs de livres une méfiance se traduisant par la fuite devant ces devises. Lorsque les réserves de change furent épuisées, lorsque l'or ne permit plus d'intervention sur le marché, le franc s'effondra, comme cinq ans après devait le faire le sterling. Ce dernier passa en quelques jours, on se le rappelle, de 125 à 80 francs. La chute du franc, comme la chute du sterling, tenant à des causes monétaires qui devaient directement les déterminer, les prix intérieurs ne bougèrent pas, ou du moins montèrent très lentement. Il en résulta cette fameuse prime à l'exportation qui reste la tentation permanente des débiteurs en mal d'argent espérant y trouver la compensation de leurs malheurs. L'opération américaine ne manqua pas de déchaîner les mêmes espoirs, et tandis que les milieux agricoles la désiraient pour pouvoir effacer les dettes hypothécaires, l'industrie américaine se réjouissait à la pensée de lui devoir une conquête moins difficile des marchés extérieurs.

La contradiction entre ces deux souhaits est pourtant évidente. Ou bien le dollar baissera par rapport à l'or dans la proportion où les prix intérieurs exprimés en dollars monteront, et l'opération n'aura aucune influence stimulante pour l'exportation américaine. — Ou bien le dollar baissera sans que les prix intérieurs aient monté, et alors le problème des

dettes intérieures, et surtout des dettes agricoles, restera inchangé. — Nous écartons l'hypothèse suivant laquelle le dollar baisserait moins par rapport à l'or que les prix intérieurs ne monteraient. Il est cependant curieux que ce soit la situation de ces derniers jours; ce qu'on a appelé en Europe la viscosité des prix a joué normalement, c'est-à-dire qu'elle a été inverse aux États-Unis de ce qu'elle fut en Europe, puisque les causes étaient opposées : on casse le dollar à l'intérieur, et le marché des changes met du temps à s'adapter, — tandis que, il y a huit ans, le franc s'effondrait sur le marché international, alors que les prix intérieurs restaient peu sensibles à de telles modifications.

Cette période d'adaptation passée, il est vraisemblable que le Gouvernement disposera de moyens suffisants pour mener le dollar jusqu'à point de dévaluation souhaité. Il n'est pas sûr qu'il puisse s'y tenir, car on peut ouvrir les digues qui retiennent un fleuve, mais il n'est pas toujours certain qu'on puisse les refermer à volonté.

On pouvait donc penser que le Gouvernement américain ayant eu le choix entre la révision des contrats (pour tenir compte de la baisse des prix), et la hausse artificielle des prix (pour permettre aux contrats d'être exécutés), avait choisi cette dernière solution après avoir, pendant un mois, essayé de la première.

Mais de nouvelles difficultés ne tardèrent pas à surgir, et la plus caractéristique a trait à la stipulation-or dans les prêts américains. On estime que la moitié des contrats est libellée en or, le dollar étant défini par son poids de métal fin. Juridiquement la situation des débiteurs est donc indépendante de la dévaluation du dollar : si les prix intérieurs montent, le débiteur verra ses moyens de libération représenter un nombre de dollars-papier supérieur, mais sa dette en dollars-or valant une quantité également croissante de dollars-papier, il restera dans la même impossibilité de s'acquitter. Aussi, les États-Unis ont-ils décidé d'enlever toute validité à la clause-or, non seulement pour les contrats intérieurs, mais même pour les engagements internationaux, qui seront valablement remplis par la remise d'un nombre invariable de dollars, quelle que soit la valeur réelle de ces der-

niers. Il est incontestable que c'est là le coup le plus rude porté à la validité des conventions et qu'il signifie qu'aucun engagement ne vaut plus rien, qu'aucune parole donnée ne doit être tenue.

Les États-Unis n'ont plus de monnaie non pas à cause d'un événement fatal, mais à cause de leur volonté résolument exprimée. Et, d'autre part, il n'y a plus de contrat, car les stipulations ne sont valables que dans la mesure où la loi ne vient pas les bouleverser. On cherche après cela ce qui peut rester de stable dans un pareil régime, et ce qui subsiste de probité dans la conception des rapports économiques.

***

La loi américaine du 5 avril confond, une fois de plus, l'inflation et la dévaluation, et encore en embrouillant les notions recouvertes en propre par chacun de ces termes.

L'État a le droit d'émettre pour 3 milliards de dollars de nouvelle monnaie. Le prétexte en est que la loi de mars n'aurait pas eu son plein effet, les banques commerciales n'ayant pas recouru suffisamment aux facilités monétaires qui leur étaient octroyées. Le fond des choses paraît tout autre. Si les banques n'ont pas eu à faire mobiliser leurs actifs pour faire face à des retraits de dépôts, c'est en effet que le mouvement bancaire s'est renversé et que les dépôts, au lieu de diminuer, s'accroissent de nouveau. On ne voit pas que, depuis un mois, il y ait eu la moindre aggravation de la paralysie du système bancaire qui obligeait à recourir à des monnaies fiduciaires nouvelles. Mais le Trésor public lui-même est en graves difficultés. Le déficit de trésorerie des neuf derniers mois est de 1,5 milliard de dollars. Le déficit du budget est encore beaucoup plus élevé, puisque, pour la même période, il dépasse 3,1 milliards de dollars. L'invocation des besoins de la circulation ne doit donc pas faire illusion. Ce n'est pas le pays qui a besoin de monnaies, mais l'État, parce qu'il est pratiquement en état de cessation de paiements.

Le Président des États-Unis reçoit l'autorisation de dévaluer le dollar jusqu'à la moitié de sa teneur en or. Que cette

mesure soit arbitraire et destructrice de toute confiance, c'est l'évidence même. Mais elle paraît en plus inutile, à moins qu'elle ne soit simplement la conséquence de la pression des finances publiques sur la monnaie. Dans un pareil chaos, on ne saurait prétendre ni à la clarté, ni à la précision des vues.

Les stipulations relatives à la monnaie d'argent ajoutent encore à l'impression d'improvisation et d'aventure qui se dégage de toute la politique américaine actuelle. Il n'y a pas à refaire le procès de l'argent considéré comme étalon monétaire, même auxiliaire : la cause est entendue. Que les détenteurs d'argent souhaitent voir remonter le cours du produit qui leur appartient, cela n'a rien de surprenant, et nous savons assez que les détenteurs de coton, de blé, et de cuivre forment un vœu analogue. Mais de là à créer un débouché factice, en utilisant l'argent comme monnaie, il y a un abîme. Le monde n'a pas besoin de monnaie métallique supplémentaire. Il a assez, et il a même trop de billets, et de monnaies scripturales. Substituer à ces monnaies gratuites, des pièces d'argent, c'est faire un cadeau aux propriétaires d'argent au détriment de la collectivité qui le lui achète sans aucun profit général. Résoudre le problème des prix par un nouvel emploi de la monnaie d'argent, c'est comme si l'on prétendait résoudre le problème de la production en payant des chômeurs pour faire des travaux inutiles : si les travaux sont vraiment inutiles, mieux vaut considérer que l'on fait œuvre d'assistance, et non pas œuvre économique.

Toutes les amarres ayant été rompues, la livre vagabondant, et le dollar se mettant à sa poursuite, le monde se demande s'il retrouvera prochainement une monnaie. Pour nous, la question ne fait pas de doute : l'or est et restera la monnaie internationale, et l'expression même « abandon de l'étalon-or » comporte une antinomie. Ni l'Angleterre, ni les États-Unis ne peuvent prétendre « remplacer » l'or par un autre moyen de paiement, pour mettre en rapport les différents systèmes monétaires nationaux. *Tous les phénomènes actuels se rattachent à deux faits, qui n'ont aucun rapport avec la prétendue faillite de l'or : les monnaies bancaires sont vulnérables, parce que le crédit n'est pas encore normalisé et con-*

solidé. D'autre part le monde a pris des engagements qu'il ne peut plus tenir en raison de la disparité entre la valeur nominale des dettes, laquelle est restée inchangée, et l'effondrement des prix. Chacune de ces causes agit isolément; à tel point que la crise américaine du mois de mars a été bancaire, et pouvait être résolue sans que la monnaie fût atteinte; tandis que la crise du mois d'avril est une opération de faillite, qui intervient lorsque le système bancaire a précisément retrouvé la plus grande partie de son élasticité. Il ne s'agit que d'« abandonner » provisoirement l'étalon-or; le but dernier est d'étalonner différemment la valeur-or des monnaies malades.

***

Il serait tentant de voir dans le désordre universel des monnaies une rivalité entre la livre et le dollar. L'opinion se plaît à ces constructions, et y trouve une flatteuse satisfaction intellectuelle, grâce à la simplification charmante des points de vue. De même que M. de Norpois réduisait les relations internationales à une diplomatie de salon, et étiquetait avec des anecdotes pleines de délicatesse les mouvements qui allaient ébranler le monde, on peut ramener les bouleversements actuels aux épisodes d'un conflit dramatique entre deux grandes monnaies; mais nous croyons que, ce faisant, on se leurre.

Que le décrochement du dollar ait été facilité par l'exemple du sterling, cela paraît incontestable. Que l'abandon de l'étalon-or par les États-Unis soit un moyen de pression sur l'Angleterre pour contraindre celle-ci à stabiliser sa monnaie, c'est également très vraisemblable. Mais la vraie bataille des monnaies est pour nous l'expression de la querelle des créanciers et des débiteurs. Ce dernier point est le croisement de presque toutes les difficultés monétaires et économiques que l'on appelle si généralement et si confusément « la crise ».

La faculté d'adaptation des hommes et des industries est beaucoup plus considérable qu'on ne l'imagine, encore qu'elle soit très sensiblement moindre qu'autrefois. Il faut deux ans là où il suffisait jadis de six mois, mais le problème est résoluble. Par contre, ce qui n'est littéralement pas susceptible de solu-

tion, c'est l'apurement des dettes lorsque celles-ci ont dépassé un certain niveau. On hésite à faire une pareille constatation parce qu'elle semble justifier, et peut-être même provoquer l'annulation trop facile des contrats; mais le danger de se cramponner à des idées toutes faites, sans vouloir les confronter avec la réalité mouvante, est au moins aussi grave, sinon davantage. Il ne suffit pas de légiférer dans l'absolu, c'est-à-dire de professer une magnifique morale théorique, mais de pratiquer les pires désordres. Il y a plus de courage à écarter le verbalisme, pour aborder directement les difficultés qui existent; et, en dépit des apparences, cela exige plus de véritable force morale que l'attitude confortable qui respecte des principes mais ne les applique pas.

Libéralisme *ou* étatisme; protectionnisme *ou* libre-échange; guerre *ou* modification des traités; intangibilité des contrats *ou* faillite générale, sont autant de notions qu'il faut réviser pour en conserver la force active, sans les laisser s'ossifier en formules byzantines.

La dépression économique du monde sera prolongée tant qu'on voudra condamner celui-ci à reconstituer par son labeur actuel les masses de richesses évanouies, auxquelles son espoir et son optimisme avaient seuls permis de donner une forme provisoire. Ce qui est perdu est perdu. Mieux vaut le constater, si dure soit cette réalité, que de s'entretenir dans des illusions mortes, que le monde traîne après lui comme des bagages vides qui entravent sa marche.

Si les perfectionnements du crédit permettent de donner une stabilité infiniment plus grande qu'autrefois aux relations de créanciers et de débiteurs, il n'est au pouvoir de personne de soustraire certains engagements humains à des vicissitudes qui nous échappent, pas plus qu'il n'est possible, pour le moment du moins, d'écarter la tempête. Les hommes n'aiment pas la vérité. Ils préfèrent l'ignorance, et surtout la facilité qui en est le verso, comme l'effort est le revers de la vérité. Au moment même où les États-Unis, à la fois, déchirent leurs contrats et sapent la monnaie en laquelle ils sont rédigés, ils proclament qu'aucun sacrifice ne peut être consenti par eux sur les dettes interalliées. Rien ne peut manifester plus clairement l'inconséquence avec laquelle les passions indivi-

duelles s'opposent à toute objectivité; car enfin, si parmi les dettes il en est qui sont économiquement insupportables et moralement injustifiées, ce sont bien ces extravagantes dettes entre Gouvernements, qui courent jusqu'à la fin des temps suivant des échelles où le bon sens est remplacé par le jeu vertigineux de l'algèbre.

Le monde a besoin d'être purgé de tous les dépôts, inertes ou toxiques, que charrie le sang appauvri de son organisme. Une pareille cure de déflation intelligente, et d'amputations localisées, devrait avoir pour effet de désentraver les forces vives, et de permettre le jeu nouveau d'une activité peut-être frêle, mais saine. L'ébranlement monétaire est malheureusement une mesure qui compromet toute reprise d'activité, parce qu'elle prive précisément le monde d'un outil sans lequel tout essor nouveau est impossible. Il s'agissait de liquider le passé pour libérer l'avenir. En brisant une des plus solides monnaies du monde, les États-Unis détruisent l'instrument essentiel d'un retour de confiance et d'ordre. Rien ne pourra être fait d'utile sans une stabilisation nouvelle et rapide de la livre et du dollar par rapport à l'or. Que la faillite serve au moins, au milieu de tant de dégâts, à clore une période ruineuse. Mais qu'elle ne vienne pas encore saper tout espoir pour demain, comme si le monde devait être éternellement rivé à ses malheureuses erreurs.

ED. GISCARD D'ESTAING

PARMI LES LIVRES

La Question des Dettes, par Henry Bérenger. *(Hachette).*

M. le sénateur Henry Bérenger, ambassadeur de France à Washington en 1926, chargé de négocier avec le gouvernement américain un accord sur les dettes, actuellement président de la Commission sénatoriale des affaires étrangères, a réuni en un volume, sur cette question capitale et qu'il connaît — on peut l'affirmer — de première main, les études qu'il a données à ce sujet de 1929 à 1932, dans la *Revue politique et parlementaire*, la *Revue des Deux Mondes* et la *Revue de Paris*.

La première (*Revue politique et parlementaire* du 10 janvier 1929) commente l'accord signé le 29 avril 1926 à Washington entre l'auteur comme ambassadeur de France, et M. Andrew Mellon, secrétaire du Trésor, accord contresigné par le président Coolidge. Pour en faire comprendre la nécessité à une opinion avertie et prévenue, l'auteur rappelle dans quelles circonstances tragiques les dettes ont été contractées, alors que la trésorerie alliée était aux abois et que, sans l'aide américaine, les changes alliés allaient s'effondrer. Il fait, d'après les documents officiels, le décompte de ces dettes, l'historique des premières difficultés du règlement (1920-1925) et notamment de la mission Caillaux; et enfin dresse le tableau d'ensemble de son ambassade et des négociations qu'il entreprit, « conscient jusqu'à l'angoisse » des responsabilités terribles qu'il assumait, mais résolu à sauver la France « d'une défaillance financière contraire à toutes ses traditions ». — Au moment où il écrit, trois ans après la négociation, l'accord franco-américain (pas plus que l'accord franco-britannique) n'a encore été ratifié par le Parlement français, mais il a été exécuté en fait, et la rupture avec les États-Unis a été évitée. — Après avoir réfuté les critiques « dont on a essayé d'empoisonner l'opinion publique française », et établi les énormes avantages obtenus (par exemple la réduction de plus de moitié du capital de la dette, et de 5 à 2 p. 100 du taux de l'intérêt) il avertit qu'aucune annulation ne peut être espérée, et il termine en exprimant cet espoir, démenti bientôt par la suite, que le plan Dawes qui règle la dette allemande soit ajusté aux règlements interalliés.

Mais les événements se précipitent et le recouvrement de la créance allemande devient de plus en plus douteux. La conférence de Lausanne, fixée au 16 juin 1932, va s'efforcer d'établir un règlement

définitif des dettes de guerre. Les États-Unis annoncent leur volonté de s'abstenir. Et M. Bérenger, dans une remarquable étude (*Revue de Paris*, 1er juin 1932), précise les difficultés qui s'annoncent et les dangers de ce qu'il appelle « le porte-à-faux américain », alors que l'Europe est divisée et la France isolée. Il examine les solutions possibles qui s'échelonnent entre le coup d'éponge intégral et le moratoire, et, envisageant l'ordre de la Conférence, l'ancien négociateur de Washington souligne la validité de la clause de réserve liant les paiements français à l'Amérique à l'exécution par l'Allemagne du plan Dawes, qu'il fit insérer dans l'accord de 1926.

Les deux dernières études font le point au cours de cette évolution dramatique de la question des dettes, l'un après Lausanne, le 15 juillet 1932, l'autre après le refus du Parlement français de payer à l'Amérique l'échéance du 15 décembre 1932 (*Revue de Paris* du 15 décembre).

Au moment où la discussion se poursuit, et où l'on cherche à arrêter le bilan des résultats obtenus à Washington par le président Herriot, on ne saurait trop conseiller la lecture de ces pages limpides, substantielles, et qui prouvent que, même en démocratie et en régime parlementaire, il est possible aux hommes politiques de faire prévaloir, contre les excitations sentimentales et les revendications démagogiques, des solutions même pénibles, lorsqu'elles leur semblent décider du bien et de l'avenir de l'État.

Des annexes, le texte de l'accord de 1926 et le compte rendu des discussions à ce sujet au Sénat français, ajoutent encore à l'utilité de ce livre.

Manuel pratique du Bibliothécaire,
par **L. Crozet** (*Émile Nourry*).
Préface de MM. **Charles Schmidt** et **Pol Neveux.**

Il n'existait jusqu'à présent en France comme guide pour ceux qui sont chargés de gérer des bibliothèques, que l'excellent *Handbuch der Bibliotökonomie* de A. Graesel, traduit de façon magistrale par le regretté Jules Laude. Mais cet ouvrage date d'une trentaine d'années; il a plutôt pour objet l'administration des très grandes bibliothèques; il s'adresse aux spécialistes internationaux plutôt qu'au public inexpérimenté ou strictement français. Le livre de M. Crozet, au contraire, est une simplification en même temps qu'une mise à jour du Graesel et une adaptation de ce livre complet aux besoins du public français. Aussi réalise-t-il, et au delà, excellemment, le vœu formulé en 1929 par l'Association des bibliothécaires : « Un petit guide contenant des instructions

précises » pour les gérants responsables des « municipales » jusqu'alors livrés à eux-mêmes sans directives.

Il contient d'abord des indications générales qui conviennent à tous les pays du monde; ces indications sont en somme la quintessence d'une expérience séculaire en tout ce qui concerne la construction et l'aménagement d'une bibliothèque, et dans cette bibliothèque d'une salle de travail, et dans cette salle des catalogues par auteurs et par titres d'ouvrages anonymes, et surtout, matière délicate et controversée, des catalogues analytiques par sujets, — et aussi des catalogues spéciaux. Ces indications résument aussi tout ce qu'il faut savoir pour conserver en bon état les volumes en les protégeant par une solide brochure, par une reliure, en les gardant de conditions physiques défavorables, en les garantissant contre les pertes, les vols et les lacérations. Et cela nous amène à la partie relative « aux rapports avec le public ». Avant d'appeler le public à lire, à se cultiver, il faut d'abord préserver les livres contre le vandalisme du public : s'il faut juger de la nature humaine d'après ce qu'en savent les bibliothécaires, le jugement doit être terriblement pessimiste; et il est malheureusement justifié. Tout lecteur entrant dans une bibliothèque doit être protégé contre la malice foncière de sa nature; aussi ne doit-on pas le laisser accéder aux rayons s'il garde sur lui un pardessus, s'il porte une serviette; il faut l'éloigner des livres de petit format, qui disparaissent si facilement dans une poche. Si on lui confie un livre précieux, il faut feuilleter ce livre dès qu'il le rend, car il est tenté d'en substituer un autre de valeur nulle. Par paresse il peut couper des pages entières qu'il ne se soucie pas de recopier; par négligence il peut salir (surtout lorsqu'il ne peut tourner une page sans la mouiller du doigt et la froisser, hélas!), par lucre arracher des gravures; de là, pour déjouer sa malveillance, toute espèce de précautions, jusques et y compris les jeux de glace et les portillons à fermeture automatique.

Mais l'auteur ne se contente pas de recommander ces sages barrières contre les barbares; bibliothécaire d'un type nouveau, il va au-devant des besoins du lecteur intéressant, du lecteur timide, de celui qui, parce qu'il est paralysé par les défenses qui ne lui sont pas destinées, patauge sans mot dire dans les catalogues; il conseille la constitution de rayons pour lycéens, contenant, malgré les avis de professeurs retardataires, toutes les traductions possibles, même juxtalinéaires. Il prévoit l'organisation de bibliothèques d'enfants (nos lecteurs se rappelleront à ce propos le remarquable article de Charles Schmidt paru récemment dans la *Revue*).

Il ne lui suffit pas d'administrer un fonds quelconque et de le mettre à la disposition du public. Il s'efforce de dire quel doit être

ce fonds, et de quel choix de « meilleurs livres » et de meilleurs périodiques doit se composer une bibliothèque, soit d'étude, soit de lecture, et pour un public de langue française. Dans les limites d'un cadre méthodique, il donne d'abord la liste des meilleures bibliographies qui actuellement indiquent les ouvrages fondamentaux à acquérir pour chaque spécialité; et les conseils pratiques qu'il précise à cette occasion sont remarquables de science et de bon sens; il détermine le choix des éditions, dresse la liste par spécialités des meilleures revues françaises, celles des grandes revues étrangères avec leurs prix; en annexe il dresse une liste fort utile des éditeurs français, des éditeurs étrangers et des librairies étrangères de Paris, — et le catalogue-type, tel qu'on peut l'établir en 1933, d'une bibliothèque d'études.

Mais le public ne sait pas se servir des livres qu'on lui offre; il faut donc l'aider à trouver ceux dont il a besoin. Un chapitre consacré aux recherches bibliographiques définit les problèmes que posent les recherches, et les moyens de les résoudre : l'essentiel du célèbre *Manuel* de Ch.-V. Langlois se trouve dans ces quelques pages, et mis à jour.

Une partie documentaire réunit toutes les formules et tous les textes indispensables : elle contient des modèles de fiches de catalogue, différents règlements, des modèles d'imprimés d'usage courant dans une bibliothèque, et enfin le texte de l'arrêté ministériel du 22 février 1932 créant le diplôme technique de bibliothécaire, et fixant le programme des études exigées. Tout autant que ce texte officiel, la lecture du manuel de M. Crozet montre en effet l'étendue des connaissances qui sont requises d'un vrai bibliothécaire : elles doivent à la fois être variées, solides, approfondies, et en outre être utilisées avec cette largeur de vues, ce sens critique, cette notion du relatif que seules confèrent les études supérieures. Une note de l'auteur, page 263, spécifie que tous les fonctionnaires d'une bibliothèque classée *doivent* posséder un ou plusieurs diplômes supérieurs : ce *doivent* n'a jusqu'à présent que la valeur d'un conditionnel, et d'un optatif, puisque, même dans les plus grandes, et par suite de circonstances exceptionnelles, se trouve sur le même rang et avec les mêmes droits que des savants qualifiés un personnel de fortune qui n'a passé ni par les écoles spéciales, ni par les universités. Sans aucun doute ce livre contribuera à élever le niveau professionnel des bibliothécaires, à « moderniser les bibliothèques de France ». Il sera aussi l'instrument de travail indispensable pour tous ceux qui ont la charge, aux colonies ou à l'étranger, de créer et de rendre accessibles aux amis de notre culture des bibliothèques françaises attrayantes et sélectionnées.

Ce qui plaît dans ces pages, c'est non seulement les conseils d'un technicien averti, mais cette foi dans le livre, moyen de transformation morale et de libération intellectuelle, foi que l'on espère contagieuse et qui nous permettra alors de regagner la distance qui nous sépare des pays anglo-saxons et germaniques.

La Chanson de Roland, par **Robert Fawtier** (*De Boccard*).

« Nous possédons quelque quatre-vingts chansons de geste », épopées françaises originales nullement imitées de l'antiquité. « Leurs origines ont suscité de nombreuses théories », notamment au sujet de la *Chanson de Roland*, la plus ancienne et la plus belle. — L'*Histoire de la Littérature française* de M. Lanson, qui faisait loi avant-guerre, s'appuyant sur les travaux de Gaston Paris, de Gautier, de Rajna, de Nyrop, prétend que la *Chanson de Roland*, en date le premier des poèmes épiques français, n'était que le terme d'une longue évolution, la condensation de chants épiques échelonnés sur cinq siècles, des Mérovingiens aux derniers Carolingiens; mais elle reconnaît que le texte actuel ne donne pas la forme populaire primitive. C'est une version profondément remaniée, un second état; et la filiation est bien vaguement établie.

C'est ce vague, et l'insuffisante matière sur laquelle s'appuyait les hypothèses, qui a fait naître, grâce aux travaux de M. Bédier, de 1908 à 1913 (*Légendes épiques*) et de 1920 à 1927, une autre explication des épopées françaises : « Avant la chanson de geste, dit M. Bédier, la légende, légende locale, légende d'église; au commencement était la route jalonnée de sanctuaires. » Ces poèmes seraient l'œuvre des lettrés du XIIe siècle, influencés par les clercs administrant les sanctuaires des routes de pèlerinage. La Chanson de Roland, notamment, serait pour ainsi dire le produit du pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle.

Mais cette thèse séduisante, contestée déjà en 1923, d'une façon générale, par M. Boissonnade, semble ruinée, en ce qui concerne la *Chanson de Roland*, par l'argumentation de M. Fawtier.

Étudiant les différentes versions qui nous sont parvenues du poème, l'auteur retient que le texte d'Oxford, la plus belle version de la légende de Roland, est l'œuvre d'un grand poète, et d'un seul, mais qu'il travaillait sur des données déjà anciennes, et fixées. Et avant de chercher à dater ces éléments premiers qui ont servi de texte au poème, il détermine approximativement la date où il fut composé. Une série de textes établissent qu'une Chanson de Roland était déjà connue, non pas, comme le dit M. Lanson, avant 1080, mais avant 1030; elle est donc antérieure à la première

croisade, aux croisades d'Espagne, à la conquête de l'Angleterre par les Normands (1066). Quant à l'auteur de la version d'Oxford, il vit dans la seconde moitié du XIe siècle; il est Français, et Français de l'Ile-de-France.

Mais pourquoi ce Français du Nord traite-t-il d'un épisode de guerre pyrénéen, alors qu'il ignore tout du pèlerinage de Saint-Jacques, que sa topographie et sa toponymie sont des plus vagues et des plus incertaines, et que, chrétien fervent, il n'a pour les clercs que mépris ou dédain; pourquoi s'arrête-t-il au combat de Roncevaux, alors que cet épisode, qui remonte à 778, à trois siècles en arrière, ne semble aux yeux des critiques modernes qu'un simple combat d'arrière-garde?

C'est ici que la critique de M. Fawtier se montre particulièrement pénétrante. — Analysant les textes qui nous racontent la campagne de Charlemagne en Espagne, en 778, expliquant les silences des annalistes officiels, les commentant données des historiens arabes, il montre de façon solide l'enchaînement des faits véritables : croyant la Saxe soumise, l'empereur Charles fait un énorme effort pour soumettre le nord de l'Espagne, mais il y subit de graves échecs, et son armée en retraite, surprise dans les Pyrénées non par les Musulmans, mais par les Basques chrétiens, subit un désastre si lourd, qu'il lui faut aussitôt lever de nouvelles troupes, et mettre l'Aquitaine entière en état de défense, et sa hâte est d'autant plus fébrile que la Saxe vient de nouveau de se révolter. Roncevaux n'est pas « un fait-divers indifférent ». « C'est le moment le plus critique du règne de Charlemagne. » Si les communiqués officiels le taisent (comme les communiqués français de la Grande Guerre ont tu Charleroi, les communiqués allemands la Marne), le souvenir en est encore si vivant dans la tradition, que, soixante ans après, il suffit d'y faire allusion pour être compris.

Mais comment ce désastre, survenu au VIIIe siècle, produit-il au XIe siècle la *Chanson de Roland*? Comment combler ce trou de trois siècles? La tradition orale n'est pas assez vivace pour faire franchir au souvenir d'un événement un abîme aussi vaste; d'autre part on ne voit pas qu'un monument, le tombeau de Roland par exemple, ait perpétué la légende. Ce souvenir a donc dû être transmis par des œuvres littéraires; elles ne nous ont pas été conservées, ni même, en général, mentionnées, parce que les clercs, les annalistes, qui écrivaient en latin, dédaignaient semblables productions. Mais en examinant de près certains passages de la *Chanson* elle-même, on retrouve des fragments à peine transformés d'une œuvre plus ancienne, d'une œuvre écrite sous les derniers Carolingiens, qui nous évoque un royaume de France composé des antiques Neustrie et

Austrasie, le royaume même de Charles le Simple après 922, un royaume dont la capitale n'est plus Aix, comme sous Charlemagne, n'est pas encore Paris, comme cela sera sous les Capétiens, mais Laon. Et cette œuvre même n'était que l'élaboration des chansons et des ballades composées par les anciens soldats des armées de l'empereur Charles.

Le lecteur cultivé, même s'il n'est pas chartiste ou ancien élève de l'École des Hautes Études, goûtera vivement cette démonstration, dont l'allure et le mouvement, même au cours des discussions techniques, ne faiblit pas et emporte l'attention. Il la goûtera d'autant plus qu'il comprendra, mieux que nulle part ailleurs, au contact de ces pages, que la recherche historique, pour être fructueuse, ne doit pas être seulement la mise en œuvre d'une technique déterminée; ces critiques de texte et ces rapprochements, pour provoquer la lumière, doivent être suscités et guidés par l'intuition, par l'expérience psychologique. L'œuvre de M. Fawtier aurait été sans doute moins originale s'il avait été seulement un excellent continuateur de Ferdinand Lot, et non un ancien combattant.

La Liberté créatrice, par **Émile Labarthe** (*Marcel Rivière*).

Cette apologie de la liberté, du libéralisme politique comme du libéralisme économique, paraît à une heure opportune, car jamais la liberté n'a plus qu'aujourd'hui besoin de défenseurs; depuis quinze ans les gouvernements parlementaires se font de plus en plus rares, et Lénine, Mussolini, Mustapha Kemal, Hitler ont mis un pouvoir fort à la place des assemblées élues; dans le domaine économique, il n'est question que de barrières douanières, d'économie dirigée, d'étatisme. M. Labarthe défend cette belle cause avec une multitude impressionnante d'arguments, et il s'attache à prouver que la liberté est menacée surtout par le bolchevisme, et qu'elle est la condition même de l'existence de la civilisation occidentale. Son développement eût toutefois gagné à être moins oratoire, et sa phrase moins chargée d'adjectifs.

JEAN POIRIER

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris* (*VIII*e).

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

Attentive aux fluctuations de la livre sterling et du dollar, la Bourse de Paris n'a pas tardé à y puiser, dès les premiers jours de mai, des motifs de hausse. A vrai dire elle s'est engagée dans ce mouvement — dont on ne peut encore prévoir ni la solidité, ni la durée éventuelle — par une sorte d'entraînement collectif. Elle a joué, a-t-on dit, l'inflation. C'est possible. En ce cas, elle agirait bien davantage par instinct que par raisonnement — ce qui ne signifie pas encore que, finalement, elle aura raison.

Quoi qu'il en soit nous assistons depuis une huitaine de jours à une orientation nouvelle, très nettement dessinée, de la tendance du marché. La situation de place, d'ailleurs, s'y prêtait. Nous avions vu, le mois dernier, se renouveler diverses manœuvres des vendeurs à découvert. Il est bien certain que leurs rachats précipités ont largement contribué au bondissement initial des cours des valeurs, derrière lequel la spéculation s'est allégrement engagée.

Nos Rentes, cependant, — et avec elles l'important groupe des obligations — ont continué de bouder. Les raisons, malheureusement, n'en sont que trop apparentes. Aux soucis causés par le mauvais état de nos finances, s'ajoutent les appréhensions suscitées par la débandade actuelle des monnaies. Elles ont paru toutefois, en clôture de la séance d'hier, marquer contre l'adversité un peu plus de résistance à laquelle l'attitude de la Commission sénatoriale des Finances devant la discussion du budget n'est évidemment pas étrangère.

Malgré qu'elles n'aient pu, toutes — à l'heure où j'écris ces lignes — maintenir l'intégralité des progrès si rapidement acquis, nos grandes valeurs industrielles sont, néanmoins pour la plupart, en gains très importants. En deux ou trois séances nous avons vu, notamment, l'action Suez *bondir par étapes de plusieurs centaines de francs, au delà de* 18 000, *cours que l'on ne retrouve qu'en remontant à plus de deux années en arrière. Ce titre, on le sait, est le type de la « valeur refuge » en présence d'une éventuelle menace d'inflation. Cela suffirait à justifier la faveur particulière dont il vient de bénéficier — et dont il peut*

bénéficier, encore, les jours prochains. Cependant, il faut ajouter aussi que son mouvement de hausse s'est très légitimement appuyé sur l'amélioration progressive, depuis plusieurs mois, des recettes du transit par le canal. On vient, précisément, d'en publier la statistique pour les quatre premiers mois de l'exercice en cours. L'augmentation, par rapport à la même période de l'an dernier, est de 12 *millions de francs, dont* 5 *pour le seul mois d'avril. Voilà, du même coup, qui tend à appuyer l'opinion de ceux qui pensent qu'en dépit des entraves d'ordre politico-économiques qui retardent encore la solution de la crise, celle-ci, néanmoins, se résorbe peu à peu, par la force même des choses.*

C'est, du reste, à des impressions et des considérations du même genre que se rattache la très vive envolée que l'on vient de constater, également, sur le groupe important des valeurs d'électricité. Alors que l'on avait peine, tout récemment encore, à trouver acheteur pour la moindre vente, nous avons vu ces derniers jours, les offres faire défaut devant l'abondance des demandes. Aussi certains titres comme la Parisienne de Distribution et, surtout, la Lyonnaise des Eaux ont-ils réalisé des progrès impressionnants. Ajoutons que l'on a signalé des ordres d'achat en provenance de l'étranger, ce qui ne s'était plus vu depuis longtemps, et concluons que pour peu que ce mouvement continue nous verrions vite les capitaux abandonner les cachettes où ils ont été thésaurisés et venir s'employer à la Bourse où les Mines d'or ne seraient plus les seules, comme depuis six mois, à accaparer l'attention.

A Londres, la fermeté est également la note dominante. Les Mines d'or y tiennent toujours la vedette en raison de la progression considérable de leurs bénéfices. Crown Mines, Sub Nigel, Simmer an Jack, Rand Selection, *entre autres, paraissent susceptibles de nouveaux et importants progrès. L'abondance des capitaux sur le marché londonien est, d'ailleurs, un élément de soutien qui lui assurerait longtemps de brillantes destinées pour peu que la Conférence de juin aboutisse à des résultats encourageants.*

ANDRÉ PLY,
de la banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillés concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur, Monsieur André Ply, 5, rue de Vienne, Paris (8e).